

25

385-A1-285 C

15

A9
on

Lebeau, Ptre
Archevêché d'Ottawa
1er mars 1919

Il a été tiré de cet ouvrage :
20 exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 1 à 20.

JUBILÉS D'ITALIE

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Boccace. *Etudes italiennes.* Un volume in-18.

Le Diable. *Mœurs toscanes*, par J. MAGHERINI-GRAZIANI. Préface et traduction par Henry COCHIN. Un volume grand in-18.

Tableaux flamands. Un volume in-18.

Un Ami de Pétrarque. Lettres de Francesco Nelli à Pétrarque. Petit in-8°. (Paris, Champion.)

La Chronologie du Canzoniere de Pétrarque. Petit in-8°. (Paris, Champion.)

Le Frère de Pétrarque et le Livre du repos des religieux. Petit in-8°. (Paris, Champion.)

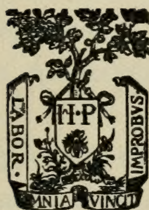
La Vita Nova de Dante Alighieri, traduction, préface et notes de Henry COCHIN. Petit in-8°. (Paris, Champion.)
(Couronné par l'Académie française, prix Marcellin Guérin.)

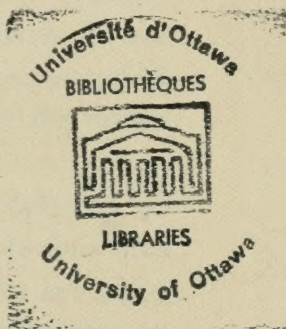
Fra Angelico de Fiesole. In-12. (Paris, Lecoffre, *4e édition.*)

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 14812

HENRY COCHIN

JUBILÉS D'ITALIE





PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1911

AU LECTEUR

Voici quelques pages, écrites, en diverses circonstances, sur des matières d'Italie, durant ces dix dernières années. Elles représentent pour moi des instants de ma pensée qui me sont chers : c'est pourquoi j'ai cru devoir les conserver et les réunir ensemble.

Voulant leur trouver un titre commun, je les ai appelées *Jubilés d'Italie*. Je dois dire pourquoi. La consonance du mot m'a tenté peut-être? Dans notre parler familier, le mot *jubilé*, et *jubilation* qui s'en rapproche, ont pris un sens de joie et de gaîté. Ce sentiment est bien celui que j'attache aux chères études italiennes.

Mais cette raison n'eût pas suffi. En fait, presque toutes ces pages ont été écrites à

l'occasion de quelqu'une de ces fêtes d'anniversaire qu'on célèbre sous le nom de *jubilés,* pour commémorer les événements de l'histoire ou les dates solennelles de la vie des hommes.

Il paraîtra naturel que j'aie voulu garder le souvenir de ces fêtes. L'usage en est beau, et la signification en paraît profonde, pour peu qu'on y réfléchisse un instant.

Notre temps aime les jubilés ; et, de jour en jour davantage, il en multiplie les occasions. Je crois qu'il a raison. Il ne fait d'ailleurs que suivre en cela une vieille pensée de l'humanité.

Le mot est vieux et la chose non moins.

Le mot *jubilé* à l'origine, c'est, en Israël, la rauque fanfare du buccin rustique. Et à Rome, *jubiler,* c'était pousser des cris de joie ou d'acclamation.

La chose, c'est l'Année Sainte de la Bible, que le son de trompe annonçait, et dont le retour périodique forçait les hommes

au pardon et à la pitié. A Rome, ce sont les magnifiques Jeux séculaires. Plus tard, au moyen âge, quand l'Église catholique unira la pompe des jeux romains au pardon de la loi divine, — ce sera l'année sainte liturgique, le Jubilé proprement dit.

C'est toujours un arrêt dans la fuite du temps.

Nous avons besoin de marquer des arrêts. Le temps est l'ennemi. « Ce n'est qu'avec épouvante, dit Faust, que je m'éveille chaque matin. » Et il aurait voulu crier « Arrête ! » à l'instant qui s'échappe.

C'est ce que nous faisons.

***

En marquant des groupes d'années, il nous semble toujours que nous remportons sur le temps une petite victoire. Le groupe de cent ans nous vient, dit-on, des mystiques Étrusques ; ils avaient pris la durée extrême d'une vie humaine comme aune du

temps. S'ils ont vraiment inventé les *siècles*, on peut dire qu'ils ont légué à l'humanité une des notions qui ont le plus fortement agi sur son imagination.

Combien cette notion s'est vulgarisée! Elle s'impose aux esprits les plus simples. Les gens de ma génération ont vu finir un siècle et en commencer un autre. Rien en fait ne ressemblait plus à la dernière année du dix-neuvième siècle que la première du vingtième. Celle qui venait apportait autant, et celle qui s'en allait emportait autant à notre âge que toutes les autres qui les avaient précédées. Il n'y a pas à dire, cependant : personne ne resta indifférent à ce passage; ce fut un événement. Si l'on en parle peu depuis, il est bien sûr qu'on en parla longtemps d'avance. La *fin de siècle* avait presque donné un mot à la langue. Et, avez-vous oublié les discussions acharnées, soutenues jusqu'au fond de nos villages, pour savoir si le nouveau siècle s'inaugurait par l'an 1900 ou bien 1901?

La notion *siècle* n'est guère plus indifférente aux penseurs. Il semble au premier abord qu'il doive nous importer assez peu que le compte des années de l'humanité tombe sur tel chiffre ou tel autre. C'est une arithmétique de convention. Qui niera cependant qu'elle frappe notre imagination puissamment et réveille, justes ou fausses, de vastes associations d'idées? Treizième siècle, — dix-septième — : qui oserait dire que ce sont de simples numéros d'ordre?

Cette numération tient une plus grande place que nous ne croyions dans nos pensées. Elle nous est une occasion de penser.

J'ai là, sous les yeux, un gros volume, plus gros certes que le *Chant séculaire* d'Horace, mais venu comme lui de Rome, et comme lui destiné à commémorer un retour séculaire (1). C'est une longue rêverie d'histoire, où s'est laissé entraîner un

(1) P.-D. Pasolini, *Gli Anni secolari*. Rome, 1903.

homme à l'esprit charmant, non moins habitué à l'histoire qu'à la rêverie. Il l'a conçue à Rome, à Saint-Pierre, à minuit, le 1er janvier 1900, tandis qu'alentour toutes les cloches de la ville célébraient la fin d'un siècle, et que les chants pieux, sous la coupole, en appelaient aux siècles des siècles. Il a voulu, quant à lui, évoquer les siècles écoulés, faire passer devant ses yeux, comme dans un *Triomphe* de l'ancienne poésie italienne, toutes les années séculaires qui ont précédé celle que l'on fêtait là : dix-huit groupes historiques, de l'an 100 à l'an 1800.

Et, riant aux éclats, dans sa jubilation, il s'est écrié : « Je fonde aujourd'hui une revue, dont il paraîtra un numéro tous les cent ans ! »

***

Nous nous donnons à chacun une pareille illusion de survie, ou, si je puis dire, de

prolongation, en fêtant le retour des années notables. En célébrant nos jubilés, il semble que nous renouvelions tous les vieux sens du mot. Nous poussons les acclamations de vie et de joie. Nous embouchons la trompette de la gloire, pour honorer, ou bien les grands jours de l'humanité, ou les périodes de la vie des hommes qui en sont dignes.

Ces pages que voici ont donc été destinées à des fêtes semblables.

Il m'a toujours semblé que ce n'était pas le cas d'écrire des morceaux d'histoire érudite. Je suis à l'occasion capable de le faire; je crois l'avoir montré. Quoique empêché par de multiples devoirs, j'ai donné à l'érudition une part de ma vie. Mais il n'est pas défendu au bon travailleur de lever les yeux de sa besogne pour méditer un peu et pour se résumer. Le grand Fustel de Coulanges nous dosait cette tolérance : « Dix ans d'analyse, disait-il, pour une demi-heure de synthèse! »

*

Je ne pense pas avoir forcé beaucoup la dose du maître. Ce sont ici quelques-unes de mes demi-heures.



Je publie ces morceaux d'impression rapide, tels qu'ils me sont venus, et sans presque les retoucher. Je ne prends pas la peine de les mettre au courant de la science, qui marche toujours, et qui n'a pas cessé de marcher depuis le jour où je les ai écrits. Je ne pense pas plus utile de donner une bibliographie. A quoi bon ? Je ne suis ingrat pour personne; mais si je citais tous les livres dont la lecture m'est revenue au vol de la mémoire, en écrivant ces pages, il me faudrait presque citer tous les livres que j'ai lus depuis trente ans (1).

(1) Pourtant j'ai marqué chemin faisant ma reconnaissance plus directe à certains livres qui ont plus immédiatement inspiré ma méditation. On ne m'en voudra pas d'autre part

Pour fêter Masaccio, il n'était pas besoin que j'allasse demander secours à tous ceux qui s'occupent aujourd'hui de construire ou de démolir l'histoire de l'art italien. Mais j'ai recherché seulement mes vieilles émotions d'art toscan ; je suis revenu vers ce doux et cher Val d'Arno, où j'ai passé de si bons jours de ma jeunesse.

Qu'aurai-je dit de ce Pétrarque, à l'étude duquel j'ai donné bien du temps, si j'avais voulu faire autre chose ici que de dessiner une rapide silhouette, pour le jubilé de sa naissance ? Sur lui, sur son œuvre, tous les jours amènent de nouveaux travaux, de nouvelles lumières ou de nouveaux doutes (1). Que serait-il resté de mon croquis, si je devais le charger de tant

si j'ai nommé mes travaux personnels, quand je les rencontrais ; car ce sont mes petits jubilés.

(1) Je ne fais d'exception au silence que je m'impose que pour citer deux choses : l'important travail de Francesco Flamini sur Madame Laure et Vaucluse, *Giornale Storico*, 1910 ; — la note importante d'A. Zardo sur les circonstances de la mort de Pétrarque et les travaux d'Avena, dans *Padova in onore di Francesco Petrarca*, t. II, p. 109.

de retouches? Il me paraît toujours vrai dans sa ligne générale. Et je l'aime toujours ainsi.

Je l'aime; eh quoi? J'avais voulu tout justement montrer ici, en France, pourquoi nous devons aimer ce Pétrarque, qui ne nous aimait pas trop. Il me faudrait maintenant dire qu'une nouvelle école est née, peu nombreuse mais résolue à tout, qui se met en peine de le haïr, de le décrier, et de nous en inspirer la haine!...

Fais-je pas mieux d'en rester à mon Jubilé?



Près de ces jubilés de mort, il y a ici un jubilé de vie. Il ne s'agit plus de retours de cent ans, ni même de cinquante. C'est un jubilé de quart de siècle, ce qui, comme on a dit, est déjà « un grand morceau de la vie d'un homme »! On m'avait prié de célébrer les vingt-cinq années d'enseignement d'un

ami cher, qui tient une des premières places dans la science italienne. C'était tirer la morale de vingt-cinq ans de travail. Les pages que j'avais écrites, pour moi-même, pour mon ami, pour le milieu savant de l'Académie de Milan, avaient paru répondre au désir de ceux qui me les avaient demandées. Elles avaient reçu la chaude approbation de ce maître unique, Léopold Delisle, alors sur les derniers mois de sa longue carrière. Je ne crois pas être audacieux en les produisant, dans leur austérité, devant un public plus large. J'ai voulu dire ce qui fait grande, forte, utile l'œuvre d'un historien érudit, d'un de ces travailleurs dont les mains d'ouvrier préparent la matière de l'histoire, pour l'amener à pied d'œuvre et en construire de solides assises.

Ce n'est pas là une vaine rhétorique de panégyrique; c'est la définition d'un idéal. Mais quoi? en cherchant l'idéal d'un autre homme, il arrive que l'on trouve le sien propre. C'est un peu ce qui m'est arrivé.

Mon ami ne m'en a pas voulu. Le jubilé que j'ai fêté pour lui est celui peut-être où j'ai le plus mis de moi-même. C'est le plus intime.



Mais les autres ne le sont guère moins. On ne sera donc pas très surpris d'en trouver un qui n'a été célébré que par moi tout seul et pour moi-même. J'ose à peine lui donner d'ailleurs le nom de Jubilé, qui apporte avec lui une idée de joie. Car ce semble être seulement l'anniversaire séculaire d'une date tragique. Mais, autour de l'attentat d'Anagni, bien d'autres événements viennent se grouper : honorer Boniface VIII, c'est fêter le retour de l'an 1300, c'est fêter le jubilé du Jubilé.

Une autre image a complété ma pensée de fête religieuse : je me trouvais en ces rudes monts de la Campanie, six cents ans après la fin de Boniface VIII, —

cent ans après la naissance de Léon XIII.

Et puis, pourquoi m'excuserais-je? J'aime mieux tout dire.

Publiques ou privées, ce sont ici des fêtes de ma pensée. Bien d'autres fois encore, mais sans le dire à personne, j'ai célébré mes anniversaires de vie morale, — en particulier mes jubilés d'Italie. Par elle, disait Lamartine, « on se sent l'âme agrandie ». Oublierai-je jamais le premier soir où je la vis, dans la douceur ineffable de ses automnes prolongés ? Combien est-il de choses encore que je ne puis oublier?

Mais chercher dans le passé le souvenir de tant de haltes propices, pour vaincre le temps, c'est trop montrer peut-être quel long temps l'on a à vaincre. S'appesantir beaucoup sur les dates et les âges des hommes n'est pas chose de toute sûreté. Si j'insistais trop sur les jubilés, je finirais par faire comme fit jadis notre vieux poète bavard du quatorzième

siècle, qui bien honnêtement conviait les gens à célébrer le sien :

Venez à mon jubilé :
J'ay passé la cinquantaine ;
Tout mon bon temps est alé ;
Venez à mon jubilé ! (1)

(1) Eustache DESCHAMPS, *Ed. Queux de Saint-Hilaire*, t. IV, p. 116, n° 657.

JUBILÉS D'ITALIE

ANAGNI

ET LES

PAPES DE LA « CAMPAGNE » (1)

(1303-1903)

Le 7 septembre 1303, un crime tel s'est accompli que Dante l'a jugé plus affreux que tous les crimes châtiés dans son *Enfer,* que tous les crimes à prévoir dans le plus lointain avenir. Avant les vers que tout le monde connaît sur l'attentat d'Anagni, au vingtième chant du *Purgatoire,* il écrit cette

(1) Le nom de *Campagna* était donné, au moyen âge, à la partie de l'État pontifical qui s'étendait au sud de Rome entre l'Apennin et les monts Lepini, jusqu'à la limite du royaume de Naples. C'était une partie de l'antique *Campanie.*

terrible déclaration : auprès de ce mal-là, tout le mal du passé et tout celui de l'avenir doivent paraître moindres.

J'ai été voir l'hiver dernier le lieu de ce crime inouï. Voir les lieux des événements de l'histoire est une tentation à laquelle l'historien résiste rarement; elle le conduit souvent à des déceptions. Souvent il trouve à peine, eût dit Hugo, un mur derrière lequel il s'est passé quelque chose. Il n'y a pas de déception à craindre d'Anagni ni de la contrée qui l'entoure.

On visite beaucoup les petites villes de la Toscane, de l'Ombrie, ou du nord de l'ancien État romain. On néglige celles qui sont au sud de Rome. Elles n'ont pas la grâce austère et riante des premières, mais d'autres attraits. Je ne parle pas des villes des monts Albains : tout le monde les connaît ou pense les connaître. Mais plus loin, dans un demi-cercle que l'on tracerait à peu près de Subiaco à la mer, enveloppant les monts Albains et les Lepini, aboutissant à

Terracine, que de villes et de villages rencontrerait-on où est demeurée l'image d'un passé pittoresque et rare? Ce sont parfois des reliques tout à fait intactes du moyen âge, comme le château de Sermoneta, à pic sur les marais Pontins, dont le maître hospitalier garde, encore aujourd'hui, comme titre de propriété une bulle de Boniface VIII son grand-oncle, — des débris, comme la ruine charmante de Ninfa, croulante et soutenue de végétations vertes au milieu de son petit lac dormant d'eau limpide. Souvent ce sont des souvenirs d'âges bien plus lointains. Plusieurs des petites villes fortifiées ont gardé la figure même qu'elles durent avoir au temps où s'y fortifiaient les Volsques, les Herniques et les Eques, avant même les temps où la ténacité romaine vint les y assiéger. Elles étaient, avant Rome, telles que nous les voyons. Derrière l'énorme barrière des remparts cyclopéens qui les ceignent encore, elles enferment, aujourd'hui comme alors, de vieilles petites

maisons de pierre grise ou rosée. Le soir, sous leurs hautes portes, aujourd'hui comme alors, rentrent du pâturage les troupeaux, à grand bruit de clochettes et de bêlements, rentrent les pâtres et les laboureurs. Les portes se ferment; la ville dort, close par les blocs qui l'entourent depuis trois mille ans. Ainsi j'ai vu Anagni, Segni, Norma, Ferentino. J'aspire à augmenter ma collection de ces petits centres d'humanité séculaire.

L'histoire est là vivante, et quelle histoire! Par une destinée singulière, tout ce qui s'est fait autour de Rome a gardé dans la mémoire des hommes une figure grandiose. C'est une contrée où des rivalités de bourgades sont devenues les aventures de l'humanité, où le moindre bourgeois, soldat, seigneur, s'est transformé en personnage d'épopée avec Tite-Live, de tragédie avec Dante.

Un immense passé se lève, celui de l'Empire, celui de la Papauté, le passé en

somme de toute notre civilisation. Il n'en est pas de plus poignant pour nous, et, j'ose dire, de plus présent, que l'histoire des papes du moyen âge. Or, cette histoire, à travers les sombres siècles de lutte, avait bien moins pour lieu Rome même, que les petites villes du pays romain, forteresses, refuges continuels des pontifes. Anagni tient la première place parmi ces forteresses et ces refuges. Avant qu'elle vît le dénouement du drame, et qu'elle en reçût une lugubre célébrité, elle en avait vu, un à un, tous les actes, l'abaissement, la résistance, la victoire, l'abaissement nouveau, pendant le cours du douzième et du treizième siècle. Tout, jusqu'à l'attentat final, a eu pour fond de tableau Anagni, sa colline escarpée, ses murailles à lourd bloc, l'horizon qui la couronne de rochers aigus.

I

ANAGNI

Anagni est à quarante-deux milles de Rome, c'est-à-dire à environ soixante-dix-huit kilomètres. C'est aujourd'hui une station d'express sur la ligne de Naples. Le trajet est si court que l'on n'y pense pas. Il fut un temps où il paraissait plus long; les marais et la *macchia* dans les plaines en étaient la cause, et l'âpreté des côtes, et le brigand sur la route. Au quatorzième siècle Grégoire XI, le dernier et le meilleur de nos papes limousins, celui qui a ramené la papauté à Rome, ne pouvait faire le trajet sans quelque peine, et devait le couper de haltes.

Plus près de nous, on ne regardait pas encore le voyage comme une petite affaire. Mgr Barbier de Montault, qui l'entreprit en

1856, le considérait comme assez méritoire (1). C'est en effet dans le sud de l'État romain que le brigandage s'est le plus longtemps maintenu. Le centre en était Frosinone, éloigné d'Anagni de quelques lieues seulement. Les habitants de ces campagnes en parlent encore comme d'un passé plutôt regretté.

C'était là, dès les temps antiques, un passage aisé à barrer par des partisans, passage nécessaire pour faire communiquer Rome avec le sud de l'Italie. Rome avait dû le forcer, dès les premiers temps de la République, pour se donner de l'air et percer des routes. Les papes du moyen âge s'y fortifièrent pour vivre, à portée de Rome, où il fallait bien aller quelquefois, à portée aussi de refuges plus éloignés.

Vivre à Anagni ou à Segni, c'était vivre sur la route praticable, et même au point de jonction de plusieurs routes. Entre les

(1) J'ai fait grand usage de sa bonne étude, *Annales archéologiques*, t. XVI et XVII.

deux villes, dans la plaine qui les sépare, est le lieu que l'on appela *bivium,* c'est-à-dire l'embranchement, et plus tard *compitum Anagninum,* le carrefour d'Anagni; là se rejoignent deux des principales voies romaines, la Labicane et la Latine. C'est une vallée assez large, où court le Sacco, un affluent du Garigliano, depuis les monts Albains où est sà source, jusqu'à Ceprano et la plaine du Pays de Labour. A l'est, la vallée est bordée par les rameaux rocheux qui descendent du haut Apennin; à l'ouest, elle est séparée de la mer par la petite chaîne isolée des monts Lepini.

L'ancien pays des Volsques commençait aux Lepini. Les rameaux de l'Apennin, sur l'extrémité de l'un desquels, dominant la vallée du Sacco, se perche Anagni, étaient le pays des Herniques. C'est la contrée où se sont débattues les guerres nationales des Romains; aussi leurs auteurs les ont bien décrites. D'après les grammairiens, *Herna* veut dire rocher dans la langue des Marses :

les Herniques sont donc les gens des rochers. L'image du rocher est celle qui domine tout ici. Virgile a montré ces montagnes pierreuses, arrosées de torrents, et ces coteaux, secs l'été, inondés au printemps. Silius Italicus, plus peintre que de coutume, compare la colline où est Anagni au profil d'un dos énorme; l'image est bonne, et Dante la gardera dans ses descriptions d'Apennin.

Pourtant, aux yeux des anciens, le pays ne paraissait pas pauvre. Anagni est le chef-lieu d'une importante confédération, celle des Herniques, peuple guerrier, mais agriculteur aussi. La ville est « notable », dit Strabon. Elle est « riche », dit Virgile, dans un vers dont les gens d'Anagni sont fiers au point d'en avoir fait leur devise (1).

(1) « ... qui ......roscida rivis
« Hernica saxa colunt; quos dives Anagnia pascit. . »
(An. VII. 684.)

L'épithète « dives » ne parut pas, dès l'antiquité, tout à fait naturelle. Servius, le commentateur de Virgile, en cherche des explications lointaines.

Silius vante les moissons de la plaine d'Anagni. Il s'agit de s'entendre. Il y a de tout dans la vallée du Sacco, et celle du Tofano, qui contourne à sa base la colline d'Anagni : des pierres roulantes, des marécages, des épines ; il y a aussi des champs, assez bons, et déjà cultivés, pour sûr, avant l'âge des *Géorgiques*. L'humus noir n'y est pas profond et homogène comme dans les alluvions de Toscane. Çà et là le rocher proteste et se dresse en verrues pierreuses, au flanc desquelles, pour brouter quelques herbes, se suspendent des chèvres. C'est ici pourtant la plus vaste étendue cultivable qui existe dans ces montagnes. Dans tous les âges on a pu y récolter pour vivre. Ce n'est pas assez dire. Les anciens y avaient des jardins qu'ils trouvaient beaux. Cicéron, né quelques lieues plus loin, possédait une maison à Anagni. On renommait les vins du pays de Segni, quoique Martial, qui aimait à rire, leur connût des propriétés astringentes qui ne convenaient pas à tous les

estomacs. Dans la vallée, Pompée avait une villa somptueuse, qui resta longtemps villa impériale, en un lieu qui s'appelle encore *Villamagna* (1).

Aujourd'hui Anagni n'est pas une ville misérable (2). Elle récolte du vin sur ses coteaux, du blé dans sa plaine. On s'en assure à chaque pas en traversant la vallée pour monter à la ville. On s'assure aussi que quelques siècles avant nous la vallée était bien gardée. Tout autour de soi et sans autre peine que de se retourner, on aperçoit, sur quelques-unes de ces verrues rocheuses que j'ai dites, les ruines de forteresses, de pans de mur, de tours plus ou moins hautes.

Une belle route moderne de huit kilomètres conduit de la gare à la ville. Mais tout en marchant, je la quitte, me laissant tenter par un raccourci raboteux, dans

(1) C'est là, au treizième siècle, que les Cosmati viendront prendre leurs marbres pour la mosaïque du pavement du Dôme à Anagni.

(2) Elle a 8 000 habitants.

lequel je ne tarde pas à reconnaître la route d'autrefois ; on en retrouve encore çà et là les dalles disjointes. Elle traverse le Tofano, sur un pont en délabre, timbré encore d'armes pontificales. A la fin elle se met à monter, et n'a plus d'autres dalles que le roc cru lui-même. On grimpe par une sorte d'escalier, partie naturel et partie taillé dans la colline. C'est, de toute évidence, l'ancien accès de la ville. Combien de petites villes italiennes, aujourd'hui encore, n'ont pas d'autre abord que des raidillons semblables? Aux détours de la rampe, on laisse de droite et de gauche quelques petites maisons basses de paysans, accrochées comme elles peuvent. Une fille se tourne vers nous, portant sur sa tête la classique cruche de cuivre. Un berger passe, ou un vigneron, escortés chacun, en guise de chien, d'un porc noir familier, à la mode du pays.

Plutôt que d'entrer aussitôt dans la ville, je prends plaisir à la contourner en longeant ses murs cyclopéens. Je ne puis dire l'im-

pression que font sur moi ces murs fabuleux, en plein vingtième siècle : on est à Mycènes ou en Crète. Ce ne sont plus les paysages de Tite-Live, mais d'Homère. Anagni a conservé une grande partie de ses murs ; ils sont beaux, mais non pas les plus beaux de tous ; ceux de Ferentino me paraissent plus gigantesques ; ceux de Segni plus sauvages, si je puis dire, suspendus presque à pic sur un abîme. Ces deux villes ont en outre conservé leurs portes primitives, qui sont extraordinaires : celle de Ferentino est haute et triomphale ; celle de Segni, plus ancienne, je pense, que toutes les autres, étrange, basse, semblable presque à un dolmen, est formée seulement de trois blocs, mais dont chacun est gros à peu près comme une petite maison (1).

Anagni n'a plus de portes cyclopéennes. La porte que je trouve tout en haut de la

(1) Les habitants l'appellent *Porta Saracinesca*. Elle devait avoir plus de deux mille ans d'existence quand les Sarrasins l'ont vue là.

ville est du seizième siècle. J'y suis venu, tout le long des murs, en montant par pente douce. Je m'arrête avant d'entrer, en haut de la rude colline, sur la crête même de la roche : c'est comme un belvédère naturel, du haut duquel, d'un coup d'œil circulaire, je puis découvrir tout le pays. C'est l'hiver; il fait froid et clair; je me retourne vers la vallée que je viens de traverser; un peu de brume légère la blanchit, mais de l'autre côté de la vallée, les arêtes des monts Lepini se dessinent nettes et roses sur un ciel pâle. On y distingue, perchées, on ne sait comment, aux divers étages des escarpements, d'étranges petites villes : à mi-côte Gavignano, Sgurgola dans une gorge, au loin Carpineto; au-dessus de tout, à droite, en découpure sur le ciel comme un coin dentelé, Segni, fantastique et isolé. Au sud, en repassant la vallée, l'œil devine au loin Frosinone, puis en se rapprochant, Ferentino, et la côte qui monte à la citadelle de Fumone. Au nord on aperçoit le

revers des monts Albains, et Palestrina, la ville des Colonna, celle que la colère de Boniface VIII rasa au sol, en y semant ensuite le sel symbolique.

Je me tourne à l'ouest, vers la vallée du haut Anio, et le massif central de l'Apennin. De ce côté, l'étroit plateau où je suis, qui porte la ville haute d'Anagni, se termine à pic en une falaise qui descend jusqu'au fond d'une gorge profonde ; et au delà de cette gorge, c'est, à mes yeux, une succession de côtes escarpées et nues, entrecoupées d'autres gorges : c'est le pays des Eques. Plus loin, de roc en roc, le regard escalade la contrée de Trevi, de Ienne, un cirque de montagnes plus sèches, des plus blanches, aux arêtes les plus vives qui se puissent imaginer : les escarpements du pays des Marses.

De loin en loin, en haut d'un coteau, une découpure trop régulière pour être naturelle fait supposer quelques maisons encastrées au rocher, et prouve que, malgré les apparences, ces montagnes sont habitées ;

au fond de leurs fissures il peut y avoir un rien de pâturage et quelques acres de terre à labourer. Certains noms des villages, qu'ainsi l'on devine, valent seuls une description : c'est Roccasecca, Vallepietra. Le plus rapproché s'appelle Acuto, l'*aigu*.

Par comparaison avec ce paysage, on conçoit qu'ait été qualifiée de riche la ville d'Anagni, où nous entrons maintenant. Elle est d'ailleurs moins sordide que d'autres, Ferentino par exemple, et mieux percée. On s'assure vite qu'Anagni a gardé sa forme d'autrefois. Le Gascon Pierre de Brénac, qui la visitait au quatorzième siècle (1) et la décrivait en style fleuri, résume ainsi son impression : « C'est une ville antique et insigne, située dans les Alpes de la Campagne. Elle est fort longue et peu large, remarquable par sa rue unique. » Et telle en fait nous la voyons encore. Tout est vieux,

(1) Pierre Amelii de Brénac, du diocèse d'Alet, évêque de Sinigaglia. De sa chronique, plusieurs fois publiée, l'historien d'Anagni, Dr Zappasodi, a détaché tout ce qui regarde sa ville.

ou a l'air vieux, dans cette vieille ville. Les bases et les fondations sont celles de séculaires bâtisses ; et ce qui a été construit plus récemment sur ces bases et ces fondations l'a été en la même dure pierre grise, à peine jointoyée, en morceaux dégrossis du rocher qui porte la ville.

Cette impression n'est pas d'aujourd'hui. Le mot « antique » vient spontanément à la plume comme le mot rocher, à quiconque a prétendu peindre cette région. Plus de mille ans avant Pierre de Brénac, le rhéteur romain Fronton écrivait, dans une lettre à Marc-Aurèle : « Cette ville est pleine de choses antiques. » Les gens lui paraissent aussi surannés que les choses : ils entendaient encore la langue des Herniques. On croirait volontiers qu'ils l'entendent toujours ! Cette ville semble pétrifiée dans son antiquité.

Cependant elle a bien changé. Au moyen âge elle s'était peuplée de monuments, plus ou moins frustes, mais considérables. Il y

avait de nombreux palais, cette *Canonica*, où tant de papes ont vécu, et dont, par comparaison, peuvent nous donner quelque idée le palais papal d'Orvieto, si grave, et l'évêché si délicieux de Viterbe ; il y avait les palais des cardinaux, ceux des nobles, des Conti surtout et des Caetani ; le palais enfin que s'était bâti Boniface VIII, et où Nogaret et Sciarra vinrent le torturer. Qu'en reste-t-il? peu de chose. Tout au plus un détail, çà et là, une colonnette, une fenêtre (1). Si l'on en veut trouver les vestiges, il faut chercher dans les caves : on y reconnaît, par exemple, le passage voûté en ogives qui conduisait du Dôme au palais du pape (2).

Quelle est la raison de cet effacement? A vrai dire, la haute fortune d'Anagni a

(1) Il ne reste pas grande trace non plus des travaux d'édilité que l'on nous décrit, des grandes citernes, de la magnifique fontaine, etc...

(2) Sur tous les détails, il faut lire l'excellent historien local Dr ZAPPASODI. Son livre, *Anagni attraverso i secoli* (1908), se recommande à tous ceux qu'attire le moyen âge italien. C'est, en outre, presque un incunable, un livre imprimé à Veroli, où l'imprimerie ne date que de 1903!

baissé après Boniface VIII. La fin du quatorzième siècle réveillera un peu ses souvenirs de grandeurs et de violences, puisque, dans ses murs prédestinés, a failli prendre naissance le schisme d'Occident, et qu'elle a donné refuge, pendant le schisme, à plusieurs papes en danger. Mais après cela, elle rentre dans le rang des places fortes secondaires, visitée seulement par un pape, de temps en temps, à l'occasion (1), et pour peu de jours.

Les palais ont pu se délabrer. Ce n'est pas une raison pour expliquer leur complète rature. Ils étaient solides, et l'on démolit peu en Italie. Or, dès le seizième siècle, le dominicain frère Leandro Alberti, l'ancêtre, si je puis dire, des *guides du voyageur* visitant Anagni, trouvait la ville « à moitié

(1) Comme, au seizième siècle, par Paul III, lorsqu'il s'occupait d'établir la puissance des Farnèse. — Anagni offre peu de souvenirs des siècles suivants. Je note, au début du dix-neuvième, une inscription en l'honneur de Bernadotte (dont la principauté de Ponte-Corvo s'étendait jusqu'ici). Anagni fut à cette époque un instant chef-lieu du département français du *Circeo*.

démolie », avec une foule de maisons « inhabitables », et « d'immenses ruines », celles notamment du palais pontifical, de l'évêché et de la *Canonica*, dont il ne restait « presque rien (1) ». Les habitants lui expliquaient que la ville ne s'était jamais relevée depuis le pillage des Impériaux et des soldats du connétable de Bourbon en 1527. Avant leur passage, elle avait été secouée sur ses bases par un tremblement de terre.

Et ils confessaient leur crainte de voir peser à jamais sur leur ville la malédiction prononcée après l'attentat de 1303, par Benoît XI, l'infortuné successeur de Boniface : « O misérable Anagni, qui as laissé commettre dans ton sein de pareilles choses ! Que jamais la rosée et la pluie ne tombent plus sur toi ! »

(1) On ne comptait plus que 350 familles, sans doute un peu plus de 2 000 âmes à peine.

II

LE DOME

Peu nous est resté, à Anagni, des palais et des salles. Il nous reste la cathédrale. Je voudrais faire comprendre la disposition et la forme de ce remarquable monument, et la figure qu'il présente encore; car le tout importe fort pour l'intelligence de l'histoire.

L'extérieur du Dôme d'Anagni est presque intact, tel qu'il dut être le jour où les soldats de Sciarra en brûlèrent les portes. Il y a une église supérieure dont la porte principale et la façade donnent sur une petite place, tout en haut de la ville, au lieu où s'élevait l'ancienne acropole des Herniques. Il y a aussi une église inférieure, dont le sol est à dix mètres plus bas que le sol de

l'autre, mais qui n'est point pour cela une crypte souterraine, car elle est de plain-pied avec une rue de la ville. Cette disposition n'est pas rare en Italie, où souvent les bases des édifices épousent les accidents inégaux du sommet des collines (1). Les deux églises superposées ont un chevet commun, une très haute abside, de style romano-lombard, qui sert à la fois à l'église du haut et à l'église du bas; vue du dehors, cette abside a l'aspect d'une grosse tour de château fort.

La place où donne la façade de l'église supérieure domine à pic vers l'est, le panorama des montagnes. Sur cette plate-forme se dresse, isolé de l'église, long et nu, un campanile carré, dont l'âpre silhouette se détache sur l'âpre horizon. Parmi les cloches qui y sont encore suspendues, il en est une du onzième siècle, et une autre que Boniface VIII a fait fondre par des

(1) L'exemple le plus connu est le dôme de Sienne.

artistes pisans. La façade du Dôme est presque sans ornement, faite, comme le campanile, d'une sorte de travertin gris tournant au rose. On y voit seulement quelques sculptures naïves du dixième ou onzième siècle, des animaux symboliques, et une scène légendaire de la vie du patron de la ville, saint Magne.

L'intérieur du Dôme a été restauré totalement, — que c'en est pitié. Un certain Sénèque, évêque au seizième siècle, « a pris soin », nous dit un ancien historien, de faire recouvrir d'une belle peinture blanche les fresques qu'avait fait peindre jadis saint Pierre d'Anagni, et que l'âge avait détériorées. De nos jours d'autres restaurateurs ont continué et continuent avec persévérance les bons soins de Sénèque. Le Dôme est plus défiguré aujourd'hui qu'il y a cinquante ans, au temps où le visitait Barbier de Montault. Quelle merveille il dut être aux douzième et treizième siècles, avec ses charmantes colonnes,

dans sa majesté basilicale! Il est basilique sacrosainte. Il timbre ses armoiries des Clefs de Pierre, et du pavillon qu'on nomme *Basilica*. Bien que simple évêché, il a droit à la croix archiépiscopale. Ce fut l'église de tant de papes!

A vrai dire, le Dôme d'Anagni a moins perdu de sa figure première que cet autre sanctuaire papal, le vieux Saint-Pierre de Rome. Mais celui-ci a succombé sous les coups des grands bâtisseurs de la Renaissance : le Dôme d'Anagni sous ceux des badigeonneurs, ce qui comporte moins de consolation. On devine bien encore sa forme première, et l'on y retrouve quelques charmants vestiges des siècles d'art, surtout du treizième, un siège pontifical, un chandelier, un bénitier, et au-dessus de l'autel un *ciborium*, à la façon romaine (1).

Le sol, en mosaïque des Cosmati, a été foulé — (pendant combien d'années?)

(1) A comparer avec celui de saint Georges au Vélabre, à Rome.

— par Boniface VIII. Benedetto Caetani est né à Anagni (1). Sa famille y résidait depuis des siècles. Il a chanté ici au chœur dès ses jeunes ans, car, neveu de pape, il a été fait chanoine, encore enfant, dans le Dôme de sa ville. Le lieu où je sens le plus sa présence, c'est le *chœur d'hiver* des chanoines, une chapelle qui s'ouvre dans le bas-côté de gauche. Nous sommes ici chez lui. Il a achevé et orné la chapelle sous son pontificat. Elle est bien mieux conservée que le reste de l'église. Elle porte à la clef de voûte les armoiries de Caetani, où deux ondes accouplées figurent, dit-on, les deux mers qui baignent le promontoire de Gaëte (2). Elle renferme les monuments funèbres de la famille du pape; là dorment ses deux frères; et aussi, dans une tombe de

(1) Entre 1225 et 1230 sans doute, d'après l'hypothèse de Finke.

(2) *D'or à une bande jumelle ondée d'azur.* Les Caetani tirent leur origine des comtes de Gaëte, dont une branche, venue au neuvième siècle à Veroli, se serait ensuite fixée à Anagni.

marbre et de mosaïque, charmante encore dans son délabrement, son oncle vénéré, son père spirituel, Pierre Caetani.

Si l'église supérieure ne nous donne pas plus du souvenir des pontifes d'autrefois, l'église inférieure va nous combler. Je ne sais pas de sanctuaire qui évoque plus complètement l'image de la dévotion du haut moyen âge, en même temps que la présence de la papauté héroïque. Le *sacro speco* de Subiaco lui-même ne donne que l'une de ces deux émotions. La chapelle basse d'Anagni, tout d'abord, offre un sujet d'études considérable pour l'historien des plus obscures époques de l'art religieux; il y a évidemment fort à faire pour commenter les peintures de la crypte par des documents, les comparer aux peintures de Subiaco, à quelques-unes de Rome, et d'autre part aux mystérieuses œuvres du sud de l'Italie (1). Sans même ébaucher une hypo-

(1) Que les précieux travaux de M. Émile Berteaux ont commencé à nous faire connaître.

thèse à leur sujet, je dirai seulement qu'elles sont charmantes, telles qu'on les voit, et que, si quelques retouches les ont un peu modifiées dans le cours des âges, ce qui est inévitable, rien de trop fâcheux n'en est résulté. Bien peu de vieilles œuvres n'ont pas eu leurs aventures, mais elles en sortent avec plus ou moins de bonheur. Il ne faut pas être trop difficile.

Ne regrettons pas, par exemple, l'appropriation du lieu. Quand Barbier de Montault l'a visité, son état était plus primitif. La chapelle de saint Thomas Becket, une dépendance de l'église inférieure, servait alors de caveau mortuaire; les cadavres étaient exposés à découvert sur son sol; et ce sol n'a pas le don de les pétrifier, comme celui de charniers fameux à Palerme ou à Bordeaux. C'était abominable : le digne archéologue avoue qu'il n'y put pas tenir!

Rien ne reste de ce vigoureux parfum médiéval. Je respire, en descendant l'esca-

lier de vingt marches qui conduit de l'église haute à l'autre, une odeur flottante d'encens, mêlée d'un peu d'humidité, qui s'harmonise bien à sa lumière douce, tamisée, discrète.

C'est une salle basse de sept nefs, ayant trois travées chacune, plus large que longue : douze colonnes très fines soutiennent une suite de petites coupoles surbaissées. Le pavé et le maître-autel sont d'exquise mosaïque, où l'on a la joie de retrouver, comme à Subiaco, la rare signature des précieux ouvriers, Cosme le maître, Luc et Jacques ses fils (1).

Les trois nefs centrales aboutissent à trois absides, deux petites sur les côtés et une plus profonde, au milieu, derrière le maître-autel; celle-ci est grandiose et fait un motif principal à tout l'édifice. Elle a gardé cette disposition ancienne et rare à retrouver intacte, l'abside épiscopale, que l'on nomme *presbyterium*. Le banc de pierre

(1) Les Cosmati décoraient en 1230 le sanctuaire achevé longtemps avant eux.

qui règne tout autour de l'église y aboutit derrière le maître-autel, s'y développe en gradins de marbre plus hauts, dont le demi-cercle encadre, tout au fond, un trône pontifical. Ce trône s'adosse au mur de l'abside, où est gravé le monogramme du Christ : il est de marbre blanc, surélevé sur deux gradins, de marbre blanc aussi, et sculptés.

L'aspect, la couleur, l'air même de cette chapelle basse, si différente des lieux où nous avons coutume de vivre, nous pénètrent d'abord, comme d'un vague sentiment de crainte sacrée. Mais l'impression dure peu; car il y a ici, comme dans tout sanctuaire ancien de la piété italienne, quelque chose de consolant, de doux et de domestique. Le monde des vivants n'est jamais bien loin de celui des morts. Tandis que je songe, m'arrivent par un vitrail entr'ouvert les bruits du dehors. Nous sommes ici au niveau de la rue : une charrette passe; des enfants rient et chantent.

Les vieilles cloches du campanile tintent, pleurant les morts et appelant les vivants; l'une d'elles a une voix singulièrement profonde, mais bienveillante. Tout cela s'unit bien avec ma pensée : un rayon de pâle soleil se glisse dans le sanctuaire, fait miroiter les marbres et scintiller les mosaïques. Il réveille dans leur simple tombeau tout un groupe de vieux saints endormis.

Aux murs des absides, comme à ceux de toute l'église, comme aux petites coupoles basses, sur un riche fond d'outremer, s'étend, semblable à une tapisserie diaprée, l'enchantement des fresques. Elles sont, pour la plupart, je pense, du douzième siècle, ou des premières années du treizième. Dans les coupoles, des anges décoratifs étendent les bras et les ailes, comme pour soutenir la voûte. Une partie des murs, mais non la plus importante, porte des figures liturgiques et symboliques, des scènes de l'Écriture : en face de l'autel, on voit un grand Christ avec des saints; ailleurs

une madone en orante; dans la chapelle Saint-Thomas, un autre Christ nous bénit du fond de l'ombre. A la frise courent des sirènes et des monstres divers de la mythologie païenne. On reconnaît aussi des sages de l'ancienne science, assis devant de bizarres pupitres, vêtus de costumes d'une invention curieuse, Galien et Hippocrate, tenant dans leurs longs doigts des fioles bizarres.

III

LES SAINTS

Mais la grande partie des murs est consacrée à nous raconter la vie et les miracles des protecteurs d'Anagni. Les saints, qui ont leur demeure dans cet oratoire inconnu et oublié, ont été aussi les protecteurs célestes des pauvres papes d'autrefois.

La province de Campagne, comme toute l'Italie, avait ses souvenirs de confesseurs et de martyrs, qu'elle aimait à rattacher aux apôtres eux-mêmes. Terracine vénérait Épaphrodite, le disciple de Paul, et Veroli se croit assurée d'avoir vu Marie Salomé. La tradition apostolique d'Anagni, quoique Léon XIII aimât y faire allusion, est moins nette. Sa plus ancienne protectrice est sainte Olive, martyre au douzième

siècle. Les fresques nous la montrent avec d'autres saintes dont les corps reposent là aussi, ramenés au onzième siècle : Aurélie porte une fleur, Néomisie une fiole. Mais les peintres se sont plu surtout à raconter la vie du patron d'Anagni, saint Magne, évêque au troisième siècle, et martyr dans la persécution de Dèce; comment il vint de son lointain diocèse de Trani en Pouille pour évangéliser Anagni, comment il ressuscita un enfant, comment il convertit cette autre patronne d'Anagni, la vierge Secondine (une aimable petite sainte, au joli nom modeste), comment il mourut à Fondi, dans la Province Maritime. Nous apprenons à connaître la légende, fameuse dans le pays, du bœuf et du loup. Car saint Magne, sachez-le, avait un loup. Ce vieux saint est un de ces vainqueurs de la vie brutale, dont le pauvre d'Assise donnera plus tard la figure la plus rayonnante, convertisseurs d'animaux en même temps que d'hommes grossiers.

Mais la place principale est donnée dans

les fresques à la légende du saint après sa mort. Ce qui touchait le plus les habitants d'Anagni c'était la conquête de leur patron. La vaste scène qu'on aperçoit en entrant, au fond du *presbyterium*, autour du trône pontifical, c'est la translation des reliques : un cortège arrêté autour d'une civière, sur sa route vers une ville schématique, dessinée à l'horizon, et désignée, crainte d'erreur, par son nom : ANANIA.

Cette translation rappelait aux esprits un vivant souvenir des guerres de jadis, des combats soutenus par les peuples de la Campagne, sous la protection des saints, contre les Sarrasins. Les féroces ennemis s'étaient avancés jusqu'à Fondi, à dix lieues d'ici, là justement où reposait, dans sa première tombe, saint Magne. On l'enleva, de peur de profanation, et on le porta à Veroli, où il fut en sécurité quelque temps. Les Sarrasins ayant reculé, à la joie générale, et le pape avait récompensé les villes de la Campagne pour leur courage, mais l'ennemi

était revenu l'année d'après, en force. Cette fois il alla jusqu'à Rome. La Campagne était aux Sarrasins : il fallait vivre avec eux. Ces mécréants avaient fait de l'église de Veroli une écurie : ils avaient compté sans leur hôte ! Saint Magne ne supporta pas le voisinage : les chevaux ne purent pas vivre. Alors, faisant argent de tout, les Sarrasins proposèrent aux habitants d'Anagni de leur vendre saint Magne.

Le bon saint ne se prêta pas sans plus à cette nouvelle aventure, mais voulut savoir à qui il avait affaire. Sur la route, entre Veroli et Anagni, non loin de Ferentino — comme le fait voir la fresque, — il refusa d'aller plus loin. Le chariot s'était embourbé. Il fallut s'expliquer. Quand saint Magne se fut bien assuré qu'on lui promettait une cathédrale à Anagni, digne de l'Église et de ses martyrs, il ne fit plus difficulté de continuer la route, pour entrer triomphalement dans sa patrie définitive.

Le Dôme a des parties assez anciennes

pour nous faire croire que la promesse faite à saint Magne a été tenue sans trop tarder. Pourtant ce fut seulement à la fin du onzième siècle que le bienheureux évêque Pierre lui donna entière satisfaction, ayant achevé et embelli la bâtisse pour en faire un monument solennel, dont quelques parties sont venues jusqu'à nous. Saint Magne, d'ailleurs, veilla jusqu'au bout sur le travail. Si l'évêque parfois s'en laissait détourner, à cause de la misère des temps et par les pauvres innombrables dont les besoins le pressaient, le vieux saint, la nuit, venait dans leur sommeil gourmander les chanoines, et les chanoines allaient solliciter l'évêque de n'oublier point son devoir.

Cet évêque Pierre, en qui se conclut la légende du sanctuaire des saints d'Anagni, devint un saint lui-même, personnage très notable par ses vertus et son rôle historique (1). Saint Pierre d'Anagni est un

(1) Son nom est à retenir aussi pour l'histoire de l'art, où

Lombard de Salerne, un bénédictin, sans cesse en relations avec les maisons princières du pays de Naples d'une part, et d'autre part avec les moines de Subiaco et du mont Cassin. Il avait été à la première croisade. Le pape de cette croisade, le Français Urbain II, élu à la dérobée à Terracine, avait régné d'abord à Anagni, aux temps de l'évêque Pierre; sous la garde des peuples fidèles de la Campagne, il y avait attendu le jour propice pour gagner la mer, s'embarquer, et aller soulever les peuples de France. Un peu plus tard, Anagni l'avait vu revenir, et la vallée du Sacco avait été la route de l'armée immense, enthousiaste, mystique des croisés, qui descendait l'Italie du haut en bas, recrutant de ville en ville des soldats pour la guerre sainte. L'évêque Pierre s'était croisé lui-même et avait suivi l'armée. C'est au retour de Terre Sainte qu'il acheva sa cathédrale.

il a pu jouer un rôle d'intermédaire entre l'Orient, l'Italie du Sud et les pays romains.

Il y dormit peu après son dernier sommeil. Lorsqu'il mourut, en 1105, la cloche branlante, dans le haut campanile, se mit à sonner d'elle-même : c'étaient les voix des saints de la cathédrale qui faisaient accueil au nouveau compagnon. Saint Pierre d'Anagni rejoignit dans la crypte qu'il avait si bien fait décorer les saintes Olive, Aurélie, Néomisie, la vierge Secondine et, rentré enfin dans la paix et le silence, saint Magne lui-même (1).

(1) Saint Pierre d'Anagni fut canonisé en 1105, au lendemain même de sa mort.

IV

LA STATUE

De pareilles histoires et légendes hagiographiques ne sont pas rares au moyen âge. Mais ce qui donne un caractère spécial à la crypte où repose cette assemblée de saints, c'est qu'elle fut le lieu de prière de tous les papes qui ont vécu à Anagni. Tous y ont prié, tous y ont célébré la messe, dans les circonstances les plus solennelles de l'histoire. Ils ont choisi le jour de la fête de saint Magne pour en dater leurs actes les plus fameux. C'est de la poussière des martyrs de la Campagne qu'ils ont pris souvent leur force, ces papes qui ne pouvaient pas l'aller chercher à Rome, quand il l'aurait fallu, sur le Tombeau de l'Apôtre.

N'est-ce pas ici l'autel où Pierre d'Es-

pagne a vu Boniface VIII verser sur l'hostie sainte, pendant sa messe, des larmes d'angoisse et de supplication? L'émotion de ces lieux nous ramène vers lui invinciblement.

Avant de quitter sa cathédrale, nous retrouvons sa pensée. Que dis-je? Son image, ici dressée, presque vivante, domine toute la contrée. Voyez : sur le côté sud de la cathédrale, sur le flanc qui regarde la vallée, l'église supérieure a une sorte de façade latérale et une porte, ouverte sur une terrasse assez large, qui domine la rue d'une vingtaine de mètres (1). Du haut de cette terrasse, plus élevée que les toits des maisons de la ville, on peut découvrir toute la vallée.

Or, sur le mur de la cathédrale, au-dessus de la terrasse, une console supporte une statue de Boniface VIII. C'est au quatorzième siècle qu'elle a été élevée, et sans

(1) De cette terrasse, un escalier, aujourd'hui supprimé, devait descendre dans la rue.

doute en mémoire perpétuel de l'attentat de 1303, pour honorer le pape martyr. Elle me paraît un des monuments les plus pathétiques qui se puissent voir.

Le pape de l'attentat est en majesté, tel qu'il parut devant ses bourreaux, en chasuble et *pallium*, la tiare au front, les clefs à la main. Il est assis sur un siège à têtes de bélier, sous un dais armorié étayé de colonnettes, derrière lequel sont figurées les absides et absidioles d'une chapelle (1).

Il est penché en avant, solennel, hiératique, mais vivant, les yeux blancs et fixes, dirigés droit sur cette vallée d'où sont montés ses ennemis, sur cette porte que la trahison leur a ouverte. Sa main bénit et pardonne.

(1) L'écusson des Caetani est sur la tiare, et sur le pavillon celui des chanoines.

V

L'AVÈNEMENT

La statue est-elle un portrait exact et intact? On ne saurait trop dire. L'iconographie de Boniface VIII ne paraît pas encore une matière bien éclaircie. Ses statues ont été nombreuses : il lui plaisait de se dresser, en marbre ou en bronze, sur les places des villes, ou au-dessus de leurs portes; ses ennemis lui en ont fait un reproche d'orgueil, et, en cela, n'avaient pas tout à fait tort. Il y a donc quelques chances d'authenticité pour les diverses statues que l'on connaît, à Florence et à Bologne, par exemple, encore qu'elles ne se ressemblent guère entre elles, et ne ressemblent pas beaucoup plus à la statue tombale qu'il avait

fait lui-même sculpter pour son sépulcre (1).

Je ne suis pas tout à fait sûr d'ailleurs que la statue d'Anagni nous soit parvenue sans aucune retouche. Mais il n'importe pas beaucoup. C'est mieux qu'un portrait; c'est un témoignage historique, l'aspect d'un homme tel qu'il est resté dans l'imagination des peuples.

Au pied de la statue, sur la terrasse d'Anagni, c'est le lieu d'élection pour méditer sur l'âme et sur la destinée de Boniface VIII.

Je me représente Boniface VIII, là, au mois de janvier 1295, lorsque, sur son chemin entre Naples, où il avait été élu pape la veille de Noël, et Rome, où il allait prendre *possession,* il s'arrêta dans sa ville natale. A cette heure pour lui, tout était joie. La liesse populaire dut être folle. « Ce peuple est aimable, mais un peu sauvage », dit un peu plus tard Pierre de Brénac. Et

(1) Aujourd'hui dans les *Sacre grotte Vaticane.*

notre compatriote, qui a vu, lui aussi, entrer à Anagni un pape (1), raconte que la fête se menait à grand tapage, *cum sonoritate*. Autre chose le surprit davantage : le peuple dansait tout le long du cortège (2). Quelle avait été la danse et la *sonorité*, le jour où Boniface VIII fit son entrée dans Anagni ! C'est tout juste si l'on n'alla pas, comme à l'entrée de cet autre enfant d'Anagni, Grégoire IX, mettre le feu à la ville avec les torches et les brandons. Le peuple entier avait été très loin sur la route au-devant de Boniface, pour le ramener triomphalement dans sa ville.

Lorsqu'il y fut entré, qu'il eut prié sur le tombeau de saint Magne, béni son peuple du haut de la terrasse, il repartit pour Rome. Il fut salué, en cette première heure, par toute la chrétienté. La joie fut générale.

(1) Grégoire XI en 1371.

(2) L'usage de la danse au son de la *zampogna* est encore fréquent dans la Campagne. Il n'y a guère plus de cent ans que l'on *dansait* encore, au *Gloria,* dans le chœur de l'église d'Alatri, les jours de grandes fêtes (Zappasodi).

Songez qu'à ce moment l'Église était, depuis près de trois ans, presque sans gouvernement. Un conclave, réuni à Pérouse par intermittences, pendant vingt-sept mois, avait offert un spectacle lamentable : douze cardinaux étaient restés là, indécis, trop divisés par les passions pour pouvoir se résoudre à donner un pape au monde. Puis ç'avait été, pour sortir d'embarras, un coup de foi, de douleur, de crainte de Dieu pour quelques-uns ; pour d'autres, un coup de politique, afin de gagner du temps si l'on ne pouvait vaincre : l'élection de Célestin V. On avait été chercher dans les neiges du mont Majella un vieil ermite, et l'arracher, malgré lui, à sa solitude volontaire. Le peuple l'avait vu arriver pour son sacre, « la barbe blanche et hérissée, les joues sillonnées de rides, le corps exténué par l'âge et le jeûne, vêtu de peaux de bêtes, et ceint d'une corde ». Le roi de Naples avait mis sa main sur le saint et malheureux pape, qui, après cinq mois de règne et de

souffrances, n'avait trouvé de refuge que dans l'abdication et la fuite.

Alors, dans le désarroi de l'Église, Benedetto Caetani, élu après un rapide conclave, parut au monde comme un sauveur. Ses futurs ennemis eux-mêmes, les Colonna, l'avaient salué; pour une fois, les cardinaux de leur famille au conclave mêlèrent leurs suffrages avec ceux de leurs rivaux, les cardinaux Orsini. La première année de son règne, Boniface fut reçu royalement à Zagarolo, leur forteresse (1). Ils étaient heureux d'avoir un pape de la Campagne, et de voir Rome l'emporter sur Naples.

Pour d'autres raisons, le roi de Naples lui-même ne voyait pas le nouveau pape d'un mauvais œil, encore qu'assurément Boniface ne lui eût pas fait les promesses dangereuses que Dante a cru pouvoir soup-

(1) Ce n'était guère que quelques mois avant le jour où, sur la grand'route, entre Anagni et Rome, les mêmes Colonna allaient détrousser les mulets qui transportaient une partie du trésor pontifical.

çonner. Quant au roi de France il ne pouvait mal accueillir un pape que l'on savait assez Français de cœur, pour que les Romains parfois le lui aient reproché. Il avait fait de nombreux séjours en France (1), y avait accompagné des nonces dans sa jeunesse, y avait accompli des ambassades lui-même, et avait travaillé en d'autres circonstances encore pour le profit certain du roi de France.

Les Florentins non plus ne pensaient pas de mal de lui. Giovanni Villani lui reconnaît une grande science juridique, mérite qui n'était point dédaigné sur les bords de l'Arno. Quand il était à Todi, dans sa jeunesse, chez son oncle Pierre, l'évêque, Benedetto avait étudié les lois sous le grand Bartole, que nos pères, bien longtemps, et jusqu'au dix-septième siècle même, ont cité

(1) Il reste douteux que Boniface ait fait ses études à Paris, quoiqu'un de ses parents y enseignât la théologie. Sa carrière diplomatique l'avait mis en relations avec nombre de prélats amis de la France, tel Simon de Brie, le futur Martin IV.

avec révérence, même en vers (1). Devenu cardinal, il était renommé comme juriste et faisait autorité; on le savait d'ailleurs obligeant et de bon conseil; on le consultait volontiers dans les affaires de famille; l'on nous dit que ses confrères du sacré collège, plus âgés que lui, le désignaient parfois comme exécuteur testamentaire.

En somme l'avènement de Boniface VIII, dans la profonde division de son siècle, parut celui d'un sage, d'un savant, d'un homme modéré de caractère et disposé à la transaction. Il appartenait à cette prélature de la Campagne qui avait donné à l'Église, outre un grand nombre de papes, une foule de bons serviteurs et notamment de diplomates prudents. Il était de bonne et ancienne noblesse. On nous dit qu'il était beau, grand, d'un extérieur imposant. L'Église avait un pontife; les États européens voyaient devant eux un politique.

(1) CORNEILLE, *le Menteur.*

Si étrange que puisse paraître ce tableau, favorable par contraste avec le funeste tableau final que chacun sait, il n'est pas moins conforme à l'histoire. L'illusion du premier instant ne fut pas longue à dissiper. Le pontife, si bien accueilli au début, ne tarda guère à rencontrer des difficultés telles qu'assurément il s'y brisa. Fit-il le mieux qui pût être fait pour en venir à bout? Un autre eût-il mieux fait? Ce sont là, dans l'histoire, de bien oiseuses questions. Quant à savoir qui de lui ou de ses adversaires, dans les questions litigieuses, eut, au fond, tort ou raison, ce serait matière à une étude immense. Mais il est une question qui nous presse presque invinciblement, là, chez lui, en sa présence, presque sous ses yeux, au lieu de sa naissance, de sa vie, de ses souffrances : quelle était l'âme de cet homme illustre et malheureux? Quels étaient les desseins qu'il a en vain poursuivis?

VI

LE RÉSEAU DES MENSONGES

Cette question ne reste pas sans réponse. Je crois que nous pouvons nous former, de Boniface VIII, une image morale complète et véritable. Le premier à la bien dégager fut Dom Tosti, le fameux abbé du mont Cassin, dont le livre, après soixante ans passés, reste beau et vrai, en somme, sous sa forme romantique. Pourtant c'était moins une apologie qu'une apothéose. Au moment où il écrivait, Pie IX venait de monter sur le trône; épris d'enthousiasme passionné pour le jeune pape, Dom Tosti saluait en lui le restaurateur de la liberté et de la paix civile en Italie, en même temps que le vengeur de la papauté du moyen âge. En Pie IX, lui semblait avoir sa revanche le

grand vaincu Boniface VIII, tombé jadis martyr pour cette même paix et cette même liberté. Telle était la thèse du bénédictin patriote, et si elle appelle naturellement quelques réserves, il faut avouer qu'il l'a soutenue avec une force et une science singulières. Quelque chose en reste debout, et ce n'était pas tout à fait un paradoxe.

Depuis les jours de Tosti, beaucoup de lumière s'est faite et nous avons aujourd'hui entre les mains une foule de documents (1). On aperçoit clairement, de plus en plus, à quel degré l'histoire du pape de l'attentat avait été obscurcie par la passion et dans son siècle et dans tous les siècles suivants. En France, il fut un temps où blâmer Boniface c'était presque flatter le roi; aujourd'hui, c'est presque flatter le peuple. Dans nos débats parlementaires même, où l'histoire ne paraît guère que comme servante

(1) Il faut citer, parmi plusieurs autres, les importantes publications de M. Digard en France, et du professeur Finke en Allemagne.

des passions, la querelle de Philippe le Bel et du pape produit encore quelque petit effet comme argument de tribune.

C'est que le règne de Boniface a été dans l'Europe, comme Tosti l'a dit, « un fait générateur ». De pareils faits sont toujours, par nécessité, l'objet de la violente dispute des hommes, lesquels travaillent volontiers à en dénaturer la véritable figure. Boniface VIII, outre l'œuvre spontanée des passions, a connu l'ingénieuse et méthodique volonté d'adversaires occupés dès le début de son règne, et jusqu'après sa mort à souiller artificieusement son nom, ses intentions, son histoire entière.

Finke a bien discerné que pour voir clair dans cette histoire, il faut d'abord la dégager de ce réseau de mensonges. Il faut savoir au total ce que la haine et la ruse ont pu entasser de calomnies. On les trouve toutes ramassées dans le procès qui fut fait à Avignon en 1310 à la mémoire de Boniface VIII, alors qu'il reposait depuis

six ans déjà dans son tombeau à Saint-Pierre de Rome.

C'est une vilaine histoire, où l'humanité ne paraît pas dans son beau. Ce procès n'égale pas en horreur un autre procès fait au neuvième siècle à la mémoire d'un autre pape défunt; procès macabre : le pape Formose, arraché de son tombeau, comparut devant une assemblée, que Mgr Duchesne, dans un récit d'une concision tragique, a nommé le « Concile du cadavre (1) ». Les mœurs du quatorzième siècle étaient moins sauvages. Mais je ne sais pas si la férocité du procès de Formose est plus hideuse que la savante préparation de celui de Boniface VIII. Un pape les présida l'un et l'autre. En tremblant, en désirant, en préparant un échappatoire, Clément V a pourtant permis que fût ouvert un tel procès. On voit, pleine de noble dignité, sa belle statue à la porte de sa cathédrale, à Bordeaux. La

(1) Voir, ici et ailleurs, le beau livre *les Premiers temps de l'État pontifical.*

statue du pape humilié, offensé et pardonnant, sur la terrasse d'Anagni, me paraît plus grande.

Le procès d'Avignon, c'est celui des faux serments. Héfélé disait : « Peut-on supposer que trente-sept témoins, gens de haut rang, quelques-uns d'un âge avancé, aient tous menti sous serment et sous le coup de l'excommunication ? » Il y en eut bien plus de trente-sept, d'après le compte qu'établit Finke, des Français, des Italiens, des nobles, des magistrats, des prêtres, des évêques. Et pour ce qui est d'avoir menti, il est difficile de les en défendre. Je ne pense pas qu'on ait vu jamais groupe aussi copieux et aussi distingué de faux témoins, disciplinés aussi naïvement, dans un accord aussi peu vraisemblable. Ils sont embrigadés par groupes ; un chef de groupe prononce le faux serment, et tous les autres lèvent la main avec ensemble ; les légistes du roi conduisent le mouvement, dans l'ombre Nogaret, et publiquement Guil-

laume de Plaisians, « son compère ».

Les témoins plus considérables par le rang sont moins nets dans l'affirmation, mais pas plus sincères au fond ; ils ne confirment pas fortement les mensonges, mais ne les démentent pas non plus. Ils s'en réfèrent à des ouï-dire et des on-dit. Des braves se trouvèrent pourtant pour prendre la défense de ce maître, de ce bienfaiteur ; oui, mais combien peu !

Aujourd'hui, les plus graves accusations portées là contre Boniface VIII s'évanouissent au moindre examen. Celle de fornication est purement ridicule. Celle d'impiété tout autant : elle donnerait à croire que le chef de l'Église, un vieillard, un docteur, prenait plaisir, tous les jours, devant tout venant, à proférer d'énormes blasphèmes. Il vaut la peine, pour qualifier la bonne foi des accusateurs, de citer un des arguments sur quoi l'on fondait l'accusation d'impiété : « Il a dit — affirme Plaisians — qu'il aimerait mieux être un chien

qu'un Français! » — Et du récit vrai ou faux de cette anecdote, lequel, chemin faisant, piquait au vif les juges français, Plaisians tirait gravement cette conséquence assez imprévue : S'il préfère l'animal à l'homme, c'est donc qu'il ne croit pas en l'âme immortelle de l'homme!

VII

LES PAPES DE LA « CAMPAGNE »

Écartant ces impures ténèbres, dont aujourd'hui il ne reste plus grand'chose, on peut, je crois, découvrir des réalités.

Pour se représenter la pensée d'un pape du moyen âge, il faut se placer avec lui au centre de son domaine, c'est-à-dire de l'État pontifical. Mgr Duchesne a bien fortement montré que l'histoire de l'État pontifical est le fondement de toute l'histoire des papes. Son livre ne nous conduit que jusqu'au onzième siècle. La leçon même des lieux permet de la continuer, au moins par fragments, et d'en mener la conséquence jusqu'à Boniface VIII.

En jetant les yeux devant lui, du haut d'Anagni, sa roche natale, il n'apercevait pas

un sommet sur lequel quelque pape, dans les siècles précédents, n'ait vécu, fugitif ou vainqueur, ou sur lequel, par contre, quelque rebelle ne se soit dressé, menaçant la paix de l'Église. Ce qui pouvait former son âme et sa volonté, c'était le souvenir vivant des papes qui avaient vécu et régné là avant lui.

La contrée qui s'étendait à ses yeux a formé au moyen âge deux provinces, qui furent par excellence la patrie des papes des douzième et treizième siècles. C'est du côté de la mer, celle que l'on appelait la Maritime, du côté de la montagne, celle qu'on appelait la Campagne.

Dans la province de Campagne, le patrimoine de Pierre était très ancien (1). On vantait la dévotion de ses habitants et leur fidélité au Saint-Siège. Lorsque, plus tard, sera soulevée contre Boniface l'accusation d'hérésie, quelqu'un fera cette objection :

(1) Du côté d'Anagni, sur la voie Labicane, s'étendait le *patrimonium Labicanum*.

« L'hérésie a-t-elle jamais existé dans l'âme d'un clerc de la Campagne? » Boniface, avait, quant à lui, loué sans réserve, malgré des erreurs naissantes, le loyalisme et l'orthodoxie de la Campagne, sa patrie : « L'illustre province », dit-il dans une bulle, « n'a jamais donné naissance qu'à des enfants de bénédiction, de grâce et d'obéissance. » Et il ajoute : « C'est ici le jardin chéri et délicieux de l'Église! »

Et cela était vrai, n'eussent été les épines.

Depuis les origines de l'Église, les deux provinces la Campagne et la Maritime ont donné naissance à un très grand nombre de papes (1). Mais je veux penser seulement à ceux dont la mémoire devait être encore présente à tous aux jours de Boniface, ceux auxquels il touchait, par la tradition du

(1) On peut citer ceux dont le souvenir est resté marqué dans la région : aux sixième et septième siècles, Hormisdas, Silvère, Honorius I[er] et saint Vitalien de Segni. Étienne VI, le terrible pape qui, au neuvième siècle, fit déterrer Formose pour le juger, avait été évêque d'Anagni.

gouvernement pontifical, mais aussi par son pays, ses relations, sa famille. Avec ces papes, qui avaient régné depuis les trois derniers siècles, il devait se sentir en contact direct et immédiat : ils avaient fait fameuse et riche cette petite ville d'Anagni, où il était né. L'histoire de sa propre famille était mêlée depuis ces siècles directement à leur histoire; elle avait donné des seigneurs, parfois fidèles au Saint-Siège, et parfois hostiles, mais tenant de lui leurs fiefs, leurs fonctions; elle avait donné aussi des prélats, semblables à lui, des légats, des ambassadeurs, dont il retrouvait la trace partout où il allait. Devenu pape, la politique qu'ils avaient suivie dictait la sienne.

Des images de ce passé si proche, si bien connu, contribuaient plus que toute chose à préparer la politique d'un homme tel que lui, et à arrêter son jugement sur le gouvernement de l'Église romaine. C'était d'abord l'image lamentable de quelques papes du dixième et du onzième siècle; il

savait quelle avait été alors la destinée de l'Église, garrottée soit par les familles nobles de Rome, soit par l'empereur allemand. Le contre-coup de ces événements s'était marqué dans la Campagne. Au milieu du dixième siècle déjà, un pape arrive fugitif à Anagni; je pense que c'est le premier. C'était le pape des Romains, le fils du noble romain Albéric, chassé de Rome par l'empereur; il s'appelait Jean XII; son histoire et sa légende sont telles qu'un bon chrétien aimerait à pouvoir effacer l'une et l'autre. Après lui commence, avec quelques intermittences, une suite de papes imposés par les empereurs et combattus par les Romains. Ce temps de violence, d'émeutes, d'empoisonnements, de mutilations, d'assassinats, dure jusqu'au jour où la liberté de l'Église est revendiquée par Grégoire VII.

Avec lui l'Église triomphe, mais de la victoire seule de l'âme. Grégoire VII a laissé l'image d'un vainqueur; c'est le pape de Canossa; mais que dire humainement

de ce vainqueur, dont tous les États sans cesse furent gouvernés par les impériaux, qui se vit trois ans assiégé au château Saint-Ange, et ensuite sans cesse fugitif? L'antipape, que l'empereur soutenait contre lui, tenait cour sous ses yeux, à Tivoli ou à Albano. Cet antipape-là survécut à Grégoire VII; il régna vingt ans, pendant le règne de trois papes.

Le troisième de ceux-ci est le grand Pascal II, un autre fugitif à Anagni. Il régnait au début du douzième siècle. Cest encore un vainqueur à la manière de Grégoire VII. Parmi les Romains qui l'ont chassé de Rome paraissent déjà les futurs ennemis de Boniface VIII, les seigneurs de cette maison si terrible, si grandiose, si romaine pour tout dire, les Colonna. Les Romains, disait-on, sont des gens de scandale « *uomini iscandalosi* (1) ». Ils laissè-

(1) Cette expression, qui semble citée comme un dicton, se rencontre dans l'admirable biographe Florentin du quinzième siècle, Vespasiano da Bisticci.

rent cependant rentrer Pascal à Rome pour y sacrer empereur Henri V : ils virent un scandale qu'ils n'avaient pas prévu. L'empereur n'entra dans la basilique de l'apôtre que pour faire saisir le pape qui l'attendait sur le seuil (1). Quand Pascal, plus tard, put fuir, humilié et offensé, après une longue captivité, — dans sa détresse il trouva un appui. De Bénévent où les conquérants normands lui ont donné refuge, il revient en sécurité à Anagni, peu après à Rome.

L'aventure étrange des Normands de Sicile (2) va dès lors, pour longtemps, influer puissamment sur l'histoire de la papauté, et donc de l'Europe. Entre la France au loin, et près de lui les Normands, le pape n'est pas abandonné. L'amitié des audacieux seigneurs ne fut pas toujours sans épines. Mais l'alliance tient bon : les

(1) La pierre ronde qui se trouve au milieu et à l'entrée de la Basilique actuelle, passe pour marquer le point même où se passa la scène.

(2) Dont M. Chalandon a récemment bien éclairé l'obscure histoire.

Normands ont reçu du pape la Sicile; en échange ils le défendent contre l'Empereur.

On comprend donc l'importance primordiale que les papes attachèrent toujours à ce droit qu'ils possédaient dès longtemps : l'investiture de la Sicile. C'était là encore la première et la plus importante tradition de la politique pontificale, lorsque Boniface VIII monta sur le trône. C'était pour lui presque une tradition de famille : son grand-oncle le cardinal Grégoire Caetani était à la cour de Pascal II, et Boniface se rattachait aussi par un lien de famille au pape qui succéda à Pascal : Gélase II était de la famille des comtes de Gaëte; il possédait ces fiefs, qui sont encore aujourd'hui aux mains des Caetani, Sermoneta, Ninfa, que l'Empereur, pour le braver, prenait plaisir à faire piller.

Pendant le douzième siècle, Anagni est, pour les papes, un séjour presque continuel. Quand ils n'y viennent pas pour fuir les

Romains ou l'empereur, c'est l'été pour fuir la *malaria*, dont Rome est empestée. On ne saurait trop dire quel rôle, en ces temps-là, à Rome, ont joué la fièvre et la dysenterie. Elles ont été souvent les vraies, les seules raisons qui faisaient retourner en Allemagne les troupes de l'empereur. Le pape venait chercher à Anagni l'air pur et la sécurité (1). D'une façon ou d'une autre, il y était sans cesse. Notez qu'il s'y trouvait placé à un carrefour opportun, soit pour aller demander secours aux Normands, soit pour gagner la mer, en cas de fuite définitive. Car il lui fallait toujours ménager cette possibilité. Il n'est presque pas un pape du douzième siècle qui n'ait eu en face de lui un antipape.

En cette situation précaire, dans une petite ville souvent menacée, d'un petit État disputé, des papes du douzième siècle ont pu accomplir quelques-uns de ces actes

(1) Anagni est à 470 mètres au-dessus du niveau de la mer.

retentissants dont l'histoire de l'Europe résonne encore. A Anagni fut préparée la Ligue lombarde, ce traité fameux qui donna au pape contre l'empereur l'appui des républiques italiennes du Nord. Les députés des cités lombardes y furent reçus par Adrien IV, le pape anglais, et cette entrevue eut lieu, selon les traditions d'Anagni, le jour de la fête de saint Magne, 19 août 1159.

Après quelles aventures, dans le combat qui s'ensuivit, a fini par l'emporter le Siennois Alexandre III, le successeur du pape Adrien! Il faut, pour se le figurer, voir s'étendre au palais communal de Sienne les fresques copieuses et pleines de mouvement, où nous est contée la vie d'Alexandre III par le bon décorateur Spinello d'Arezzo. Ce sont des guerres, des sièges, des chevauchées, des navigations, des fuites et des triomphes. Tout est dramatique dans cette histoire : une élection disputée, le Vatican pillé par les impériaux et Saint-Pierre brûlé, la vie du pape sauvée par

les Romains, qui d'abord l'avaient hué, l'asile qui lui est donné par les Frangipani dans le Colisée leur citadelle, et puis la première fuite à Anagni. Là, tout semblait contre Alexandre; car, sous ses yeux même, en face de lui, de l'autre côté de la vallée, il pouvait apercevoir Segni, la demeure insolente où tenait sa cour Octavien, son rival, l'antipape de Frédéric Barberousse, Octavien, qui en plein conclave, lui avait arraché sa chasuble.

Tout manquait au pape Alexandre III; mais non Dieu et les saints. Avant de reprendre sa course vagabonde le jeudi saint de l'an 1160, dans la crypte, il célébra les mystères sur l'autel de Saint-Magne, et puis il fulmina contre le terrible empereur la bulle d'excommunication (1). Le vaincu frappait son vainqueur. Mais le coup lancé, il devait se cacher; il passa à Terracine, dans diverses autres villes de la Campagne, un

(1) C'est la fameuse bulle *In cœna domini.*

moment à Anagni, où il fut assiégé; puis il lui fallut chercher plus loin un asile, prendre la mer au mont de Circé, gagner Gênes, la France enfin. Cependant l'ennemi était atteint. Quand Alexandre revint à Anagni, ce fut pour y recevoir les messagers que Frédéric, vaincu par les communes lombardes, lui envoyait afin d'implorer la paix (1). Cette paix triomphale, le pape, embarqué sur l'Adriatique en grande pompe maritime, alla la signer à Venise. Quand il put ensuite, en 1179, revenir enfin à Rome pour célébrer les fêtes de Pâques, il y avait dix ans entiers qu'il n'y avait pas mis le pied.

Après lui, pour quelque temps, la situation des papes est un peu meilleure, à la condition de vivre à Rome le moins possible. Quand les Romains ne recouraient pas à la violence, il leur restait l'outrage, auquel ils se plaisaient à donner des formes symboliques. Un jour, pour témoigner leurs senti-

(1) Ces préliminaires de paix sont connus sous le nom de *pactum Anagninum*.

ments au pape Lucius III, ils poussèrent jusqu'aux portes d'Anagni un lamentable troupeau d'aveugles coiffés de mitres, égal en nombre au nombre des cardinaux; en tête marchait un aveugle qui portait la tiare, et avait sur la poitrine un écriteau, avec le nom du pape et une injure (1).

(1) *Lucius nequam.*

VIII

LES PAPES D'ANAGNI

A la fin du douzième siècle et pendant le treizième siècle, la papauté, de plus en plus, appartient à la Campagne et se recrute dans les familles de la Campagne. Anagni se vante d'avoir donné, à cette époque, à l'Église quatre papes, qui tous les quatre marquèrent leurs règnes d'événements importants. L'un commence le treizième siècle, c'est Lotario Conti (1), Innocent III ; à la fin du siècle, vient Boniface VIII.

Aussi bien ces quatre papes que les autres papes du treizième siècle vécurent le plus

(1) Il n'est pas certain qu'Innocent III soit né à Anagni, mais plutôt à Gavignano, auprès de Segni. Pourtant la famille des Conti était d'Anagni. Cette même famille a donné les deux autres papes d'Anagni au treizième siècle : Grégoire IX et Alexandre IV.

souvent dans la Campagne et en particulier à Anagni; ils prirent à tâche d'organiser solidement leur pouvoir dans ce pays naturellement fort. L'exemple leur en avait été donné par Innocent III (1), lequel s'était efforcé surtout d'assurer l'attachement des petites villes de la région, en leur octroyant des libertés communales. Elles ont leur *podestà* librement élu, leurs magistrats, leurs notaires, leurs milices. Un autre privilège leur tient à cœur : pour pouvoir, disent-elles, avoir de l'argent, sans lequel on ne peut rien faire, elles ont leurs Juifs, plus libres ici que dans aucun État de l'Europe, admis aux fonctions publiques et devenant même parfois trésoriers de la curie pontificale (2).

Les villes sont toutes fortifiées, sans qu'il ait été besoin de faire pour cela beau-

(1) Voir surtout les livres si entraînants que lui a consacrés son plus récent historien, M. Luchaire.

(2) De là vient que nombre de familles israélites anciennes de Rome ont pris leur nom des villes de la Campagne : Supino, Sonnino, etc. (Zappazodi.)

coup, car les blocs des Herniques et des Volsques, avec les blocs de la nature, sont toujours là. Il y a aussi des châteaux, citadelles isolées, ou *rocce;* elles sont défendues par des parents des papes, les Conti, ou des seigneurs nés de diverses anciennes familles de la contrée, Annibaldi, Caetani. Ce qui est en somme capital pour les papes, dans leur lutte contre les pouvoirs du dehors, c'est la possession assurée de leur pays.

C'est un moment unique pour cette région, libre, prospère, centre politique, route du commerce. Anagni, au treizième siècle, était une vraie capitale. Elle se vantait alors de compter sur son territoire vingt-quatre églises et cinq paroisses, et 50 000 habitants, dont une moitié sans doute dans la ville, quatre abattoirs et quatorze moulins sur le Tofano ou le Sacco. Elle était assurément bien plus peuplée que n'était Rome, sauvage et déserte. Rien de l'aspect actuel du pays ne peut nous repré-

senter cet état de choses. Les hommes intelligents qui vivent là aujourd'hui le comprennent bien. L'historien que j'ai cité salue, en Innocent III, par exemple, le champion des libertés publiques contre l'usurpateur étranger.

Boniface VIII prétendait-il être autre chose?

Il semble que, dans de telles circonstances, l'attachement séculaire de la Campagne au pape dût se resserrer plus que jamais. Il n'en fut cependant rien. Les désordres de l'Italie au treizième siècle sont peut-être les plus atroces qu'elle ait connus. L'image angoissée nous en est restée dans la *Divine Comédie*. Tout le mal vint de la Sicile; les papes en avaient tiré leur salut, en la donnant aux Normands, en échange de leur appui contre les empereurs. Mais un jour vint où l'ennemi traditionnel du nord gagna la puissance du sud; un mariage lia la dernière héritière des Normands au fils de l'empereur allemand.

Ce fut au milieu du douzième siècle. Les papes virent le danger : ne pouvant pas empêcher cette union néfaste, ils tentèrent d'en atténuer les conséquences par une politique habile, et de sauver au moins malgré tout, leur ancien droit d'investiture sicilienne. On sait comme Innocent III avait cru tenir la solution du problème en adoptant comme son protégé, son pupille, l'enfant dépossédé de la princesse normande et de l'empereur mort trop jeune, en le faisant roi de Sicile, en le faisant empereur, en le faisant Frédéric II.

Benedetto Caetani arrive justement à l'âge de raison et d'action au moment où échoue définitivement le plan d'Innocent III, où la rupture s'achève entre Frédéric II et la papauté. Il se trouve, si l'on peut dire, au nœud de cette terrible affaire de Sicile, origine de tous les maux. Pendant toute sa jeunesse et son âge mûr, il la voit se compliquer de façon inextricable ; il la voit torturer l'Italie du haut en bas, cette

affaire, dont les suites agiteront l'Europe pour des siècles, jusqu'aux jours de François Ier et de Charles-Quint, plus loin encore peut-être!

La querelle de Frédéric II et des papes est un des centres de l'histoire. Je n'ai pas à en dire les immenses retentissements politiques, intellectuels, religieux, pas plus que les phases diverses de paix et de guerre, jusqu'à la crise finale. Le pape qui prononce une fois de plus l'excommunication contre l'empereur allemand, c'est Innocent IV, un des premiers patrons de Benedetto Caetani; il a été élu à Anagni sous la terreur des armes allemandes, et il reviendra y mourir. Le pape qui fut élu ensuite était le grand-oncle de Benedetto Caetani, l'oncle d'Emilia Conti, sa mère.

Frédéric II est mort. On a l'espoir un instant de pouvoir s'entendre avec le jeune chef des Gibelins, Manfred, son fils; mais cet espoir est vite perdu. La guerre reprend acharnée. La papauté en vient alors aux

mesures extrêmes. Parmi les papes qui se succèdent rapidement, trois dominent la situation. Ce sont trois papes français (1), dont un fait résume les règnes : pour redonner au Saint-Siège des défenseurs dans le sud de l'Italie, comme jadis les Normands, pour rétablir leur puissance sicilienne, ils recourent aux « Francs », comme les pontifes de la papauté primitive; ils appellent un prince français; ils donnent l'investiture de Naples et de Sicile à Charles d'Anjou, le frère du roi de France. Et commence alors la conquête de l'Italie par des armes françaises, avec l'aide de l'argent des banques florentines.

Quand les papes français appelèrent à eux le neveu de saint Louis, on peut dire que ce fut dans la détresse suprême. Manfred avait triomphé partout; prince héroïque et romanesque, courtois, généreux, beau et marqué d'un signe de destinée, presque

(1) Urbain IV, Clément IV et Martin IV.

Italien d'ailleurs et fils d'une belle Milanaise : toute l'Italie s'était donnée à lui; Rome l'avait acclamé. La Campagne elle-même avait renié le pape. Des parents du futur Boniface VIII avaient servi Manfred, son père Loffredo, son grand-père Mattia. Manfred n'avait pas de plus fermes soutiens que les Caetani de Sermoneta. Seul peut-être resté attaché au pape, son frère Roffredo avait défendu bravement Anagni contre les Romains qui l'assiégeaient. A ce moment-là le pape avait eu peine à sauver Anagni de la destruction complète.

Anagni même s'était enfin laissé séduire. Bientôt les Gibelins y étaient devenus si forts que le pape n'y avait pas pu vivre davantage. Il avait dû gagner, en une nouvelle fuite, non pas certes Rome, plus inhabitable que jamais, mais les villes du nord de l'État pontifical, ces admirables coins du monde, restés si bien marqués jusqu'à nos jours des souvenirs de ces jours d'épopée, Viterbe, Orvieto. C'est alors

que vint Charles d'Anjou. Quand Clément IV, pour le couronner au Latran, se hasarda jusqu'à Rome en 1266, il lui donna une couronne qu'il lui fallait conquérir. Manfred tenait toute la Campagne au sud, de Tivoli à Ferentino.

On sait quelle résistance opiniâtre rencontra la conquête des Angevins. Sans le malheur qui poursuivit les derniers héritiers de Frédéric, on peut dire que la rudesse impitoyable de Charles d'Anjou n'eût jamais plié les peuples à la soumission. Même après la mort de Manfred et celle de Conradin, bien des Italiens demeuraient encore attachés à leur race. A Anagni même, les nobles voulaient encore prolonger la résistance; les Conti étaient tout dévoués à la fille de Manfred, la belle Constance, l'épouse du roi d'Aragon.

Quand nous songeons, après des siècles passés, à ces drames, à ces luttes, à ces fuites, à ces rares victoires momentanées, nous avons peine à nous représenter que

c'est là l'histoire de ce pouvoir papal dont la force domine toute la destinée de l'Europe en ces âges. Ce pouvoir avait une base politique presque nulle. Il n'en faut pour preuve que l'aspect de ce pays où les papes du moyen âge ont si longtemps vécu. Posséder Anagni, Segni, Ferentino, Fumone et Veroli, les posséder de la façon la plus précaire, avoir une demeure à Rome, pour y aller quand ils pouvaient, parmi les émeutes et les outrages, telle fut bien souvent toute la force temporelle des papes. Dans tout le grand univers civilisé et catholique, quand un légat du pape apparaissait, apportant la paix ou la guerre dans les plis de son manteau, imposant une loi, pour tout dire, d'où venait ce légat, et d'où était-il parti? Les rois et l'empereur ne l'ignoraient pas : il était sorti d'une des bicoques de cette pauvre contrée. Devant le messager venu de si humble lieu, tout orgueil pourtant avait toujours fini par plier, de nom, de

sang, de puissance politique ou militaire.

Et même, en retour, les seigneurs des empires finissaient par aller rendre hommage chez lui au seigneur des bicoques. Il fut toujours des heures où se sont inclinés les adversaires les plus hautains. Anagni a reçu Pier della Vigna, l'ingénieux chancelier; elle a reçu Frédéric II lui-même. A côté des humiliations, la Campagne a eu ses gloires. Des escortes immenses, presque des armées, ont traversé la vallée du Sacco; l'âpre montée d'Anagni a été plus d'une fois gravie par des cortèges magnifiques. Boniface, dans sa jeunesse, a pu voir monter, graves dans leurs costumes splendides, les envoyés de l'empereur de Byzance, et une autre fois, bizarres et surprenants, les ambassadeurs du grand Khan de Tartarie. Bientôt, comme pape, il verra fourmiller au pied de sa roche les vingt mille hommes de Charles de Valois.

Mais, dans sa pensée, les jours douloureux devaient avoir leur beauté aussi. Il y a

vraiment quelque chose de surhumain dans l'image de ces pontifes qui, du fond de leurs montagnes, entre deux fuites, sans peur de rien, sans se lasser, résistaient au joug du plus fort. Qui n'admirerait leur courage de volonté? Qui douterait d'ailleurs qu'ils aient puisé cette audace dans la foi profonde qui les animait? Des reproches d'ambition, de désir de domination peuvent être soulevés et discutés, quand il s'agit d'un des papes de la Rome éblouissante, d'un Jules II, d'un Léon X ou d'un Sixte-Quint. Mais les pauvres papes de la Campagne, agenouillés dans leur crypte, sur la tombe de leurs saints?... Eux pourtant ont conduit les empereurs à Canossa, à Anagni, et dans d'autres lieux encore.

IX

LA VOLONTÉ DE BONIFACE VIII

Cependant le règne de Boniface VIII est venu. Degré par degré, il est monté aux plus hautes charges de l'Église, bientôt à la pourpre. Il avait la faveur des papes italiens autant que des papes français, qu'il connaissait dès longtemps, et de l'un desquels il avait été le secrétaire. Sa famille proche est fort en faveur. Son frère Roffredo, en 1290, devient Sénateur de Rome. Dans l'intervalle de ses légations nous le voyons occupé à servir son pays, à se rendre utile à ses parents, à ramener la paix dans la Campagne, rudement châtiée pour ses erreurs gibelines (1). Son rôle dans

(1) Il s'interpose notamment pour les Conti, ses parents, la famille de trois papes.

les affaires publiques le mit encore plus en évidence.

Enfin il est pape.

Après un court moment de joie et de triomphe, le nouveau pape se trouva dans une situation aussi violente et plus complexe qu'aucun de ses prédécesseurs. La terrible répression des Angevins a fait éclater la révolte des Vêpres siciliennes. Le fief du Saint-Siège lui échappe encore une fois. La mort de Charles Ier d'Anjou, qui s'ensuit, la captivité de Charles II, la montée éclatante de la maison d'Aragon, répandent partout le péril et la guerre. Dans ces circonstances difficiles, je n'ai aucune raison de croire que l'intention de Boniface VIII ait été différente de celle qui dirigea la conduite de Grégoire VII, de Pascal II, d'Alexandre III ou d'Innocent III. Il n'y a rien de bas dans une pareille volonté. S'il a voulu passionnément le pouvoir, ce n'est pas, comme ses ennemis l'ont dit, par une ambition humaine, mais pour imposer au

monde son idéal. Tous les penseurs conscients, catholiques ou non, ont reconnu ce qu'il y eut de sublimité dans l'idéal du pontificat romain aux âges féodaux. Pour Boniface VIII cet idéal divin se limite en trois volontés terrestres bien aisées à définir : la réforme de l'Église, la paix dans la chrétienté, la croisade contre l'infidèle.

La croisade, c'est l'œuvre qui n'a jamais été accomplie, c'est le rêve mal réalisé des papes, du onzième au treizième siècle, rêve de salut peut-être, qui en vain hantera l'âme de leurs successeurs, jusqu'à l'heure du triomphe final de l'Islam, et après encore. Dans les cours de l'Europe, à l'heure où nous sommes, la croisade est presque devenue un lieu commun de rhétorique, un sujet de phrases convenues. Aucun des princes chrétiens n'y songe plus sérieusement. Ils sont d'ailleurs bien trop absorbés par leurs guerres et le conflit de leurs ambitions.

C'est à ce conflit que l'Église doit

mettre fin. Mais pour retrouver toute sa puissance, il lui faut retrouver d'abord sa beauté intacte d'épouse du Christ, se nettoyer de toutes ses impuretés. En Boniface VIII renaît le désir de la réforme de l'Église, désir vivant au onzième siècle, un peu oublié depuis, désir que poursuivront en vain, après le retour d'Avignon, les papes du quinzième (1), pour ne s'accomplir enfin qu'à Trente, au seizième siècle.

L'Église pure, et donc forte, imposera la paix au monde. C'est le troisième point. Le pape, arbitre des chrétiens, jugera au nom d'une loi morale supérieure. C'est en ce sens seulement, et non en vue d'usurper on ne sait quelle tyrannie universelle, que le pape peut se dire, comme il le fait, maître des fiefs, des États et des couronnes. Il a été institué par Dieu juge du bien et du mal. C'est lui qui condamne ou qui absout « en vertu du pouvoir des clefs ». A lui donc

(1) Voir à ce sujet les belles études de M. Celier.

appartient le dernier jugement de tout, *ratione peccati*, au point de vue du péché. Car toute chose humaine se résout toujours en une question de juste ou d'injuste, donc de bien ou de mal (1).

Une pareille conception n'est pas bien éloignée, quand on y réfléchit, des idées d'arbitrage international dont notre siècle est si épris. En fait, nous avons la preuve que Boniface VIII concevait son rôle d'arbitre avec une largeur de pratique qui nous fait songer un peu par avance aux arbitrages accomplis en notre temps par Léon XIII. Il accepta un jour, par exemple, d'être arbitre entre deux rois, non pas en sa qualité de pontife romain, mais comme Benedetto Caetani, docteur et jurisconsulte.

On devine pourtant les difficultés et les résistances que cette doctrine surhumaine

(1) Dom Tosti pense que le pape n'est pas seulement arbitre entre les rois, mais aussi entre le peuple et le roi, « entre la tyrannie des princes, dit-il, et l'indocilité des peuples ».

dut rencontrer dans l'application. Et, par exemple, dans le démêlé avec la France, je ne pense pas qu'un Français d'aucun temps puisse prendre tout à fait parti contre Philippe le Bel, quoi qu'on pense d'ailleurs de ses procédés. Malgré tout il représente cette race capétienne dont la patiente industrie depuis deux siècles formait notre patrie. Nous ne pouvons pas nous rappeler sans quelque frémissement, si nous avons la fibre sensible, que le suprême arbitrage pontifical pouvait reconnaître à l'empereur la Bourgogne, et la Gascogne au roi d'Angleterre. Les questions alors posées sont, même à distance, bien difficiles à juger avec calme. Une chose au moins apparaît avec évidence : le conflit était entre une force morale et une force brutale.

En 1301, à Rome, devant les envoyés insolents de Philippe le Bel, Nogaret, et ce Pierre Flotte que Michelet appelle « le petit avocat borgne », Boniface affirmait le pouvoir du pape. « Le pouvoir du roi vaut

mieux, répliquait Flotte, parce qu'il est appuyé par de bons soldats et de bonnes armes. » Au sortir de l'entrevue, Nogaret et l'avocat borgne s'en allèrent fabriquer ce précieux faux, « la brutale petite bulle », dit encore Michelet, dont la lecture devait décider leur maître à mettre en jeu « les bons soldats et les bonnes armes ».

Il est évident que Boniface VIII croyait défendre un haut idéal, et prétendait le faire triompher. Qu'il n'y réussît pas, n'est pas moins évident. Il est probable qu'il ne s'y prit pas le plus heureusement qui fût possible. Nous avons belle, après coup, de critiquer certaines décisions dont des résultats fâcheux nous sont connus ; mais nous mesurons mal les circonstances qui ont pu les rendre presque nécessaires. Il fut peu profitable assurément à la papauté, et désastreux pour l'Italie, de faire une fois de plus appel à un de ces appétits aiguisés des cadets de la maison de France : Charles de Valois, que Dante appelle Charles sans terre,

en échec déjà dans bien des aventures, n'aspirait à rien moins qu'à conquérir, après l'Italie, la Grèce et la couronne de Constantinople; il ne fit qu'augmenter le désordre là où il semblait à son comble. Sur lui, et sur d'autres encore, il semble bien que Boniface se trompa.

Il était trop passionné sans doute pour être un très bon juge des hommes. Mais cela n'a rien à voir avec ses intentions. Boniface n'est pas un sage, ni un saint. Il paraît clair que c'est une âme haute.

D'ailleurs il a ses défauts. Nous pouvons les démêler assez bien, malgré le voile de l'exagération calomnieuse. Les derniers documents publiés qui ont chance d'être véridiques, parce qu'ils sont confidentiels, nous ont donné des témoignages venus de gens qui ne l'aimaient pas.

Finke a retrouvé à Barcelone, par exemple, les correspondances d'un envoyé aragonais, lettres aussi pleines de malice presque et de finesse qu'en d'autre temps

celles des ambassadeurs vénitiens. En somme, toutes les critiques se réduisent, en les passant au crible, à un résidu de trois ou quatre principales. Le pape, disait-on, néglige toute pensée chrétienne pour ne songer qu'à augmenter le pouvoir de sa famille, à s'enrichir et à soigner sa santé. En somme, népotisme, avarice et manie valétudinaire sénile. On ajoutait qu'il avait un caractère violent.

Des deux premiers reproches, je ferais volontiers assez bon marché. Certes, Boniface VIII s'est efforcé d'établir sa famille très solidement dans des fiefs avantageux et des places fortes. Son neveu Pierre, qu'on appelait le Marquis, devint vite un des plus grands seigneurs et des plus riches de l'Italie; le pape lui fit acquérir plusieurs fiefs des Conti (plus ou moins à l'amiable), et d'autres des Colonna, par force.

« L'Italien, dit Pastor, le grand historien papal, est très tendrement attaché à sa patrie et à sa famille. Ce trait de caractère

qui est beau et noble en soi, fut fatal à beaucoup de papes (1). » Il fut fatal à Boniface, parce que rien ne devait lui réussir (2). Mais dans les circonstances où il vivait, le népotisme n'avait-il pas quelque excuse? Si le tableau historique que l'on vient de parcourir prouve quelque chose, c'est que la politique des papes de la Campagne avait pour condition la possession solide des villes fortes de la Campagne. Les défenseurs les plus assurés qu'ils pussent donner à ces villes étaient les hommes de leur famille.

L'abus de la fiscalité est, d'autre part, un mal, et nul n'en doute. Le besoin, qui était absolu, de se créer un trésor de guerre, n'excuse aucun abus. Il sert à expliquer bien des choses. On savait à quel point la misère avait réduit certains papes. Alexandre III en avait été presque à la men-

(1) Après la mort du pape, ses descendants restèrent longtemps maîtres de la région. Cf. PASTOR, *Histoire des papes*. Trad. fr., t. VII, p. 59.

(2) La rancune des Conti dépossédés fut une des causes de la catastrophe finale.

dicité ; et ce fut peut-être la cause de ses plus grands dangers. Il n'est pas bien prouvé que Boniface VIII soit tombé tout à fait dans l'excès contraire. A l'heure du pillage, après l'attentat, son trésor éblouira les bandits. Un témoin dit : « On ne croit pas que tous les rois du monde pourraient, en une année, trouver dans leurs trésors ce que l'on enleva... en une petite heure. » Il doit bien y avoir là quelque exagération. Pourtant il est clair que le trésor était garni. Je trouve plaisant, d'ailleurs, de voir quels sont ceux qui se plaignent le plus fort des exigences fiscales : ce sont ces rois et ces seigneurs que l'on voit à tout moment mendier du Saint-Siège une bienveillance trop souvent excessive, afin de pouvoir nouer et dénouer des noces, sources pour eux de pouvoir et d'argent.

X

LE MÉDECIN

Il est plus singulier de voir reprocher à Boniface le soin qu'il prenait de sa santé. Cela contrariait fort ses ennemis. *Omnes desiderant mortem suam,* — écrit très tranquillement à son roi, l'envoyé aragonais. — « Tout le monde désire sa mort. » Et l'on envoyait son médecin à tous les diables. C'était un temps où l'on ne mettait point délicatesse à afficher de tels sentiments (1).

La santé de Boniface VIII est un aspect de son histoire que l'on a trop négligé, avant Finke. Il a son importance. Le médecin Arnaud de Villeneuve est un person-

(1) A Naples, sous Célestin V, on avait dû châtier des gens qui avaient manifesté une joie indécente au faux bruit de la mort du pape. Le P. Ehrle a publié à ce sujet une curieuse *Inquisitio*.

nage extraordinaire et qui a joué un grand rôle. On a le plus souvent représenté Boniface comme un vieillard affaibli par l'âge. L'image doit être rectifiée : ce n'est pas un jeune homme qui fut élu pape en 1294; ce n'est pas non plus un octogénaire. Mais c'était un malade. Dès longtemps le cardinal Caetani souffrait de la vessie. « Il avait la pierre », disent les contemporains. Pendant de longues années de sa vie, il n'a pas passé un jour, presque pas une heure, sans souffrir.

Il a tout essayé pour se guérir, notamment les eaux minérales. Auprès d'Anticoli, non loin d'Anagni, il possédait une villa en un lieu où coulait et coule encore une source d'eau lithinée. Il croyait fort à l'efficacité de cette eau. Même pendant ses séjours à Rome, il faisait venir chaque semaine de l'eau dans de grandes cruches de cuivre, à dos de mulet. Mais rien ne le soulageait tout à fait.

Quelle angoisse fut cette souffrance per-

sistante pour le pape, qui voulait, d'une volonté ardente, faire son œuvre papale, on peut l'imaginer. Les ennemis ont vu juste : sa santé devint la première de ses préoccupations. La souffrance engendre la faiblesse; il lui fallait vaincre la souffrance. Arnaud de Villeneuve apparut sur son horizon comme un sauveur.

C'est un de ces médecins errants, comme le moyen âge en a tant vu, savant de toute la science de son temps, avec un peu de cabale et de mystère, philosophe, théologien, astrologue et alchimiste; c'est d'ailleurs un homme d'une rare piété. Il a quitté la Catalogne, sa patrie, et le soin de la santé des rois aragonais, pour courir le monde. On l'a vu à Paris, à Avignon, à Marseille, à Bordeaux, en Sicile, et jusqu'en Afrique, où pratiquent leur art les sages médecins des Arabes. Arnaud a une célébrité universelle. On vante sa liqueur d'or qui prolonge la vie, et son élixir de sang humain qui rend un instant de cons-

cience aux malades, aux mourants même.

Ses cures sont merveilleuses, et surtout pour les maux dont souffre le Saint-Père. Ce n'est pourtant pas comme médecin qu'il est venu à Anagni, mais comme accusé. Sur ses vieux jours, un écrit sur la réforme de l'Église l'a mis en querelle avec l'Université de Paris, qui ne voulait pas supporter qu'on parlât mal des clercs et des prélats. Il en a appelé au pape, près duquel il arrive en 1301.

C'est le moment où la querelle avec Philippe le Bel commence à prendre son plus mauvais caractère. Le pape aurait besoin de toute sa force. Il la perd au contraire : il est très malade. Tous ceux qui le voient le croient près de mourir. Ses médecins ordinaires, Accursino de Pistoie, Galvano de Gênes l'ont abandonné, et il vient même de congédier Anselme de Bergame, un des plus fameux maîtres de l'Italie.

Au premier abord, Arnaud de Villeneuve avait trouvé à Anagni un accueil un peu

froid. Les réformateurs inquiètent toujours, et l'on n'aimait pas les Catalans. Mais la crise du Saint-Père ayant redoublé d'intensité, on ne pensa plus au théologien, et l'on appela le médecin. Il fit merveille. Dès les premiers instants le pape se reprit à vivre et à espérer. Aussi il mit dans son bienfaiteur une confiance absolue, et même, semble-t-il, une vraie amitié. « C'est le plus grand clerc du monde », disait-il, et il ajoutait : « le seul bon Catalan que l'on ait jamais vu ! »

Il goûta bientôt le théologien autant que le savant, lui donna absolution des condamnations de Paris, et l'encouragea à écrire, aussi bien pour la réforme de l'Église que pour la santé des humains. Il lui donna même un château, pour y vivre et y travailler en paix. Depuis Anagni, l'œil peut encore deviner la forme du sombre et solitaire château de Sgurgola, de l'autre côté de la vallée, au-dessous de Segni, dans un pli des monts Lepini, où Arnaud

se retira au printemps de 1301. Il y demeura plusieurs mois, sans en sortir qu'une fois, pour donner ses soins à un cardinal frappé d'un coup de soleil; car l'été fut très brûlant. Rien sans cela ne vint interrompre sa méditation solitaire. De loin Boniface VIII voyait sa demeure mystérieuse, et presque sa lampe nocturne et la fumée de son fourneau.

Il travaillait. Pour le pape il composait des traités de médecine et des traités de théologie. Ce sont d'étranges écrits que nos nos pères ont édités et lus cent fois. On y voit quelle intimité s'était établie entre le pape et son ingénieux médecin; il y a la preuve de confidences mutuelles et de mystères communs : « Je n'écrirai pas cela ici, dit Arnaud, parce que je te l'ai dit oralement. Car je t'ai révélé des secrets, ô très Saint-Père, qu'aucun philosophe n'a osé révéler à personne! »

Il ne lui écrivait pas seulement des livres. Il lui fabriquait un remède pour achever sa

guérison; mieux qu'un remède, un talisman viatique et souverain, un sceau d'or pur, qui portait à la face et au revers quelques caractères hébraïques et une devise latine tirée des psaumes. L'effigie était celle d'un lion. La frappe du sceau ne pouvait avoir lieu qu'en ce jour de juillet fixé par les astres, celui où le soleil entre au signe du lion. Le pape à Anagni attendait avec impatience, et lorsque le lendemain, au jour dit, il vit son philosophe chevauchant vers lui à travers la vallée, il sut que la mystérieuse opération était accomplie. Le sceau d'or au lion, cousu dans une sorte de « caleçon », fut lié sur le corps du malade. Ainsi sa guérison fut fixée. Jamais plus il ne souffrit. Le fait est attesté par plusieurs témoins, à leur grand dépit. Je ne me charge pas d'expliquer le mystère, car enfin en pareille circonstance l'imagination ne peut pas tout faire. Peut-être l'appareil d'Arnaud faisait-il l'office d'un bandage? Peut-être aussi ignorons-nous la véritable nature du mal

dont souffrait le pape. Et qui sait le fond des souffrances et des guérisons?

Le pape garda son sauveur à Sgurgola toute l'année 1302. Celui-ci y écrivit encore plusieurs traités en ce style apocalyptique qui était de mode; l'un a ce beau titre : *les Cloches de l'Église*. Arnaud frappait d'admiration tous ceux qui l'approchaient et ceux-là même qui ne l'aimaient pas. On le crut prophète, et l'on dit qu'il avait annoncé les malheurs de Boniface VIII. Peut-être n'étaient-ils pas bien difficiles à prévoir!

Quand les malheurs vinrent, le Catalan s'en alla, sans montrer autant de douleur qu'on aurait voulu. C'était un vieux philosophe! Il reprocha à Boniface, qui voulait la réforme de l'Église, de l'avoir tentée timidement, de ne l'avoir pas commencée par la tête, c'est-à-dire par la Curie même; et il dit : « Au lieu de nettoyer le visage, il a cru suffisant de faire quelques reprises à la bordure du vêtement. » Après tout, c'était facile à dire!

L'attachement du pape pour son médecin tourna naturellement en calomnie contre lui. Une foule de gens, qui d'ailleurs passaient leur temps à rêver de magie, le déclarèrent sorcier. Rien ne fait croire qu'Arnaud donnât, plus que les autres médecins du temps, dans la fantasmagorie. C'était un savant sérieux et les historiens de la médecine lui attribuent des découvertes (1). S'il eut quelque cérémonial charlatanesque, il n'en eut pas sans doute plus que d'autres. Je pense qu'en tout temps l'art de guérir doit, par nécessité, frapper quelque peu l'imagination. Quant à l'Astrologie, elle était alors admise de tous : l'influence des astres sur les remèdes se fondait sur des textes de saint Augustin.

Nous touchons là cependant la source de l'accusation de sorcellerie. Mais croirait-on que de l'action du pieux et mystique médecin dériva aussi contre Boniface une

(1) La distinction des calculs du rein et de ceux de la vessie.

accusation d'impiété et de gourmandise? Ceci montre jusqu'où peut aller la mauvaise foi. Arnaud avait défendu au pape de jeûner le carême. En résulte-t-il que la chère de sa table fût chose rare, et Pierre de Veroli, son cuisinier, un grand queux? Voit-on ce vieux malade adonné à la gloutonnerie, dans cette Italie d'autrefois où nos ancêtres du nord de la France ne trouvaient rien à manger?

Autour de Boniface, comme autour de bien des papes, toutes choses, et les moindres même, se tournaient et s'enflaient en contes. En somme, les calomniateurs d'Avignon en 1310 n'auront qu'à se baisser pour cueillir leur bouquet vénéneux parmi les folles pousses de la légende populaire. Mais la vérité se dégage des fables. Pour le même dessein qu'il voulait être riche, qu'il voulait être puissant, il voulait aussi passionnément vivre envers et contre tous, car à quoi bon tout cela, si l'on est mort? La maladie et la mort plus encore que la

défaite et la pauvreté, c'était le triomphe des ennemis de l'Église et des siens. Or c'était cela par-dessus tout qu'il ne voulait pas. « Notre-Seigneur le Pape, écrit l'Aragonais, est redevenu jeune, sain et robuste ; il dit qu'il vivra assez pour voir tous ses ennemis étouffés ! »

XI

LES VIOLENCES

C'était une âme irritable et qui ne pouvait se maintenir dans la sérénité d'un Alexandre III ou d'un Innocent III. Nous touchons ici, je pense, à un des reproches les plus justes qui aient été faits à Boniface VIII. Son caractère était emporté. Ce malade ne se soutenait que par un effort du système nerveux. De là des défaillances et des exaspérations. A plusieurs reprises, dans son histoire, reviennent les larmes. Il pleurait sur l'autel, dans une effusion de crainte et de demande. Il pleurera de désolation, dans la crise finale, en voyant son effort définitivement vaincu. On est forcé d'admettre aussi qu'il parlait seul et à haute voix avec lui-même. De là uniquement a

pu venir cette invention ridicule : le démon de Boniface VIII, avec lequel on l'entendait s'entretenir au fond de son palais.

Il est certain aussi qu'il s'emportait, et qu'alors son langage n'était pas assez châtié. Soyons prudents pour juger les mots violents que l'on rapporte et les expressions satiriques, et tenons compte de l'usage des temps. Nos pères du moyen âge aimaient les outrances, et le Romain sur ce chapitre dépassait tous les autres; Mgr Duchesne n'a pu qualifier un grand personnage de cette époque que par l'expression populaire « mal embouché ». On ne craignait pas les discours imagés, même lorsque la pensée en recevait un relief un peu fort. Ce ne sont parfois que des métaphores un peu pittoresques. En 1290, Benedetto Caetani, envoyé pontifical à Paris, exprimait ainsi la ténacité de l'Église romaine dans ses desseins : « ses pieds ne sont pas en plume; ils sont en plomb! » Mais il n'y a pas que des métaphores. Les locutions les plus triviales

surgissent à tous moments, et parfois au milieu même des discours les plus solennels. Les injures s'échappent parmi la noble ordonnance des discours d'école et l'armature des syllogismes.

J'en recueille ce remarquable exemple. C'était à Anagni en 1301. Un jour, trop fameux, hélas! par ses graves conséquences, le pape recevait en pompe Charles de Valois, qu'il avait appelé pour mettre l'Italie à la raison; les troupes françaises campaient dans la vallée; une brillante chevalerie éblouissait les rues, les palais, les églises. Le pape donna un Consistoire public et prononça un sermon que l'envoyé d'Aragon raconta ensuite à son maître avec son usuelle ironie. Le sujet était celui-ci : Le pape comparait Charles de Valois à un lion. De cette image sortait le développement du discours en la forme et la division scolastiques : Le lion possède quarante-deux qualités, parmi lesquelles il en est trente-quatre bonnes, que le pape énuméra

et commenta. « Le lion, — ajoute l'Aragonais (qui n'aimait point Charles de Valois), — le lion en a également huit mauvaises, et ces huit-là ont suffi pour que l'Écriture le comparât au diable en personne! » Il rapporte d'ailleurs que le sermon du pape, commencé en cette majestueuse forme, finit sur un ton tout autre : les Florentins furent traités tout haut de menteurs et d'usuriers, dont les péchés sont tels que la tolérance seule de l'Église leur permet de vivre.

Dans la bulle contre la famille Colonna, la solennité du ton est rompue de même par des traits satiriques et personnels : Jacques Colonna est un bavard fastidieux que toute la ville connaît : elle ne connaît pas moins le long nez de Pierre! La passion, dans ces documents, perce à travers les lignes. Ce caractère, à vrai dire, n'est pas rare à rencontrer dans les documents du moyen âge, bien moins graves souvent qu'on ne s'attendait à les trouver. Je pense

que le *maximum* des violences et des personnalités dans les documents latins sera atteint cent ans plus tard, à l'époque du grand schisme. Mais, avec Boniface VIII, ne touchons-nous pas à la source même et aux préliminaires du schisme? C'est déjà, en tout cas, le *ton* du schisme.

Mettant à part, cependant, tout ce que la mode du temps peut excuser, il paraît clair que Boniface ne pouvait se tenir de lâcher parfois des mots vraiment brutaux et de forme plébéienne, ce que les contemporains ont appelé ses « diableries » *(diabolias)*. Les exemples en sont trop nombreux pour avoir été tous inventés. Notre compatriote le cardinal Lemoine, homme savant et intelligent, mais qui joue en tout ceci un rôle assez douteux, s'entendit un jour dire : « Picard que tu es, tu as une tête picardique, mais, par Dieu, je te saurai bien piquer! » — Le vieux pontife alla plus loin : un jour, en plein public, il traita le roi de France de *garcio*, ce qui veut dire à peu près

« valet ». Et c'est face à face qu'il lança à Charles II d'Anjou ce nom de « ribaud », la basse injure qui lui sera appliquée à lui-même, pendant les infâmes journées de 1303.

Il n'était pas toujours noble dans l'expression de sa colère. Pour ce qui est d'ailleurs de sa colère, en elle-même, bien des causes l'expliquent trop naturellement, si elles ne l'excusent pas : on le voit à chaque jour et à chaque heure enserré d'intrigues, d'intérêts opposés et conspirant les uns contre les autres, entravé, trompé, calomnié. Par instants il semble qu'il se soit laissé affoler et entraîner, non plus à des violences de paroles, mais à des violences d'action, ce qui est plus grave. Une circonstance entre toutes laisse des doutes difficiles à éclaircir : c'est sa conduite envers Célestin V, son prédécesseur. Disons franchement ce qui en est.

Écartons d'abord la légende calomnieuse, qui est née ici comme ailleurs : c'est la lé-

gende du clou, dont le crâne de Célestin, transpercé, aurait porté la marque, visible à tous, le jour de ses funérailles à Ferentino (1). Elle est fausse et ridicule. Célestin n'est pas mort assassiné. Personne ne le soutient. En revanche, Boniface mit, cela paraît certain, quelque excès dans les mesures rigoureuses qu'il prit envers le vieillard vénérable, innocent certes de tout le mal que l'on faisait en son nom. Mais encore faut-il voir que ce mal se faisait, et que des mesures étaient nécessaires.

Célestin, bien malgré lui, se dressa devant Boniface comme l'obstacle où toute son œuvre se brisait, comme le schisme. Le schisme était dans l'air; on était au milieu même de la lutte. Les Colonna, condamnés, rebelles, suscitaient partout des ennemis contre Boniface VIII (2).

(1) Sur le mont Majella, la montagne où le pauvre saint passait sa vie d'ermite, avant son douloureux pontificat, dans une chapelle, des fresques populaires anciennes représentent encore cette légende.

(2) Ce n'est pas le lieu de rechercher en détail si sa sévé-

La haine des Colonna fut le principe des malheurs de Boniface et de sa perte. Ils s'étaient dispersés ; les plus notables avaient gagné la France, Jacques, le violent, qu'on appelait *Sciarra* (la rixe), et Stefano, le sage, que Pétrarque nous peindra comme quelque Scipion de l'ancienne Rome. A Paris, où ils n'eurent pas de peine à stimuler une haine toute prête, ils trouvèrent les légistes du roi prêts à vite inventer la formule pour coordonner toutes les attaques : Célestin n'avait pas le droit d'abdiquer. Le pape légitime est Célestin. Boniface VIII est un intrus. Boniface VIII n'est pas un pape.

Une active propagande fut organisée pour soutenir ces affirmations (1). On voit

rité était justifiée contre cette puissante famille : les derniers historiens établissent avec une certitude à peu près complète le fait d'une trahison au profit de l'Aragon.

(1) A l'appui de cette thèse, comme le P. Denifle l'a montré, toute une littérature a promptement pullulé. On disait que Célestin avait été poussé à l'abdication par des terreurs, de fausses apparitions, des sonneries de clairon la nuit dans sa chambre.

le danger de cette propagande. Cependant Célestin avait pris la fuite, s'en allant, de solitude en solitude, vers un port, où ses partisans l'engageaient à s'embarquer. Car, abusé et presque inconscient, il était entouré d'une foule d'ambitieux et d'illuminés. S'ils avaient tenu leur pape en sûreté, hors de la portée de Boniface, celui-ci était perdu. Sous peine de revoir un antipape, il fallut bien faire arrêter le vieillard. On le ramena à Anagni. Boniface ne put même pas l'y garder, car c'était, sous son toit même, la semence du schisme. La prison de Fumone, les derniers jours d'une vie vénérable, entourés d'égards que les documents montrent trop clairement avoir été insuffisants, la mort de saint Célestin V (2 mai 1296), toutes ces choses sont infiniment tristes.

Il est certain que Boniface VIII ne nous impose, pas plus qu'il n'imposa à ses contemporains, l'impression de la sérénité et de la force. On se demande cependant si quelque autre — un grand saint — eût pu se

garder toujours de tout énervement, et se maintenir dans le calme et la juste mesure, sous la main de Dieu, pendant les neuf terribles années qu'il dut passer sur le siège de Pierre ?

XII

LA SPIRITUALITÉ

Les malveillants qui l'entouraient et ne voyaient que son action agitée ont simplement nié qu'il eût aucune pensée religieuse : « Il ne se soucie aucunement de *spiritualité* », dit l'Aragonais. Pour se convaincre du contraire, il suffit, je pense, de lire ses œuvres. Le style et la pensée des documents pontificaux du treizième siècle sont généralement beaux. Leur ordonnance et leur composition témoignent de la forte éducation théologique et littéraire que recevaient les jeunes clercs dans l'école pontificale attachée à la curie romaine (1). C'est dans cette école que Boniface VIII fit probablement

(1) C'est le P. Denifle qui nous en a surtout révélé l'organisation.

la plus grande partie de ses études. Tous ses contemporains ont loué d'ailleurs sa science et sa culture.

On aperçoit, de plus, l'influence qu'il reçut des grands mouvements monastiques du treizième siècle, quand on sait ses contacts avec les saints et les penseurs des ordres mendiants. Anagni est plein des souvenirs de saint François, et a possédé la première maison franciscaine des États romains. Il se vante d'avoir vu saint Dominique. Benedetto Caetani a connu leurs premiers disciples. Il avait vingt-cinq ans environ quand son oncle Alexandre IV reconnut, par une bulle, le miracle des stigmates de François. Sous le même pape saint Thomas d'Aquin enseignait dans le couvent des Dominicains d'Anagni (1). On vit alors là, condamner

(1) Lesquels en souvenir de lui conservent son crucifix. Thomas d'Aquin avait quitté Anagni très peu de temps avant sa mort. Appelé par Innocent IV au concile de Lyon, il avait voulu, avant de s'éloigner d'Italie, aller rendre visite à sa sœur. Après cette visite et tandis qu'il regagnait la mer pour s'embarquer, la mort vint le surprendre à l'abbaye de Fossanova près des Marais Pontins.

l'ennemi des Mendiants, le Parisien Guillaume de Saint-Amour; son livre fut brûlé sur la place d'Anagni, après un procès où les juges étaient, pour les Dominicains, saint Thomas et Albert le Grand, pour les Mineurs, saint Bonaventure. Tels sont les souvenirs de la jeunesse de Boniface VIII.

On trouve quelque chose de tout cela dans les grandes bulles qu'il a écrites, quelque chose aussi peut-être de cette couleur apocalyptique qu'il avait pu apprendre des Cisterciens de Flore (1). Car il écrivait ses bulles lui-même; je le crois; il me semble qu'elles portent sa marque individuelle, son caractère, je dirais presque sa poésie. Mettant toute discussion historique à part, il me semble qu'on peut leur reconnaître un caractère littéraire et philosophique; jamais le latin curial n'a enveloppé d'un rythme plus majestueux les plus hautes maximes religieuses.

(1) Lesquels avaient, eux aussi, un couvent à Anagni.

S'il n'y a pas de spiritualité dans la bulle *Unam sanctam,* ou la bulle *Ausculta fili*, on ne sait où elle est. Mais ce n'est pas seulement dans les écrits du pape que je la trouve ; ses actes m'en semblent pénétrés. Il n'était pas dans un autre esprit que les papes du douzième et du treizième siècle, les papes de son pays et de sa famille. Dans les jours les plus durs, les papes de la Campagne n'avaient trouvé qu'un recours de salut, la canonisation, la conquête de défenseurs nouveaux dans la milice céleste.

C'est ici un aspect qu'il faut encore éclairer, pour étendre l'auréole complète sur la ville et la vallée de Boniface VIII. Lire l'histoire des canonisations célébrées dans ces petites villes, ce n'est pas seulement égrener un magnifique chapelet de saintetés. La qualité, si j'osais dire, des saints qui furent là canonisés, est chose instructive à observer. Au treizième siècle, ce sont, on le devine, les saints des ordres mendiants, saint Dominique, et dans l'ordre des Mi-

neurs, saint Antoine de Padoue, et ces deux délicieuses saintes, la reine et la recluse, sainte Élisabeth de Hongrie et sainte Claire (1). Dans les siècles précédents ç'avaient été les défenseurs de l'Église, saint Bernard, saint Bruno. A Segni, en 1173, le plus persécuté des papes, Alexandre III, au plus fort de sa détresse, avait canonisé la victime de la force temporelle brutale, l'évêque assassiné Thomas Becket de Cantorbery. Ainsi, il avait voulu flétrir les crimes des rois, de même que, douze ans plus tôt, il avait honoré leurs vertus, en canonisant, dans le Dôme d'Anagni, le roi d'Angleterre, Édouard Ier, celui qu'on appelle le Confesseur.

Il semble que Boniface VIII ait voulu imiter ces gestes pontificaux. L'an 1297 avait déjà vu se nouer les graves difficultés autour de lui. De peur de révoltes et de représailles au moment du châtiment des

(1) Pour saint François, on sait qu'il fut canonisé à Assise même par Grégoire IX, un des papes d'Anagni.

Colonna, le pape avait dû fuir Anagni et gagner Orvieto. La querelle aussi était commencée avec le roi de France.

Quelle fut alors la pensée, l'intention de Boniface VIII? La *spiritualité,* que ses ennemis lui déniaient, paraît tout entière dans l'acte par lequel, l'orage déjà grondant, il voulut ramener la paix. Jadis, en France, du temps de ses amitiés françaises, il avait lui-même personnellement vu et connu le roi Louis IX. Plus tard, comme cardinal, il avait eu l'occasion de prendre part à l'enquête, lorsque le procès de canonisation du saint roi fut entrepris (1). Devenu pape et ennemi du roi de France, il voulut mener le procès à bonne fin. Nul n'ignorait que Louis IX eût été un roi fort indépendant, et capable de soutenir les droits de la couronne avec autant de liberté que de respect. Cela n'empêchait pas que son nom signifiât en perfection, la foi catho-

(1) De précieuses pièces à ce sujet ont été publiées par François Delaborde.

lique, la vertu chrétienne et la croisade. Le 11 août 1297, Boniface VIII, du grand-père de Philippe le Bel faisait un saint de l'Église : il canonisait saint Louis.

On a dit que la bulle de canonisation manque d'émotion. Je ne vois pas cela. En tous cas, l'émotion est dans l'acte. C'est l'affirmation du surnaturel en face de la force matérielle.

Cette affirmation est plus largement visible encore dans cette autre pensée de fraternité et de paix chrétienne, qui, avec la première, me paraît caractériser le gouvernement spirituel de Boniface : la création du Jubilé.

25 décembre 1299-25 décembre 1300!

Entre ces deux dates, la moitié de la chrétienté passa par la porte de la Basilique de l'Apôtre et pria sur son Tombeau (1). La bouche du successeur de Pierre eut cette

(1) D'après G. Villani, il y eut en permanence à Rome, toute l'année, 200 000 pèlerins, se succédant et se remplaçant les uns les autres.

force, dans l'âge même de la haine, de pouvoir dire une parole de paix, qui partout, en tous pays, retentit dans toutes les âmes. On pouvait haïr Boniface, et cependant venir s'incliner sous sa main, dépositaire des clefs du pardon. Aussi, quoi qu'on en eût, tous les cœurs se rapprochaient. Les armes tombaient de tous les bras. Il faut lire la page de saint enthousiasme qu'écrivit alors cet ennemi de la politique pontificale, le grand Florentin Giovanni Villani; là, parmi la foule immense, devant la merveille de Rome chrétienne mêlée dans sa pensée à la majesté de Rome antique, il a conçu la volonté de donner à Florence, sa patrie, le principe d'une gloire pareille, et d'écrire son admirable chronique.

Dante aussi était là, en pèlerin, lui que l'image du pèlerin a si suavement inspiré. Il a vu le pont Saint-Ange partagé en deux dans sa longueur par une forte barrière, pour couper en deux les flots de la foule, cette « armée », qui pendant tout un an ne

cessa, de jour ni de nuit, d'aller à Saint-Pierre et d'en revenir. La *Divine Comédie,* qui existait déjà dans ses rêves, aura pour date et pour point de départ, 1300, l'an du Jubilé.

Giotto était là. Son protecteur le cardinal Stefaneschi, le parent du pape, l'avait déjà attiré à Rome. Sa main sublime a peint, sur un pilier de Saint-Jean de Latran, cette fresque où l'outrage du temps ne nous empêche pas de reconnaître, au moins dans sa ligne majestueuse, Boniface VIII ouvrant, pour la première fois, l'année sainte.

Un jour, Boniface avait connu la joie du triomphe, la grandiose exaltation de son idéal chrétien et romain. Un jour, au nom du Christ, et par la seule force de la foi, il avait gouverné le monde.

XII

L'ATTENTAT

Mais ce ne fut qu'un jour. Ensuite reprit le règne de la haine. On sait trop les événements des trois années qui s'ensuivent. Pendant qu'ils se déroulent, la Campagne est relativement calme. Le Saint-Père a repris ses habitudes ordinaires. Il passe quelques mois d'hiver à Rome, qui pour l'instant ne s'agite pas trop; puis, après Pâques, il rentre chez lui à Anagni, où il reste jusqu'après l'automne.

Cependant le danger se rapproche lentement. Les réseaux de la vengeance et de la trahison commencent à se resserrer autour du siège apostolique. Car, nous n'en pouvons douter après avoir lu les documents les

plus certains, l'attentat de 1303 n'est pas un simple acte soudain de violence; c'est le résultat final d'un complot savamment ourdi. A la suite d'une assemblée de clergé, que Philippe le Bel a tenue dans son jardin à Paris, un mot a été prononcé : l'arrestation du pape. Elle aurait eu pour suite son jugement devant un concile.

Nogaret part pour l'Italie. Tout se prépare en secret et de longue main pour l'exécution du dessein. Les Colonna sont d'accord avec le roi de France, et, qui plus est, avec les banquiers florentins qui ont coutume de faire les affaires du roi. Ces banquiers sont fameux sous les noms bizarres que les Français leur avaient donnés en déformant les prénoms toscans. La drôlerie des noms a peut-être dans notre imagination un peu défiguré les personnages; pour nous ce sont les seigneurs *Biche* et *Mouche*. C'étaient de vigoureux compagnons, hommes d'armes en même temps qu'hommes d'affaires, ainsi que

l'étaient beaucoup de commerçants italiens d'alors (1).

Dans leur pays de Toscane, ce sont des seigneurs féodaux d'ancienne race; leur nom de famille est Franzesi. A l'œuvre entreprise contre le pape ils donnent l'appui de leur argent et celui de leurs remparts.

Quand Nogaret, guidé par Sciarra, arrive en Toscane, il voit ses troupes aussitôt renforcées de celles de Florence, c'est-à-dire de celles de Charles de Valois, le frère du roi de France, celui que imprudemment Boniface VIII a donné pour seigneur aux Florentins, — celui qui avait les trente-quatre bonnes qualités du lion! Les conjurés, pour concentrer leurs forces et achever leurs préparatifs, s'arrêtent — artistes, songez-y — dans cette contrée toscane aux horizons émus, au paysage mystique, où le doux cyprès semble

(1) Il n'est pas rare de rencontrer dans des actes de cette époque cette double qualification : « marchand et chevalier » *(Mercator et miles)*. On a vu à l'occasion Biche ou Mouche, à la bataille, commander un corps de troupe.

la prunelle d'un regard profond, — un peu au nord de Sienne, à la porte presque du divin bourg, San Gimignano « aux belles tours ». De belles tours les abritent aussi, les odieux conjurés, celles du château fort de Staggia, où les reçoit en son domaine le sieur Mouche, c'est-à-dire Musciatto Franzesi. De Staggia sont expédiés de sûrs messagers, qui se glissent jusqu'aux portes d'Anagni, et trouvent assez aisément des complices dans la Campagne, surtout parmi la noblesse (1).

Par des promesses on les séduit aisément. Pour d'autres on a d'autres amorces. L'argent florentin circule : bien des gens se laissent séduire, jusqu'à Anagni, jusqu'à la cour du pape.

Quand le terrain est ainsi préparé, Sciarra vient rôder autour. Il amène son monde en secret à Ferentino, dont le gouverneur est

(1) Les Annibaldeschi sont parents des Colonna ; les Conti, les seigneurs de Supino, d'autres encore n'ont pas vu sans humeur l'élévation des Caetani.

à sa discrétion. Tout est prêt. C'est le samedi 7 septembre 1303, la vigile de la sainte Marie de Septembre. Au petit jour, la porte d'Anagni ouverte par trahison, la ville est envahie d'hommes d'armes qui crient : « Mort au pape! Vive le roi de France! »

L'histoire de l'attentat se trouve partout (1). Il n'y a pas à la répéter une fois de plus. Quelques points méritent encore la réflexion et compléteront notre méditation. Une question se pose d'abord. Des crimes aussi odieux, plus compliqués de sauvagerie et de sang, ont souillé l'histoire des luttes ecclésiastiques; il y a eu des pontifes assassinés, traînés par les cheveux, la langue arrachée; il y a eu le jugement de Formose. Pourquoi l'attentat d'Anagni a-t-il, à peine commis, répandu partout son horreur, et

(1) Les récits sont, à quelques détails près, concordants entre eux. Celui auquel je me réfère le plus ici, et qui a le caractère d'un témoignage oculaire, est celui que M. Digard a publié dans la *Revue des questions historiques,* d'après un manuscrit du British Museum (t. XI, p. 511).

tient-il dans la mémoire des peuples une place à part? En voici une première raison : l'agresseur était le roi de France, celui qu'on devait un peu plus tard appeler le Très-Chrétien, celui que toute la chrétienté s'était accoutumée à considérer comme le défenseur naturel et providentiel de l'Église. On avait une cruelle habitude des méfaits accomplis par le sauvage peuple de Rome, ou les seigneurs brutaux des pays romains, plus encore des violences ordonnées par l'empereur allemand. Cela ne surprenait plus personne. Mais, le roi de France!... Il faut savoir quelle figure majestueuse et sereine présentait aux peuples d'Italie la monarchie française, ce qu'ils appelaient *i reali di Francia*.

Je vois dans Anagni entrer la fleur de lis...

Une fois de plus, avec sa précision géniale, Dante a mis le doigt sur le fait et la cause. Le mal qui à ses yeux fait paraître moins mauvais tout le mal du monde, c'est

celui-ci : la fleur de lis entrant dans Anagni.

Dante nous marque encore un second trait qui fait l'attentat si grand dans l'histoire : c'est la grandeur de la victime. En présence de ce pape outragé, il oublie ses haines nées de ses douleurs; il ne se souvient plus, dirait-on, que, dans le livre de ses colères, il a prédit à Boniface l'enfer. Maintenant il se prosterne devant lui. Dom Tosti a osé dédier son apologie de Boniface à Dante, mieux informé et revenu de ses injustices : il a eu raison. Toute rancune avait cédé, dans le cœur de Dante, devant le spectacle de l'attentat. Dans le vicaire du Christ, humilié, il a salué le Christ lui-même :

Dans son Vicaire je vois le Christ captif;
Une seconde fois je le vois insulté;
Je vois renouveler le vinaigre et le fiel;
Entre deux larrons nouveaux je le vois supplicié !

Cette comparaison des souffrances du Christ avec celles du pape, que Dante a

immortalisée dans ses vers, s'était imposée à tous les esprits. Elle était naturelle. La majesté, l'innocence de la victime, non moins que les détails de la passion, multipliaient les occasions de ce rapprochement. C'est d'abord la trahison, celle de Rainaldo de Supino, gouverneur de Ferentino, celle surtout d'Adinolfo Conti, parent du pape et gouverneur de cette ville d'Anagni, dont il ouvrit la porte aux ennemis.

C'est l'inconstance du peuple. On reconnaît bien ce peuple d'Anagni, que notre chroniqueur gascon jugeait sans méchanceté au fond, mais rude et presque sauvage, semblable en somme au peuple de Jérusalem qui passait sans raison de l'*Hosannah filio David* au *Tolle crucifige!* Le peuple d'Anagni, à la première heure, en présence des troupes joyeuses et fraîches des traîtres, se laisse entraîner à la voix d'Adinolfo son capitaine, et crie « mort » à ce pape dont il vit, à cette papauté dont ses pères ont vécu. Il laisse tout faire et prend part à tout ; on

pille et il pille; on brûle et il brûle. Cependant les ennemis ont accordé une trêve au pape, pour lui donner le temps d'abdiquer; Boniface en profite pour faire appel à ce peuple, lui rappeler un doux passé, lui promettre un plus doux avenir. Rien n'y fait : Sciarra et Nogaret continuent leur besogne sans encombre. Pour entrer au palais pontifical par le passage qui le relie au sanctuaire, ils violent la vieille cathédrale, ses saints et ses reliques; ils mettent le feu, d'abord à la porte extérieure, puis, dans l'église même, à la porte intérieure. On laisse faire.

Comme jadis aussi à Jérusalem, si le peuple est complice, les amis sont lâches. C'est une fuite éperdue. Combien peu de cardinaux furent fidèles! Il y eut Niccolò Boccasini, l'ancien général des Dominicains, le futur Benoît XI (1). Il y eut ce vaillant Pierre d'Espagne, ce Cid Campeador de

(1) Ce saint personnage était présent à Anagni, mais il est probable qu'il ne put pénétrer jusqu'auprès du pape.

la foi catholique, qui défendra la mémoire du pape après sa mort, comme il a défendu sa personne pendant sa vie, qui se lèvera plus tard au procès d'Avignon, pour crier ce témoignage sublime d'une âme croyante : « Je demande seulement à Dieu d'être près de lui dans l'éternité, comme j'ai été près de lui dans cette vie! »

Pierre d'Espagne était tout seul auprès du pape abandonné, lorsqu'ils virent entrer, dans les fumées mal dissipées d'incendie, les ennemis : Sciarra furibond, Nogaret plus calme mais aussi hostile, et derrière eux la foule, grouillante, affolée de pillage et d'ivresse. Le vieux pontife était *in papalibus*, la tiare au front, la chape sur les épaules ; dans la main il tenait la croix de son maître ; de temps en temps il la baisait, ou bien il la serrait sur son cœur.

Jadis, dans Rome pillée, les sénateurs, assis dans leurs chaises curules, sous l'insulte des Gaulois, ont présenté un grand spectacle. Celui d'Anagni est aussi grand,

plus saint, bien plus poignant. Les ennemis ici ne sont pas des étrangers, mais des fils ingrats et rebelles : ils ont tous foi, chose extraordinaire, dans cette croix du Christ que le vieillard serre sur ses lèvres.

Ils avançaient pourtant, exigeant l'abdication, menaçant de mort. Le geste et la réponse de Boniface, quand il fut, pour ainsi dire, sous leur main, sont de cette allure que nous lui avons vue, brusque, directe, plébéienne. Il préféra la mort à la lâcheté. « Voilà ma tête! dit-il. Voilà mon cou! » et sa main gauche montrait sa tête et son cou, tandis que la droite tenait toujours serrée la croix.

Pour un peu, le crime était accompli. Sciarra n'y regardait pas de si près; il avait déjà la main haute. Il semble certain que Nogaret l'arrêta; l'affaire devenait grave; elle méritait délibération; le légiste eut des scrupules. Le pape ne fut pas assassiné; il semble qu'il ne fut pas frappé, comme on l'a souvent dit, ni même touché. On se con-

tenta d'entourer la maison et de le séquestrer complètement. Et l'on hésita jusqu'au surlendemain lundi 9, pour savoir si on lui donnerait la mort, ou bien si l'on se contenterait de l'arrêter pour le ramener en France.

On ne fit ni l'un ni l'autre. Le 9, tout fut changé. « Comme le Christ, dit un contemporain, il ressuscita le troisième jour. »

Qu'arriva-t-il au peuple d'Anagni? La peur, le remords, l'intérêt vont changer ces âmes puériles, frivoles et brutales, peut-être aussi la rentrée du marquis Caetani, le neveu du pape. Les cris de mort seront pour le roi de France, ceux de vie pour le pape. Les ennemis sont en fuite devant cette émeute en retour. En somme, leur coup est manqué.

La scène de délivrance est aussi douce que l'autre avait été affreuse. C'est une scène simple, populaire, ineffable, comme je n'en connais pas d'autre. Les forces du vieux pontife se rompent en une détente de

lassitude. Boniface pleure, murmure de douces paroles. Il gémit en une plainte continue : il a soif, il a faim. Il est à jeun depuis si longtemps. N'y a-t-il pas dans la ville une brave femme qui lui donnerait un peu de pain, un peu d'eau et de vin? C'est le « *Sitio!* » du calvaire.

Le peuple enfant pleure avec sa victime sainte, et se presse à son secours, les mains pleines de pain, avec des pots de vin et d'eau, dont les flots renversés inondent les dalles. Pendant des heures, jusqu'au soir, le pape reste là, à cette même place. Tandis que tous, se succédant, se poussant, les hommes, les femmes, les enfants, tous les habitants d'Anagni veulent le voir, se prosterner à ses pieds, baiser son anneau, lui demander pardon.

Comme son divin maître, il pardonna, et comme lui, à un peuple qui assurément ne savait pas ce qu'il faisait.

Puis Boniface partit pour Rome, où son devoir l'appelait, Rome où seulement il

pouvait reprendre des forces sur le tombeau de l'apôtre, et mourir, mais mourir pape.

Il quitta donc enfin la province de Campagne, en laquelle il avait, en vain, mis sa confiance. Il quitta Anagni, sa ville, son berceau, sa chère et ingrate patrie. Mais avant de partir, il leva une dernière fois la main pour bénir.

C'est ainsi, la main levée sur la ville et la vallée que la statue de la terrasse d'Anagni nous le montre encore.

XIV

LE DERNIER PAPE DE LA « CAMPAGNE »

Tandis que je finissais ma méditation, le soleil se couchait, au delà de la vallée du Sacco, découpant les rochers, et les remparts des villes perchées aux montagnes des Volsques, vers les Marais Pontins, le mont de Circé, la mer Tyrrhénienne.

Sorti des portes et des remparts herniques, saisi d'une sorte de regret religieux pour ces lieux âpres et antiques, aujourd'hui si oubliés du voyageur, et où jadis se sont déroulés de tels événements, je me suis arrêté pour y penser. On ne peut toucher à cette histoire sans remuer des cendres immenses, sans secouer dans leurs

tombeaux les grands héros et les grands criminels, sans voir surgir debout les ombres rouges, pâles ou blanches des trois Cantiques de la *Divine Comédie*.

Avant de laisser tout à fait Anagni, je me retournai encore. A gauche de la ville, sur une côte voisine, mes yeux cette fois furent attirés par une grande, belle bâtisse toute neuve, la seule de tous ces environs qui se détache de la couleur générale d'antiquité.

Voici qu'à mes souvenirs un dernier pape de la Campagne venait s'ajouter! J'avais devant moi le *Collegio Leoniano,* le séminaire qu'a bâti Léon XIII. Comme les papes d'autrefois, Léon XIII a voulu laisser un témoignage de son règne à son pays natal. Il était un pape de la Campagne, et s'en vantait (1), né à Carpineto d'Anagni en 1810, voici cent ans tout juste à cette heure où j'écris. Anagni eut toute sa bienveillance. Il la qualifiait, fidèle aux

(1) Parmi les livres publiés à l'occasion de son jubilé sacerdotal, il en est un qui fut fait sous ses yeux, au Vati-

souvenir classiques, de ville remarquable « entre toutes les villes herniques ». Il savait que Pie IX, son prédécesseur, avait favorisé la ville (1), et ne voulut pas rester en arrière. Il augmenta l'hôpital d'Anagni, où une salle porte son nom, et une plaque de marbre célèbre son bienfait. Puis il bâtit son grand séminaire.

A cette occasion, en une langue moins énergique que celle de Boniface VIII, mais d'une plus élégante saveur de latinité antique, Léon XIII écrivit une belle bulle. On l'y retrouve tout entier, le saint pape, le gentilhomme courtois et fin, le lettré délicat, et même le prudent diplomate. Il fait l'éloge de la province de Campanie, illustre dès Strabon et Virgile, et loue surtout, dans la suite des âges, sa fidélité à l'Église romaine. Il prend un plaisir na-

can, par Monsignor Tennironi, à la louange des *papes de la Campagne*.

(1) Par les mains de Mgr de Mérode, déclaré à cette occasion « citoyen d'Anagni », avec tous les membres de sa famille.

turel à célébrer quelques-uns des pontifes qu'Anagni a vus naître. L'un, Innocent III, lui était spécialement cher. On sait qu'il l'a honoré d'une vénération toute personnelle. A Saint-Jean de Latran, où il a fait solennellement ramener ses restes, on lit sur une pierre ces simples mots, qui disent de grandes pensées :

A INNOCENT III. LÉON XIII

Avec Innocent III, il nomme seulement un autre des papes d'Anagni, Grégoire IX. Il n'y avait pas lieu, certes, qu'il les nommât tous, ni surtout qu'il nommât Boniface VIII, car alors sa bulle tout aimable eût donné matière à controverse. C'est le destin du grand lutteur que l'on ne puisse seulement le nommer sans en soulever une. Car nous vivons encore des conséquences qu'eurent ses malheurs, ses grandes actions ou ses fautes; l'action religieuse serait plus aisée aux Léon XIII et à bien d'autres, si Boniface VIII n'avait pas

vu « dans Anagni entrer la fleur de lis »!

Mais la bulle de Léon XIII convie les clercs de la Campagne à d'autres luttes, aussi austères mais plus pacifiques. Elle leur enseigne quelles sont les armes de notre âge, dont il faut à toute force qu'ils soient munis pour pouvoir vaincre. « La dignité même du sacerdoce exige qu'ils ne soient ni ne paraissent inférieurs à personne dans la science et l'érudition. »

La belle bâtisse blanche du dernier pape de la Campagne me repose les yeux, et tourne ma pensée vers des espoirs nouveaux, que l'avenir peut-être verra s'accomplir.

Mars 1910.

LE JUBILÉ

DE

FRANÇOIS PÉTRARQUE

(1304-1904)

Le 20 juillet de l'an 1904, Arezzo a célébré joyeusement le six centième anniversaire de la naissance de François Pétrarque. Arezzo est charmant, et la civilisation ne l'a pas encore trop défiguré. La ville, plus antique que Rome, l'Arretium des Étrusques, âpre cité de guerre au moyen âge, patrie aussi de poètes et d'artistes, est assise sur une haute colline, un des ressauts de l'Apennin toscan. De là, elle domine une fertile plaine où serpente l'Arno, un torrent encore et à peine descendu des montagnes, qui tourne brusquement son cours au nord, vers Florence, Pise et la mer Tyrrhénienne.

C'est un lieu où il fait bon rêver, et auquel on rêve de loin. Que n'a-t-on pas dit sur le charme mystérieux du paysage toscan, des lignes de la nature en ce coin béni du vieux monde latin, mais encore, mais surtout, sur l'air et sur la lumière? On découvre, à deux pas, encadrés d'austères montagnes, les coteaux riants du Casentino, où Dante aimait entendre, dans l'air immobile, le murmure argentin des ruisseaux, au printemps. C'est, un peu plus haut, le bourg de Caprese, où Michel-Ange nouveau-né, porté dans les bras de sa nourrice, la femme du tailleur de pierre, respirait l' « air fin » dont la qualité vitale et saine lui avait mis, dira-t-il, dans le cœur tout ce qui s'y trouvait de bon.

Et puis, en Arezzo même, est le lieu natal de ce divin rêveur qui a chanté « le doux air toscan ». C'est lui-même, ce Pétrarque, qu'on vient d'y célébrer. Il a donc bien fallu y faire une fête, et l'on n'a pu se contenter d'y former de beaux rêves, le long des coteaux et dans les bois, auprès des

sources murmurantes, en l'honneur de la vie solitaire. Et la fête a été une fête populaire, avec un joyeux tumulte, et il fallait bien qu'elle fût telle, quoique donnée en l'honneur du plus grand ennemi qui ait jamais vécu du bruit, des réjouissances et du « profane vulgaire ». Et la fête s'est passée sous les rudes rayons d'un puissant soleil d'été, parmi ces chaleurs torrides qui étaient si douloureuses au poète, lui donnaient la fièvre et lui gâtaient la vie. Par ces contrastes mêmes sans doute, la fête eut son charme, et il faut plaindre ceux des fidèles disciples du maître qui n'y purent assister. Parmi ceux-là peut-être, il en est, et plus d'un, qui donnant à leur lâcheté une couleur de juste déférence, ont cru complaire au maître en ses faiblesses physiques comme en ses hauteurs morales ; ils ont évité à la fois les feux de l'été et les clameurs peu philosophiques des foules. Ils sont restés chez eux et ont dressé au fond de leur cœur l'autel jubilaire enguirlandé de lauriers idéaux ;

ils ont honoré par une méditation gracieuse et grave le poète philosophe, par une prière le pénitent chrétien. Et ils se sont contentés de cela.

Ont-ils bien fait? Je ne crois pas. Les fêtes en tous pays du monde ont leurs usuelles banalités. Les lampions sont partout des lampions, les fanfares des fanfares, et il n'est pas dans la nature des discours officiels de se distinguer fort les uns des autres, ni de pouvoir exprimer des pensées rares et nouvelles. Quiconque a pratiqué le genre ne démentira pas sur ce point les conclusions de mon expérience. Il y eut donc en cette fête, comme en toutes, ce qui fait le fond de toutes les fêtes, quelques paroles sonores et des éclats de musique cuivrée. Mais elle avait quelque chose de plus que les autres, c'est qu'elle était toscane, et il ne se pouvait pas, dès lors, qu'elle n'eût quelque grâce et quelque charme. Elle se déroulait dans le décor que j'ai dit, sous ce soleil, en cette lumière, en

cet air qui rendent belles toutes choses. Et les cortèges historiques promenaient des costumes colorés à travers des rues dont plusieurs ont gardé leur figure d'autrefois, devant la vieille *Pieve* médiévale, à la noble colonnade, dans la petite et sombre rue *dell'Orto*, où Pétrarque est né, et enfin sur la haute terrasse d'où l'œil découvre la célèbre vallée, toute dorée dans les chaudes brumes du soir. Tout cet ensemble eut sa beauté. Les paroles qui furent dites n'auront pas toutes été vaines. Car des savants et des lettrés se sont réunis en un congrès, et si quelques-uns manquaient à l'appel, le nombre des présents fut encore respectable. La France y était représentée par Pierre de Nolhac, dont la renommée est si justement grande dans toute l'Italie. Nul ne pouvait nous mieux représenter (1).

La suite nous a appris quels efforts nou-

(1) La ville d'Arezzo et le Val d'Arno offraient des noms de savants aussi distingués que Gamurrini, Magherini-Graziani, Ubaldo Pasqui.

veaux le congrès a tentés, quels travaux il a favorisés ou préparés, non seulement pour honorer Pétrarque, mais plus encore pour propager les études d'histoire, de linguistique, d'érudition variée, dont Pétrarque est, si je puis dire, la cause et l'origine. Et c'est là, en effet, l'heureuse conséquence des fêtes séculaires que notre temps a pris coutume d'instituer en l'honneur des grands hommes du passé : elles sont le point de départ de belles périodes de travail. Tel avait été le cas, en 1874, lorsqu'on avait célébré le centenaire de la mort de Pétrarque. Tel fut le cas encore en l'année du centenaire de sa naissance. Les honneurs rendus ont été grands, et il en demeurera des signes durables. On a frappé une belle médaille, où l'auteur, M. Fabbi, a heureusement imité la manière des grands graveurs italiens du quinzième siècle, Pisanello et Sperandio ; du côté de la face, il a dessiné ce profil énergique et grave, portrait authentique entre tous, découvert à

Paris dans un manuscrit de notre Bibliothèque nationale, par Pierre de Nolhac; et au revers, parmi une jonchée de feuilles de laurier, il a fait entrevoir, en un relief presque effacé, une figure de femme, douce et énigmatique, laissant à notre esprit le soin de décider et de choisir entre Madonna Laura et l'allégorie familière de la *Laurea,* couronne triomphale de laurier.

Après la médaille viendra le monument, et cela se doit. On voudrait le supposer aussi simple que la médaille et aussi justement expressif; à vrai dire, la fréquente expérience que nous avons des monuments modernes, dans tous les pays de l'Europe, nous ferait concevoir quelques craintes au sujet de celui-ci. Nous verrons bien. Dès le début, une nouvelle nous fut donnée qui nous disposa à une grande bienveillance : on avait décidé, dit-on, de distraire une partie des fonds destinés au monument et de la consacrer aux frais nécessaires pour publier une édition critique des œuvres de Pétrarque.

C'est là une noble et généreuse décision; pour l'instant, il n'existe pas de bonne édition complète. La chose paraît extraordinaire (1). Les variations ont été si soudaines et si grandes dans la renommée de notre héros, elles ont si largement oscillé depuis l'enthousiasme jusqu'à l'oubli, que la plupart de ses œuvres sont aujourd'hui inaccessibles aux lecteurs même assez instruits, et qu'il en faut aller chercher le véritable texte dans les manuscrits.

Cette situation anormale doit cesser avant qu'il soit vingt ans, et le véritable monument désiré être élevé, souvenir de l'an jubilaire : une bonne édition. On y met la main en Italie, sous l'influence de ces éminents maîtres Novati, Pio Rajna. Hors d'Italie, je sais de bons érudits qui sont déjà à l'ouvrage.

(1) On ne lit les œuvres latines de Pétrarque que dans d'exécrables éditions du seizième siècle. Il y a quelques années à peine que nous possédons des éditions définitives des poésies italiennes, d'après le manuscrit autographe que Nolhac et Pakscher avaient simultanément reconnu à la Vaticane en 1886.

Il y a, en effet, un phénomène sur lequel j'appelle l'attention de mes compatriotes : les études sur les trois grands Italiens, Dante, Pétrarque, Boccace, et sur le siècle classique de la littérature italienne, sont poursuivies dans presque tous les pays civilisés et jusque dans les plus lointains. Nous avons en France notre groupe de pétrarquistes zélés, et d'excellents italianisants, dont la nomenclature serait longue, et dont je ne cite aucun, ne pouvant les citer tous. Nous avons une *Société des études italiennes* et un *Bulletin italien*. Mais, après tout, nous sommes des Latins, nous aussi, encore que Pétrarque, en son orgueil romain, nous traitât tout uniment de barbares. On s'étonnera davantage de voir la faveur dont jouissent les études latines et romanes jusque chez des peuples que notre poète, au quatorzième siècle, aurait tenus pour des sauvages hyperboréens, et se fût certainement représentés plongés éternellement dans les ténèbres d'une nuit sans fin. Nous

trouverons de bons italianisants en Allemagne, et cela ne nous surprendra pas encore beaucoup, car l'activité des études allemandes ne connaît pas de limites et s'applique à tous les sujets. Mais il faudra aller plus loin encore. Après Berlin, Breslau, Halle, Fribourg, il faudra monter jusqu'à Copenhague, Leyde, Helsingfjors, Saint-Pétersbourg, et jusqu'à Lund en Suède, où M. Fridrik Wulf poursuit d'audacieuses recherches sur notre mystérieuse compatriote, Madame Laure. Et enfin, si nous voulons connaître le plus parfait des bibliographes de Dante et de Pétrarque, c'est au delà des limites du monde qu'ils ont connu, à Ithaca, dans l'État de New-York, aux États-Unis d'Amérique, que nous rencontrerons le distingué M. Willard Fiske (1).

(1) M. Fiske est mort depuis le jour où l'on écrivait ces lignes.

I

Il est bon peut-être de faire constater au lecteur français l'extension universelle des études pétrarquesques, ne fût-ce que pour l'excuse de ceux qui s'adonnent de façon un peu exclusive à ces études spéciales. Nous avons suivi, par un attrait personnel indéniable, la trace d'un certain homme du passé; il nous faut bien dire ce qui nous attache à lui particulièrement. Il suffirait peut-être de montrer qu'il a été un incomparable témoin des hommes et des choses. Il a ouvert sur le monde l'œil le plus sensible et le plus attentif; c'était l'œil d'un Italien de la bonne époque; il savait voir et il aimait voir. Il aimait tout d'abord la nature, les bois, les champs, les belles eaux, les rochers, la solitude et les animaux. Et je n'ai pas à l'apprendre à ceux qui l'ont suivi sur

les coteaux ensoleillés de notre Provence et de notre Comtat-Venaissin. Ils savent aussi que ce paysage n'est que le cadre et la tapisserie où apparaît la figure de la dame aimée, aimée pendant vingt ans, aimée comme il convient d'aimer, sans voir passer le temps ni se flétrir la beauté.

Mais ce témoin mélancolique des charmes de la nature, des grâces féminines, n'aurait pas encore le pouvoir de nous retenir si longtemps. Il est des heures pour chanter les yeux noirs, les blonds cheveux caressés par la brise, le port hautain et le sourire bénin. Il faut pour nous attacher au chanteur, qu'il paraisse lui-même, qu'il nous fasse sentir son âme, sa vie et sa douleur. Il nous faut un homme qui parle à notre cœur d'homme; il nous faut un témoin, mais un témoin passionné; or, s'il en fut jamais un, le voici. Il est avant tout un témoin de lui-même; lui-même est toujours en cause; il se raconte lui-même, et il n'a jamais raconté autre chose que son émo-

tion propre devant la nature et les hommes. Un philosophe dirait qu'il est le plus subjectif des hommes; il vaut mieux dire qu'il est partout, toujours un homme, un pauvre homme qui souffre, qui jouit, qui s'exclame ou qui gémit, qui vibre tout entier dans l'enthousiasme ou l'abattement et qui veut dire sa joie et sa peine; il est avant tout, sinon uniquement, un poète lyrique.

Aussi il a beaucoup souffert. A l'âge de quarante ans, parlant du 20 juillet 1304, du jour de sa triste naissance dans l'exil et dans la misère, il a bien pu dire que depuis ce malheureux jour-là, aucun jour vraiment heureux n'avait jamais lui sur sa tête.

Ce n'est pas seulement dans son œuvre poétique en vers italiens, dans ses sonnets et ses chansons sur la vie et sur la mort de Madame Laure, qu'il nous présente l'image du poète lyrique et du témoin passionné. Il l'a toujours été, il l'est partout. Bien peu de mes compatriotes ont entendu parler d'autre chose que de cette œuvre poétique

et amoureuse. Bien peu savent que l'esprit de Pétrarque représenta, pour ses contemporains, une sorte de synthèse de la science historique, de la philosophie, de la morale profane et religieuse. Il exerçait une sorte de royauté intellectuelle sur tous les bons esprits ; et cela s'opérait, de près, par l'action de sa personne, de sa parole, de sa prestigieuse conversation, de loin, par l'action de ses lettres latines en vers et en prose. Elles étaient recherchées avec une passion incroyable ; on en réclamait de tous les pays de l'Europe. Veut-on savoir jusqu'à quel point on en fut avide ? Il arriva que pour en posséder, on ne recula pas devant les moyens malhonnêtes : oui, vraiment, on les vola. Des malandrins ont détroussé des messagers sur des grandes routes pour leur dérober leur trésor. Et c'était un trésor, en effet, que les lettres de Pétrarque pour ceux qui les recevaient. Ce n'étaient pas des lettres rigoureusement personnelles. Écrites en beau latin, riches

de hautes pensées, d'exemples curieux et de récits rares, touchant à tous les sujets de politique, de morale, de littérature et d'histoire, elles étaient destinées à des groupes d'amis. Un des correspondants (1) nous a raconté comment, avec quelle joie délirante ces lettres étaient reçues à Florence vers 1355. La scène est pittoresque : la maison de l'heureux destinataire est tout agitée; il convoque précipitamment ses amis; on lit la lettre à haute voix; on la relit; on la commente; on en fait le sujet de discours, de développements, d'une longue discussion. Combien de copies on en pouvait faire ensuite, les manuscrits du quatorzième et du quinzième siècle nous en témoignent encore.

Les lettres de Pétrarque, après les siècles passés, sont restées de précieuses choses. Lorsqu'elles furent, pour la première fois, publiées au complet en 1859 par le savant

(1) Francesco Nelli, dont j'ai publié les lettres en 1892. (Paris, Champion.)

et modeste Fracassetti, elles excitèrent une grande admiration dans tous les centres littéraires de l'Europe. Il existe peu de documents comparables à cet Épistolaire, en aucune littérature. C'est toute l'Europe du quatorzième siècle décrite, racontée, commentée, illustrée par un homme qui possédait toute la science de son époque, par un poète au langage éloquent : je ne parle plus seulement du poète élégiaque et amoureux; le champ de sa poésie est ici humain, historique, politique, philosophique et social.

Pétrarque est un Romain. Il s'est fait un idéal de l'humanité en lisant Cicéron, Sénèque, Tite-Live et Virgile. Il a cru à tout ce qu'ils ont dit; il s'est senti, avec eux, citoyen d'un peuple-roi destiné par Dieu même à gouverner le monde et muni, pour cette vocation sublime, de toutes les vertus, les beautés, les grandeurs. Bien plus, il n'a reconnu de vertu, de beauté, de grandeur, qu'à quiconque a conçu, comme

lui, la providentielle toute-puissance de Rome. Tout ce qui n'est pas romain n'est et ne peut être que barbare.

Cet immense et grandiose préjugé l'emplit d'enthousiasme pour certaines admirables beautés, mais lui ferme les yeux obstinément sur une foule d'autres beautés, près desquelles il passe sans les voir. Amant passionné de la nature, il ne la goûte qu'en Italie, si l'on excepte, bien entendu, la Provence, qui est transalpine, il est vrai, mais bien romaine en ses traditions, et qui est enfin, pour tout dire, la patrie de Madame Laure. A cette exception près, il est rare que quelque spectacle de la nature lui paraisse valoir la peine d'un regard, sans parler même d'une épître ou d'un sonnet. Ses voyages l'ont conduit devant les sites les plus grandioses. Il a passé un été dans le sud de la Gascogne, à Lombez, sans y sentir autre chose que la fatigue des grands orages d'août, sans y voir l'adorable ligne blanche, rose et bleue

des Pyrénées. Il a été à Bâle visiter l'empereur d'Allemagne, et le Rhin n'a pas frappé son attention. Cologne et Aix-la-Chapelle l'ont trouvé un peu plus attentif et, par un rare hasard, nous le voyons noter quelque chose dans l'Épistolaire, à propos de ces deux villes : d'une part, un souvenir des légendes de Charlemagne; et, d'autre part, une rapide mais charmante description de cette antique fête du printemps, où les femmes venaient se baigner les bras dans le Rhin, en chantant. Et puis, il a remarqué la sauvage grandeur de la forêt des Ardennes; il lui a donné deux sonnets (1).

Mais il a pu traverser ensuite toute la riche et pittoresque Flandre du moyen âge sans songer à autre chose qu'aux *Armaria* des abbayes et des monastères, où il espérait trouver des manuscrits d'auteurs antiques pour lui-même et pour le cardinal

(1) Il y aurait bien à faire quelque petite rectification à ces affirmations générales.

Colonna, son patron, aux frais duquel il voyageait. Sur tous ces lieux fameux, prospères, ces républiques commerçantes, actives, civilisées, dignes émules des républiques italiennes, il a à peine un mot ou deux, et encore combien méprisants. Le pays n'est qu'un immense marais ; les habitants ne connaissent pas le bienfait de la vigne ; ils « boivent leur moisson » (il s'agit de la bière). Il m'a fallu, un jour, me déclarer content de dénicher une variante dans un seul manuscrit, de laquelle résulte que Pétrarque tenait Gand pour une ville « opulente ». En revanche, à Liège, s'étant trouvé un soir l'écritoire vide, pour continuer la copie d'un traité de Cicéron, il a affirmé, par une de ces exagérations familières aux voyageurs chagrins, que l'on ne pouvait trouver « une seule goutte » d'encre noire dans toute la ville de Liège.

Bien plus, il me semble parfois que le préjugé empêchait Pétrarque de goûter, hors d'Italie, même les monuments ro-

mains. Il est plein d'une admirable et mystique émotion lorsqu'il s'arrête devant les ruines de la Rome antique : la main dans la main de Stefano Colonna, en qui lui semblent revivre Fabius Maximus, Metellus ou Paul-Émile, il contemple les débris immenses du Capitole, du Forum, des temples, des basiliques ; les larmes viennent à ses yeux ; son cœur ardent s'enflamme. Il cherche, avec une avidité qui ne peut se satisfaire, les moindres débris d'un passé adoré ; il les reconnaît, les touche, les baise avec un amour filial ; il les décrit pour nous, en des pages qui nous communiquent son émotion encore aujourd'hui ; elles nous font pleurer avec lui, car le siècle où nous vivons voit disparaître de jour en jour et à jamais, et pour toujours, les derniers vestiges des ruines qu'il a vénérées, la grandeur si noble, si touchante, si singulière au monde, des aspects de Rome. En son âme chrétienne, il étend aisément son enthousiasme de la Rome antique à la Rome chrétienne. Il voit

la ville unique, la reine des nations, doublement veuve, abandonnée par le pape, comme elle l'a été par l'empereur. Elle lui apparaît sous les traits d'une antique dame, la plus noble qui soit au monde, belle encore sous ses haillons de deuil, malgré ses traits décharnés et son corps ravagé par les ans. Il voudrait la relever, la ressusciter, enrouler ses deux mains dans les mèches éparses de ses cheveux blancs, pour la remettre en pied, l'entraîner suppliante aux marches du trône de son époux infidèle, le pape d'Avignon, de son défenseur oublieux, le César d'Allemagne, puisque aussi bien il n'y a plus d'empereur romain.

Tel est son rêve; et si quelque symptôme heureux se produit et peut faire de ce rêve un semblant de réalité, Pétrarque est là, il croit, il veut, il a confiance. Le 6 avril 1341, lui-même, plein d'enthousiasme et d'orgueil innocent, puéril peut-être, mais assurément sublime, il monte au Capitole, au milieu d'un peuple en délire, à la façon des an-

tiques triomphateurs, pour y recevoir sur son front le laurier poétique. Peu importait que l'inspirateur et l'ordonnateur de la fête fût un Français, de ceux que Pétrarque tenait pour barbares, un petit-neveu de saint Louis, Robert d'Anjou, roi de Naples. La fête était romaine. Et, semblable un peu plus tard fut la confiance de Pétrarque et son illusion, lorsqu'une nuit, à Avignon, dans l'ombre du porche d'une église, un jeune rêveur, Cola di Rienzo (le Rienzi des romans et du théâtre), prit le poète pour confident du plus incroyable des projets, et qui devait aboutir à la plus pénible confusion : une résurrection de la République romaine, des consuls et du tribun du peuple.

Vivant dans ces illusions grandioses, on ne peut s'étonner que Pétrarque y ait borné sa vue, ne voyant rien au monde qui ne fût antique et romain. Il ne s'est pas aperçu que l'art le plus exquis germait et fleurissait autour de lui; que ces peintres, qu'il avait

estimés pourtant, Giotto et Simone di Martino, laissaient après eux une descendance d'artistes incomparables ; que, dans la sculpture et l'architecture, sa chère Toscane et l'Italie entière gagnaient à cette heure même une gloire égale à celle d'Athènes et de Rome. Chaque fois qu'il parle des professions de sculpteur, de peintre et d'architecte, il les range, sans plus de façon, dans les métiers manuels, *artes mechanicæ*. Aveugle ainsi aux arts de sa patrie, ne demandez pas s'il a goûté nos cathédrales de France, d'Allemagne ou des Pays-Bas. Il ne les a pas vues seulement.

Mais voici qui montre mieux l'empire de ses préjugés : il ne semble pas s'être jamais aperçu qu'il y eût des monuments romains en dehors de Rome et de l'Italie. En 1353, en allant, pour visiter son frère, de Vaucluse à la Chartreuse de Montrieux (1), près de Toulon, il a passé certainement à

(1) Cf. mon livre, *le Frère de Pétrarque*. Paris, Champion, 1903.

Pourrières, et il n'a pas vu l'Arc de Triomphe élevé par Marius, après sa victoire fameuse sur les Cimbres et les Teutons. Cet arc était encore debout. Il n'a pas vu davantage les monuments romains qui restaient encore, si nombreux, dans toutes les parties de la France, de la Germanie et de la Belgique; il n'a rien vu, ni à Vienne, ni à Nîmes, ni à Arles, ni à Orange, pas plus qu'à Lyon, Toulouse, Paris, Trèves ou Cologne. Il n'a rien vu, ou, s'il a vu, il n'a rien dit.

Ainsi tourné, son esprit a beau être rempli de pensées généreuses, humaines, bienveillantes, charitables et tendres même, il lui arrive nécessairement d'être souvent injuste, à force d'être passionné. Aussi peut-on aisément se laisser aller à le juger avec sévérité et à le censurer amèrement. Et certes, plus d'une fois, depuis le quatorzième siècle jusqu'à nos jours, il lui est arrivé d'être ainsi jugé; vivant, il a bataillé contre bien des critiques, des railleurs, des

ennemis, sans parler même de l'ennemi principal, qu'il appelait du nom classique et traditionnel de Zoïle, ne voulant pas lui faire l'honneur de transmettre son véritable nom à la postérité (1). On a pu dire et répéter qu'il était dans ses jugements impressionnable et changeant, trop souvent gouverné par de tenaces préventions. On en sent à chaque pas la constante influence à mesure que l'on avance dans la lecture de cette longue collection de lettres, si diverses par les sujets, le nom, l'âge, la qualité, la patrie des correspondants. La même pensée les anime toutes, le même dessein, la même conviction. Elles tendent toutes à établir la même persuasion dans les âmes, à assimiler toutes les âmes à celle de François Pétrarque, à condamner ou à ignorer tout ce qui n'entre pas en accord avec cette âme, mobile et changeante dans la forme et les détails, le jugement des per-

(1) Voir au sujet de Zoïle mon article sur les manuscrits pétrarquesques de la Vaticane dans *Giornale Storico* (1910).

sonnes et des choses, mais toujours romaine et antique, toujours chrétienne aussi. Il est impossible, du moins, de ne pas la sentir toujours sincère. Et c'est ce qui nous y attache.

II

C'est sur ces lettres qu'était fondée presque uniquement, au quartorzième siècle, la renommée de Pétrarque. Ses sonnets et ses chansons en langue vulgaire n'y avaient pas une très grande part. Non pas qu'il faille prendre au mot les dédains qu'il aime à professer pour cette partie frivole de son œuvre (1), la qualifiant de « Bagatelles en langue vulgaire », *Nugellæ vulgares*. Mais il est bien assuré que l'admiration inouïe qu'il excitait dans l'Europe entière, dans les contrées notamment où personne n'entendait la langue toscane, avait d'autres causes. Or elle ne reposait pas non plus sur les œuvres latines que nous possédons.

(1) On peut lire à ce sujet un excellent article de M. Vittorio Cian, un des meilleurs qui aient été publiés à propos du jubilé. (Dans la *Favilla,* de Pérouse.)

Plaçons-nous au milieu du siècle, en cette année 1350, où Pétrarque, pèlerin pieux et pénitent, traversait l'Italie pour se rendre à Rome recevoir les grâces du jubilé. Il a quarante-six ans; depuis près de dix ans déjà, songez-y, il a reçu à Rome la couronne triomphale : or aucune grande œuvre en prose ou en vers n'a encore été livrée par lui au public. Il tenait le public en haleine par l'action incessante de ses lettres et par la foi que tous avaient en lui, dans une attente confiante et émue; on comptait sur lui aveuglément pour renouveler la science, les bonnes lettres, la poésie. Il avait par sa propre conviction inspiré cette conviction. On lui faisait crédit sur sa beauté, son ardeur d'âme, son éloquence, son regret du passé, sa tristesse même. On savait que des œuvres étaient dans ses mains. Et l'on attendait.

Et lui, sans cesse, remaniait, retouchait, reprenait ses œuvres, incapable de se contenter lui-même, incapable surtout de se

détacher de sa pensée écrite sans y ajouter ce que son travail, ce que sa méditation, ce que ses émotions de tous les jours lui apportaient de nouvelles impressions et de formes nouvelles. Il vivait ses œuvres, si je puis dire; il se mettait en elles tout entier; il était le témoin passionné, le poète lyrique. Il l'est, par-dessus tout, dans ses lettres, et cela est bien naturel, puisqu'elles tendent à exercer une action directe et immédiate sur ses amis, ses patrons, ses admirateurs, et, après eux seulement, sur la postérité; mais il l'est encore dans toutes ses œuvres et dans celles-là mêmes où l'on s'y attendrait le moins.

Je citerai, par exemple, deux grandes compilations, l'une morale, l'autre historique, qu'il a construites dans la forme surannée de ces collections de préceptes, d'anecdotes et d'exemples que goûta si fort le moyen âge. Ce ne sont pas, à beaucoup près, les meilleures de ses œuvres. L'une est le traité des *Remèdes de la bonne*

et de la mauvaise fortune. Rien de plus sèchement scolastique que le procédé d'exposition choisi par l'auteur, et rien de plus fastidieux, j'ose dire, que son énorme ouvrage; on peut cependant y chercher et y trouver notre homme lui-même. Mais ce n'est pas, certes, ce qu'y cherchaient les lecteurs du quatorzième au seizième siècle, car pendant ces trois siècles l'ouvrage obtint un succès constant; les manuscrits, les éditions, les traductions en abondèrent. Le lecteur était heureux d'y trouver une sorte de répertoire méthodique de toutes les occurrences possibles de la vie, avec le remède moral immédiatement suggéré. Quelque aventure heureuse ou malheureuse qui lui pût arriver, il la trouvait enregistrée dans ce *Codex* de la pharmacie de l'âme, et il trouvait de plus, en regard, la potion morale congruente, les raisons de ne pas trop s'affliger du malheur ou de ne pas se trop réjouir, au contraire, du bonheur. Le tout est ordonné en la forme d'un dialogue, mais

quel dialogue? Rien ne rappelle le souple et vivant dialogue de Platon. Ce sont de sèches questions et des réponses prolixes. Un des interlocuteurs parle tout le temps, l'autre lui fournit seulement la matière à parler. J'en veux donner un exemple. Il s'agit d'un malheur bien fréquent alors dans les républiques italiennes, l'exil, dont la famille de Pétrarque lui-même avait eu si cruellement à souffrir. Voici comment s'instituera la conversation : « J'ai été injustement exilé. — *Réponse :* Préférerais-tu donc l'avoir été justement? etc., etc... — J'ai été envoyé en exil. — *Réponse :* Nombre de grands citoyens de l'antiquité l'ont été avant toi et en ont tiré de la gloire, etc., etc... — On m'a chassé de ma patrie. — *Réponse :* Ou bien tu as été chassé par un roi, ou par un magistrat, ou par le peuple. Si l'exil est injuste, et qu'il ait été ordonné par un roi, ce roi est, dès lors, un tyran; or il est honorable d'être frappé par un tyran, etc., etc. » Et cela continue

ainsi pendant des centaines de pages.

Mais il y a en ce désert des oasis; de loin en loin, nous saisissons le souffle de l'âme généreuse, inquiète et lyrique. Il faut savoir lire entre les lignes, et alors on découvre toutes les tendresses, les douleurs, les passions du poète, les circonstances même de sa vie. On sent qu'il parle de sa mère, cette Eletta, « la meilleure de toutes les mères que l'on ait jamais vues », qu'il a perdue au début de sa jeunesse; il parle de son frère, ce Gherardo, « plus cher que la vie », qui fut le confident et l'ami de son enfance, de sa jeunesse frivole, et qui devint, par sa longue pénitence à la Chartreuse de Montrieux, l'exemple de son âge mûr et de ses vieux jours. Ailleurs, l'on devine qu'il songe, en écrivant, à ce malheureux enfant, Giovanni, son fils, triste rejeton des erreurs de sa jeunesse, son souci tant qu'il vécut, son remords après que la mort l'eut enlevé; ne semble-t-il pas qu'il se parle à lui-même, quand il dit : « Tu as

un fils, et c'est à peine si tu le connais avant d'avoir cessé de l'avoir; mais tu le pleureras amèrement quand tu l'auras perdu! »

Si le traité des *Remèdes* est d'aspect et de structure éminemment scolastiques, le livre des *Choses mémorables* (1) ne l'est guère moins, encore qu'il ait quelques ressemblances avec les livres de certains auteurs de la latinité secondaire, tels que Valère Maxime et Aulu-Gelle. C'est, comme le titre l'indique, un aide-mémoire, une collection d'anecdotes, de faits historiques et surtout de bons mots et de traits d'esprit. Nous avons peine à comprendre aujourd'hui l'intérêt que nos pères pouvaient prendre à la lecture de pareils livres; et nous oublions que tout ce que contiennent ces livres, ramassis suranné pour nous qui vivons tant de siècles après la Renaissance,

(1) Une édition critique en sera prochainement donnée par M. Léon Dorez, avec la modeste collaboration de celui qui écrit ces lignes.

était pour eux nouveau et vivant, semblait inédit et parfaitement inconnu dans les couvents, les villes et les châteaux de l'Europe au treizième et au quatorzième siècle. Et puis, nous avons des manuels, des répertoires, des dictionnaires, et nos pères en possédaient fort peu.

On concédera la chose, mais l'on refusera de voir rien de personnel et de vivant dans un livre du genre que j'ai dit, eût-il pour auteur Pétrarque. On aura tort : il y a mis sa marque, sa pensée, son âme. J'y trouve ses théories favorites, son amour de la solitude, son enthousiasme romain. J'y trouve, bien plus, quelques-uns de ses souvenirs les plus directs et les plus personnels. A la fin de chaque livre, par une transition quelconque, il passe des exemples du passé à ceux de son siècle, et il nous mène en ce lieu où son âme antique et moderne a trouvé son épanouissement le plus parfait, à Naples, à la cour du roi Robert, son roi, son patron, son sage, son Dieu.

Et là nous vivons la vie de Pétrarque auprès du roi; nous vivons la vie du roi en les salles de son château de l'Œuf que Giotto venait de peindre. Nous le voyons en son conseil, puis en sa conversation familière, parmi ses savants, ses poètes et ses astrologues; nous le suivons sur l'esplanade et dans ses jardins; le vieux roi dépouille ses robes d'apparat, et d'un bras robuste encore, il se plaît à tirer de l'arc et il joue à la paume. C'est la vie même; tout s'efface de ce qui était convenu, vieilli, flétri, l'amas des métaphores, l'ennui des énumérations, l'abus des exemples : nous avons retrouvé le poète.

Il nous fallait le chercher jusque dans ces livres si peu personnels en apparence, pour faire bien comprendre le caractère de tout ce qu'il a écrit : rien de ce qui sort de sa main ne peut être autre chose que personnel, et j'irais presque jusqu'à dire que tout ce qu'il a écrit est toujours en quelque chose une confession intime. Jamais un

12

instant il ne se perdait de vue lui-même.

Nous en avons une preuve bien plus sensible encore dans ce que nous pouvons savoir de ses lectures. Il fut un infatigable lecteur, un lecteur comme l'antiquité seule et le moyen âge en ont connu. Car nous lisons du coin de l'œil et nous feuilletons du pouce, inondés que nous sommes d'un flot incessant de publicité, après quatre siècles et demi d'imprimerie. Mais au temps des manuscrits, le livre était rare, il était précieux. Pétrarque, qui avait cherché des livres toute sa vie, savait ce qu'il en coûtait pour se les procurer, et d'argent et de peines, de fatigues et de voyages. Ses livres n'étaient pas seulement des objets de prix, son luxe et sa fortune. Par l'imagination, il les concevait vivants. Ils étaient ses compagnons, ses interlocuteurs, ses amis. Ils représentaient à ses yeux les hommes mêmes qui les avaient écrits, ces hommes qu'il exaltait au-dessus du genre humain entier, Cicéron, Virgile, Sénèque,

Augustin. Un jour que la chute répétée d'un gros manuscrit muni de coins de cuivre lui avait blessé cruellement la jambe, il s'en prenait tout naturellement à Cicéron et engageait avec lui un dialogue. Il avait écrit des lettres personnelles aux grands hommes de l'antiquité et les avait placées au vingt-quatrième livre de ses *Lettres familières;* et elles sont bien *familières,* en effet; il est singulier de voir des œuvres de si évidente fiction prendre un pareil caractère de sincérité et j'allais dire d'intimité.

Les manuscrits des auteurs anciens que Pétrarque a possédés se retrouvent encore en grand nombre dans plusieurs bibliothèques de France et d'Italie. Ils ont été reconnus, décrits, catalogués avec une rare sagacité par Pierre de Nolhac, dans son mémorable *Pétrarque et l'Humanisme* (1). On ne sera pas surpris de voir, puisqu'il s'agit de Pétrarque, que ce livre, qui de-

(1) Dont une nouvelle édition considérablement augmentée a récemment paru chez Champion.

vrait être d'érudition pure, est plein de vie, de couleur et de sentiment. C'est que les manuscrits qui ont passé par les mains de notre poète sont eux-mêmes singulièrement vivants; il les a couverts de notes marginales, de réflexions, de souvenirs; on dirait que tandis qu'il lit, nous le suivons pas à pas dans son émotion, sa joie, sa colère. Car ce n'est pas ici un lecteur comme un autre; les marges, les feuilles de garde, tout le blanc des parchemins revêt par moments l'aspect d'une sorte de journal intime; c'est encore une permanente confession.

Je ne parle pas seulement de ce fameux Virgile de la Bibliothèque Ambrosienne de Milan, manuscrit précieux par lui-même et par les miniatures du grand peintre siennois, Simone di Martino. Sur ses feuilles, Pétrarque, comme chacun sait, avait institué comme une sorte de nécrologe de tous ses défunts les plus chers : on y trouve des notes funèbres sur Laure, sur le cardinal

Giovanni Colonna, sur tant d'autres. Mais c'est là un document funèbre, un mémorial de deuil, et il est remarquable seulement de voir la place qui lui était donnée sur un des manuscrits que Pétrarque devait avoir chaque jour entre les mains.

Nous le sentons plus directement et plus immédiatement présent, comme lecteur, dans les rapides notes marginales des autres manuscrits, et surtout dans celles du fameux manuscrit de Cicéron, que Nolhac a retrouvé égaré dans la Bibliothèque de Troyes, en Champagne. Cicéron est le maître et l'ami ; Pétrarque le porte au plus haut de son admiration, et pour le style et pour les pensées, et pour la merveilleuse variété de son information. Aussi, sans cesse, en lisant Cicéron, il lui adresse la parole. Ce sera, le plus souvent, pour louer ses pensées et ses expressions, par une rapide félicitation : *Excellent argument, expression propre, élégante ! très juste ! spirituel ! admirable !* Mais en présence même

de Cicéron, le lecteur vigilant garde toute sa liberté ; il lui arrive d'avoir des doutes sur la doctrine, car le chrétien croyant ne disparaît jamais dans les enthousiasmes de l'humaniste. Il démêle judicieusement les doctrines qui appartiennent à Cicéron en propre, et celles que Cicéron fait développer par quelque interlocuteur fictif, pour les besoins de la discussion. Si Épicure vient à paraître, Pétrarque marque aussitôt sa haine pour le philosophe, dont le nom était, au moyen âge, synonyme d'impiété. Il s'exclame : *Doctrine empoisonnée !* Ou bien il est ironique : *Épicure commence à déraisonner.* Il l'interpelle même : *Tu te trompes bien, Épicure, si tu penses faire croire cela au pieux lecteur !*

Au contraire, il s'efforce d'approuver ou d'expliquer Cicéron, qui croyait en Dieu et en l'âme immortelle, et qui eût été assurément chrétien, Pétrarque n'en doute pas, s'il eût pu connaître le Christ. Mais il ne l'approuve pas sans restriction. Auprès

d'une phrase où il est question des dieux de Rome, il écrit : *Pieuse et profonde pensée, s'il avait parlé du vrai Dieu.* A de certains moments, il prend la liberté de blâmer doucement son maître : « Cave, male dicis » : *prends garde, Cicéron, tu ne parles pas bien!* Ou bien il a seulement un doute et donne à Cicéron un simple avertissement : « Cave », *prends garde!*

Ces précautions respectueuses peuvent nous surprendre, hommes du vingtième siècle, Latins dégénérés, qui sommes sur le point, hélas! d'oublier les origines romaines et grecques de notre formation intellectuelle. Nous nous soucions fort peu de Cicéron, et bien des gens ne voient en lui que l'auteur responsable des versions de collège, des thèmes et des discours, où nous nous efforçâmes de le faiblement comprendre et de le pauvrement imiter. Pour Pétrarque, il était le maître, le guide, le modèle; il était un ancêtre glorieux, ouvrant, à travers les siècles, la voie des

grands exemples à une avide postérité. Nous sourions de voir qu'on fît tant de manières pour parler face à face à Cicéron. Les dévots de la Rome antique, au quatorzième siècle, pensaient que c'était encore bien trop de liberté. Pétrarque nous a raconté qu'un soir, dans les faubourgs de la ville de Vicence, où il s'était arrêté dans une auberge pour passer la nuit, de graves et sages personnes de la ville vinrent lui demander en secret un entretien nocturne. C'était pour lui parler de Cicéron et exiger quelques explications sur des jugements un peu sévères qu'il avait portés sur le maître.

Ce trait nous complète Pétrarque lecteur et lecteur de Cicéron. C'est après avoir reçu les reproches des cicéroniens de Vicence qu'il écrivit lui-même à Cicéron, pour s'expliquer avec lui d'homme à homme. Son imagination lui rend vivants les grands hommes de l'antiquité. Il les voit. Il les crée pour lui-même et par rapport à lui-même.

III

Bien plus encore nous paraîtra ce caractère de vivante sensibilité, si nous jetons les yeux sur ses œuvres morales et religieuses. Ici nous touchons au plus intime de sa conscience. Pétrarque est un converti et un pénitent; je dis un « converti » au sens du dix-septième siècle; il ne s'est pas converti de l'hérésie, ou de l'impiété philosophique à la foi pure et orthodoxe; non, mais de l'esprit mondain à l'esprit chrétien, mais d'une jeunesse frivole à un âge mûr rempli de luttes, à une vieillesse sainte (1). Ce n'est pas, comme l'ont dit quelques historiens qui l'ont mal compris, qu'il ait

(1) On peut voir ce que j'ai expliqué au sujet de la conversion de Boccace, dans BOCCACE, *Études italiennes*. Paris, Plon, 1890.

été pris d'une sorte d'exaltation mystique. Avec son jugement plein de sagacité, M. Novati (1) a récemment remis les choses à leur place : Pétrarque n'est nullement un mystique; rien, en effet, ne semble plus contraire à sa nature : c'est simplement un croyant. Sa fameuse *canzone* à la Vierge, *Vergine bella*, est une touchante et naïve prière, comme tout chrétien peut et doit en faire (à la beauté de l'expression près, cela va sans dire). C'est la prière d'un pécheur qui demande pardon de ses péchés, et qui veut en faire pénitence. Il n'y a en cet homme aucune *maladie* mystique, ni non plus aucun *dilettantisme* religieux, comme quelques-uns récemment ont voulu encore l'insinuer. Toujours sincère, toujours spontané, ne voyant pas et ne pouvant pas voir les contradictions que la postérité croit relever dans sa conduite, il est chrétien comme nous l'avons vu Romain, comme on

(1) Dans un article de haute valeur, inséré dans la revue la *Lettura*.

le sait livré à la passion, de tout l'élan de son âme violente. Il l'est avec douleur, tourment, inquiétude, car cela est son essence. Un de ses plus anciens biographes l'a défini par ce mot qui est intraduisible : *Di natura fu indegnante.*

Il s'indigna contre lui-même. Un jour, un peu avant ses trente ans, sous l'influence d'un ami vénéré, le moine Denis de Borgo San Sepolcro, qui lui avait fait lire les *Confessions* de saint Augustin, il s'arrêta, comme Dante, « au milieu du chemin de la vie ». Il repassa les souvenirs de son enfance chrétienne, et par la foi profonde qui n'avait jamais cessé d'être en lui, il y compara la vie qu'il menait avec son frère en la ville corrompue d'Avignon, depuis la mort de leurs parents. Il considéra combien dans cette vie de jeunes hommes élégants, d'amoureux à la mode, de poètes courtois, il y avait de vanité et de péché. Il se demanda même si dans le métier gracieux qui consiste à « contourner » (comme il dit) les

mots et les syllabes à la louange des dames, il n'était rien au fond qui parût contraire à la rigueur nécessaire de la morale chrétienne et aux préceptes du Décalogue. Et il reconnut que oui.

L'œuvre commencée par le P. Denis fut poursuivie et achevée par son frère Gherardo, je crois l'avoir autrefois démontré (1). Gherardo avait été le compagnon de sa vie frivole. Il le devança dans le chemin de la conversion. La dame qu'il chantait dans ses vers, belle et irréprochable, mourut à la fleur de sa jeunesse. Ce fut pour les deux frères un coup du ciel, qui les conduisit, après un premier moment de révolte et de désespoir, à un désir plus complet de la pénitence, avec celui de la retraite et de la solitude. En 1337, pour la première fois, ils passent tous les deux l'été à la fontaine de Vaucluse, et dès lors, au travers des aven-

(1) Dans mon *Frère de Pétrarque*. — J'ai tâché aussi de reconnaître les phases de la conversion au point de vue des dates dans les poésies italiennes dans ma *Chronologie du Canzoniere*.

tures d'une vie agitée, il faudra toujours à Pétrarque de longs moments de repos, de silence, de solitude, soit à Vaucluse, soit à Selvapiana, près de Parme, dans d'autres lieux encore, jusqu'à ce qu'il trouve enfin le lieu de sa dernière retraite, qui sera celui aussi de sa tombe, auprès de Padoue, dans les beaux monts Euganéens, à Arquà.

Son frère cependant a été plus loin que lui; il a quitté le monde, il a pris l'habit de saint Bruno, et il vit désormais dans la Chartreuse de Montrieux, auprès de Toulon. Son illustre aîné songe à lui sans cesse, lui écrit souvent, et le visite deux fois. Désormais les pensées et les pratiques religieuses tiennent dans sa vie une place de plus en plus grande. Il passe à Vaucluse deux carêmes de suite, en 1346 et en 1347, et les occupe tout entiers à écrire deux traités (1), celui de la *Vie solitaire* et celui du *Repos des Religieux*. Entre les deux, il

(1) Commencés aux dates indiquées et terminés plus tard.

avait été à Montrieux voir pour la première fois ce frère qui l'avait quitté cinq ans plus tôt (1). Cette visite à la Chartreuse, et la suivante, ont été décrites en quelques-unes de ses pages les plus éloquentes : « Je suis venu, a-t-il dit, dans le paradis, j'ai vu les anges de Dieu sur la terre. » Il a reconnu dans le monastère « le seul *ciel* possible en ce monde ». Les accents de la psalmodie nocturne ont bouleversé son âme pécheresse et lui ont fait répandre des torrents de larmes.

Deux fois il est revenu à Montrieux, et deux fois la même délicieuse émotion l'a saisi. Son admiration pour la vie monacale et la religion surtout de saint Bruno est sans limite. Il a multiplié les expressions de cette admiration. Et même, avec l'esprit exclusif qui lui est propre, et un sentiment bien médiéval, il a limité son approbation

(1) Sur les dates de la vie de Gherardo, il y a lieu de modifier quelques-unes de mes conclusions *(le Frère de Pétrarque)* par les documents récemment publiés par M. Cipolla *(Archivio storico Italiano,* 1909).

aux seuls moines contemplatifs et à la seule vie érémitique : et, si Franciscain qu'il soit souvent dans l'inspiration, on est frappé de voir qu'il appréciait peu les fils de saint François, qu'il ne partageait pas l'admiration de Dante pour les ordres mendiants ; il n'aimait pas que les moines sortissent du cloître pour se répandre dans le monde.

Les moines contemplatifs ne furent pas ingrats à leur enthousiaste admirateur. De son vivant, Pétrarque était recherché par eux, et surtout par les Chartreux ; ceux de Garignano près de Milan le recevaient comme un frère ; ceux de Trévise prenaient plaisir à le rencontrer, à lui narrer la conduite héroïque de son frère pendant les horreurs de la peste de 1348. Après sa mort, ils lui restèrent fidèles ; non seulement les Chartreux de Montrieux, dans leurs anciens registres, ont marqué la coutume et le devoir de chanter chaque année une messe pour le repos de l'âme de Pétrarque, en exécution du legs pieux qu'il leur avait fait,

mais la renommée du grand pénitent était répandue, dans les Chartreuses, jusqu'aux extrémités de l'Europe. J'en ai trouvé la preuve en explorant quelques bibliothèques des anciens Pays-Bas. Un grand nombre des manuscrits du quinzième et même du seizième siècle, provenant de monastères et surtout de Chartreuses, près de Liège, de Grammont en Belgique, de Bois-le-Duc en Hollande, renferment les œuvres de mystique, d'apologétique, de controverse qu'ont laissées les pères latins et grecs, ou les écrivains fameux du moyen âge. A côté de Lactance, de Basile, de la règle de saint Benoît, des Commentaires d'Augustin sur les Psaumes, on rencontre très fréquemment les grands traités édifiants de Pétrarque, ses lettres à son frère sur la vie claustrale, ses méditations sur les psaumes de la Pénitence. Chose vraiment remarquable, à l'époque où le créateur de l'humanisme, mort depuis cinquante à soixante ans, se voyait oublié, dédaigné et dépassé

par les humanistes, ses orgueilleux et ingrats descendants, pourtant il restait vénéré au fond des cloîtres : ses livres prenaient place parmi les lectures saintes qui étaient en faveur chez les pieux solitaires.

Je doute qu'ils y cherchassent autre chose que des sujets d'édification. Mais il faut bien reconnaître que s'ils l'avaient su et voulu, ils y auraient assurément trouvé un peu de fruit défendu. Pétrarque y laisse bien transparaître sa nature tout entière. On y aperçoit même l'homme de parti. Le livre de la *Vie Solitaire* est d'une inspiration pacifique entre tous ; il a pour sources la Vie des Pères du Désert et toute une suite de naïves hagiographies ; il est dédié à un saint cardinal, et fut goûté à la cour du bienheureux pape Urbain V. Il contient cependant de véhémentes déclamations contre la curie romaine. Il est vrai que personne alors ne considérait de pareilles déclamations comme dirigées contre la papauté elle-même. Tout le moyen âge en est témoin.

Mais quelques moines scrupuleux eussent pu considérer encore, dans le Traité de la *Vie solitaire,* et dans celui aussi du *Repos des religieux,* que les auteurs païens tiennent une bien large place. Et, en effet, pour nos goûts d'aujourd'hui, et toute dévotion mise à part, cette place est démesurée. Disons tout : ce qui nous en plaît le moins est ce qui était alors le plus goûté du lecteur : ce sont ces innombrables citations de Cicéron, de Sénèque, de Macrobe, Valère Maxime et tant d'autres ; ce sont surtout ces exemples, cet amas de souvenirs grecs et romains, qui à chaque moment nous semblent interrompre l'élan d'une belle image, ou le développement d'une pensée profonde. Cela justement formait le charme et l'attrait de ces livres pour des lecteurs assoiffés d'antiquité. Et après tout, le mélange bizarre de l'homme chrétien et de l'homme antique, du poète couronné de gloire et de l'humble pénitent, est tout justement ce qui fait de Pétrarque cet homme

unique, attachant, surprenant, infiniment variable et imprévu, qui charma jadis ses contemporains et nous charme encore quand nous arrivons à le comprendre. C'est dans ce contraste, dans ce « conflit », suivant sa propre expression, qu'il est tout entier.

IV

Dans l'état d'âme où nous le montrent ses écrits pieux, et surtout le *Secretum,* après les visites à Montrieux, il semble qu'il ne lui restât plus qu'à prendre lui-même l'habit de saint Bruno. Et pourtant il ne le fit pas. Il nous a expliqué pourquoi, dans la première de ses Églogues allégoriques. C'est un dialogue entre son frère et lui, sous les noms figurés de Sylvius et de Monicus ; ce dernier nom désigne bien clairement son frère le moine, et Sylvius, c'est lui-même ; tous ses amis le devaient bien comprendre, car il avait toujours aimé à se faire surnommer Sylvain, pour marquer son amour des campagnes et des bois sauvages. En vain Monicus veut engager Sylvius à rseter avec lui dans l'antre solitaire où il a

trouvé le repos et où résonne le chant d'un berger sublime; ce berger symbolique est le roi David, et son chant n'est autre que la psalmodie nocturne des psaumes. L'antre saint et solitaire, c'est la Chartreuse de Montrieux.

Mais Sylvius se défend. Il ne restera pas. Il sait goûter les chants pieux du berger poète. Mais, dès la jeunesse, il s'est voué à suivre les pas d'un autre berger, en lequel il nous fait reconnaître sans peine Virgile. Monicus, donc, priera Dieu pour Sylvius, afin qu'il ne retombe plus dans les impuretés et les tentations de sa jeunesse; mais Sylvius partira, il rentrera dans le monde, y retrouvera l'agitation et le souci, loin de la paix et du « repos des religieux ». Il suivra Virgile. Il sera le poète qu'attendent les générations.

Et dès lors, en effet, plus que jamais, sa vie est double. La pénitence chrétienne, qui a pris possession de lui, le garde dans la vertu sans rechute sérieuse, sinon sans

tentations. Il tient fidèlement les promesses qu'il a faites à son frère et qui sont : renoncer aux voluptés charnelles ; fréquenter les sacrements ; réciter pieusement l'office quotidien, car il considère que les bénéfices ecclésiastiques dont les papes l'ont favorisé lui imposent cette charge, encore qu'il n'ait jamais été prêtre. A ces engagements il s'attache avec la passion et même avec l'excès qu'il met en toutes choses. Non seulement il dit l'office de chaque jour, mais il prend l'habitude de se lever chaque nuit pour réciter les heures nocturnes. Il prie sans cesse. Nous avons des prières qu'il a écrites. Elles sont d'une grande beauté. Dans l'une, il demande à Dieu la grâce de souffrir en ce monde afin de racheter ses péchés. Telles sont les habitudes quotidiennes et les dispositions morales de cet « homme moderne ». Et l'aristocratique humaniste, le poète lauréat, ne craint pas d'affirmer que bien au-dessus, non de lui, mais de Virgile, de Cicéron, de Platon,

bien au-dessus des orateurs, des poètes et des philosophes, il faut louer, il faut envier une vieille paysanne, humble et ignorante, qui, dans une pauvre chapelle de hameau, prie Dieu de tout son cœur, dans la pureté d'une foi naïve.

Mais, cependant, comme le Sylvius de l'églogue allégorique, il continua sa route de poète. Il renonce moins que jamais à ses *bagatelles en langue vulgaire*. Il fait des vers italiens; il reprend ses anciens poèmes pour les corriger et les refondre. Il en écrit de nouveaux. Après la terrible année de la peste noire, qui lui a enlevé ses amitiés et ses amours, Laura et le cardinal Colonna, « la forte colonne et le vert laurier », son âme, plus inquiète et plus triste que jamais, trouve à s'épancher dans les admirables chants de la seconde partie du *Canzoniere*. Peu à peu les lamentations se font plus douces, la mélancolie s'écarte, et dans un ciel d'espoir et de foi, la sérénité divine vient à luire au-dessus des douleurs du

monde. Ce n'est plus la mer trouble de minuit, qu'il a chantée jadis, qui hurle l'hiver sur les récifs et qui porte « le navire chargé d'oubli ». C'est le paradis des peintres naïfs de son époque et, parmi les anges, Madame Laure y apparaît transfigurée :

« Les anges élus et les âmes heureuses, tous les habitants du ciel, le premier jour où vint ma dame, se pressèrent autour d'elle, pleins de surprise et de révérence.

« Quelle lumière est celle-ci et quelle « nouvelle beauté? disaient-ils entre eux; « car jamais âme aussi parée, du monde pé- « cheur à ce très haut séjour, n'est montée « en le temps de ce siècle. »

« Elle, toute heureuse d'avoir changé de demeure, se voit semblable aux âmes les plus parfaites. Mais, de temps en temps, elle se retourne un peu, pour voir si je la suis; et elle semble m'attendre : — et moi, je dirige tous mes pensers et mes désirs

vers le ciel; car j'entends que ma Dame prie afin que je me hâte... (1) »

S'il ajoute à son *Canzoniere* italien de nouveaux poèmes, et s'il reprend aussi sans cesse les anciens, c'est, disais-je, pour retoucher et perfectionner le recueil et l'enrichir sans cesse; mais c'est surtout pour y donner un classement méthodique et en construire un tout harmonieux. Il pousse ce soin jusqu'à un artifice qui paraîtra un peu factice. Quelques-uns des poèmes qui paraissent nés spontanément, sous la pression des circonstances, n'ont été achevés qu'après coup, après des jours, des mois, des années. Il y en a même qui ont été composés tout entiers loin des circonstances qui semblent les inspirer. Mon ami Carl Appel, le savant rhéteur de Breslau,

(1) Il faut, pour la pureté du texte conforme à l'original, lire ces poèmes dans l'édition de M. Mestica (Florence, Barbera, 1896), ou dans celle qu'a donnée l'illustre poète Giosuè Carducci (Florence, Sansoni, 1899), si l'on ne peut pas aborder la lecture du splendide fac-simile publié pour le jubilé de 1904 par la Bibliothèque Vaticane sous l'habile direction de Monsignor Vatasso.

nous a fait reconnaître qu'un au moins des sonnets sur Laure vivante, en lequel, suivant l'usage, le poète se plaint des rigueurs de sa cruelle, fut écrit tout entier deux ans, et plus, après que la vertueuse dame reposait à jamais dans le tombeau.

On trouverait peut-être des faits semblables dans l'œuvre de bien des poètes. Le monde réel n'est pour leur imagination qu'une occasion, et l'image qu'ils en transportent dans leur œuvre devient pour eux la seule réalité ; ils se créent un monde qui leur appartient. Tel est le cas pour le *Canzoniere* de Pétrarque. C'est ce que j'ai cherché jadis à exprimer dans un petit livre (1) assez austère, où bien des choses naturellement sont déjà à revoir et à corriger, mais dont la donnée générale me paraît rester juste. Encore une fois, sans le vouloir et presque sans le savoir, Pétrarque a fait de son recueil de poèmes toute une

(1) *La Chronologie du Canzoniere* de PÉTRARQUE. (Bouillon, 1898.)

confession, une sorte de roman personnel, l'histoire de sa jeunesse romanesque, mélancolique et voluptueuse, celle de sa pénitence, de sa retraite et de ses solitudes pieuses, le tout traversé des éclairs de la politique, du patriotisme, de l'enthousiasme antique et romain.

Et aussi bien, il a voulu exprimer encore une fois en italien et sous une nouvelle forme, ces mêmes pensées et ces mêmes sentiments. De là cette œuvre, qui a occupé surtout la seconde partie de sa vie, cette œuvre si goûtée au moyen âge et à la Renaissance, si imitée par les poètes, si illustrée par les peintres, les *Triomphes* (1), que notre temps dédaigne et ne peut tout à fait comprendre. C'est le cortège glorieux et triomphal de toute une antiquité transfigurée, l'antiquité de la gloire militaire ou civile, de la gloire des sciences et des lettres,

(1) Encore une fois, je ne résiste pas au plaisir de louer une édition très remarquable, celle des *Trionfi*, qui a été donnée par Carl Appel, à Halle, en 1901.

des amours; et voilà que le cortège des gloires se heurte au Triomphe du Temps et à celui de la Mort, comme s'y heurtent aussi celui de l'Amour, qu'arrêtait déjà le cortège de la Pudicité. Au-dessus de ces Triomphes successifs et contradictoires, resplendit vainqueur, le Triomphe de l'Éternité, dans un poème dont les stances finales sont sans doute les derniers vers que Pétrarque ait écrits, comme ils sont la conclusion de toute sa pensée et de toute sa vie : en l'Éternité, il voit resplendir à jamais, rajeunis et éclatants, victorieux des coups du temps et de la mort, les deux désirs inassouvis de sa vie entière : la gloire et la beauté :

« De ces Triomphes, nous en vîmes cinq ici-bas sur cette terre; et enfin le sixième, s'il plaît à Dieu, nous le verrons là-haut.

« Le Temps, à tout briser si prompt, et la Mort, en sa volonté si rapace, tous deux alors seront morts l'un et l'autre.

« Et ceux qui ont mérité la claire Gloire, que le Temps a éteinte, et les beaux visages

pleins de grâce qu'ont fait pâlir le Temps et la Mort amère, et l'oubli et les ténèbres, devenus beaux plus que jamais, en un âge plus vert et plus fleuri, posséderont enfin, avec l'immortelle Beauté, une Gloire éternelle! »

V

Ce rêve immense de vie bienheureuse et céleste n'a pas supprimé dans l'âme du poète ses rêves humains. Tout du long de sa vie, on le voit par intermittences animé des mêmes volontés, des mêmes colères, parfois des mêmes préjugés. Il bataille sans cesse, à tort parfois, souvent à raison, toujours avec excès, contre les abus de la curie romaine, contre les influences françaises qui la dominent, si bien que notre vieille France reçoit toujours quelques-uns des coups, et non des plus justes ni des mieux appliqués. Il n'oublie pas ses ennemis usuels, les médecins, les astrologues, les faux savants, les incrédules de son époque, que l'on comprend sous les noms généraux d'épicuriens ou d'averroïstes. Il a le tempérament combatif, susceptible, ombrageux.

Il se fait des ennemis et le supporte impatiemment. Il tient son siècle pour le plus mauvais qui ait jamais été, le plus bas, le plus corrompu, le plus impie. Il aspire au Paradis dans l'avenir, et rêve dans le passé d'une Rome idéale, toute faite de gravité, de vertus et de beautés. Mais, dans le présent, il nous offre la figure du plus agité et du plus passionné des êtres, dans ses lettres toujours plus nombreuses, dans ses pamphlets et ses diatribes polémiques, l'*Invective contre un médecin*, l'*Apologie contre les calomnies d'un Français,* le traité (au titre si pittoresque) *De son ignorance de lui-même et de bien des choses*.

Mais ce qui est singulier et le caractérise bien, c'est qu'il poursuit toujours, et jusqu'à sa dernière heure, l'entreprise d'une restauration impossible, celle des lettres et des mœurs de Rome antique et celle de la langue latine elle-même. Moins clairvoyant que Dante, il ne se détacha jamais de cette noble, mais certaine illusion, et sans cesse,

suivant sa forte expression, il en a « nourri son cœur ». En 1339, à Vaucluse, en les premières années de sa retraite et de sa vie solitaire, il a entrepris de donner aux Romains un nouveau héros poétique, en Scipion l'Africain, et d'écrire en son honneur un poème épique en latin, l'*Africa*. Il ne lui suffit pas, comme à Dante, de prendre Virgile comme guide symbolique vers la découverte des vérités morales. Mais il voulut être un nouveau Virgile et doter une nouvelle Rome d'un nouveau poème national.

C'est, en somme, cette entreprise impossible que le laurier poétique récompensa par avance sur le Capitole en 1341. Et, trente-trois ans plus tard, en 1374, quand le poète quittait ce bas monde, le poème fameux n'était pas publié encore. Quelques amis vieillis l'attendaient toujours. La nouvelle génération presque entière ne s'en souciait pas. Elle ne songeait guère plus à cette autre œuvre immense qu'il avait con-

çue dans le même temps à peu près que l'*Africa,* le livre *Des hommes illustres.* Car il avait prétendu écrire encore, en prose latine, un livre qui fût comme le temple et le musée de tous les grands hommes dont l'exemple et la gloire devraient habiter la pensée des descendants dégénérés. Sa première pensée, comme Pierre de Nolhac l'a établi, avait été de peupler ce Panthéon des grands hommes de toutes les nations : Hébreux, Grecs, Romains. Puis, il avait reculé devant l'immensité de l'entreprise, et s'était contenté d'écrire un livre, déjà énorme, sur les héros de l'histoire romaine. Au-dessus d'eux tous, il dressait un monument de gloire à Jules César, type de la sagesse civile, de la force et de la gloire, fondateur et patron du saint et grand empire romain, dont il rêvait la renaissance, la vie, la perpétuité à côté d'une papauté divine, pour la grandeur, pour la gloire, pour le bonheur de l'humanité.

Comme l'épopée en vers, et plus encore,

l'épopée en prose tomba dans l'oubli et le néant. Pour en trouver une seule édition imprimée, et combien incorrecte et insuffisante! il faut descendre jusqu'au dix-neuvième siècle.

Pétrarque avait pu terminer à peine ce livre de prédilection. Il l'avait en mains encore à Arquà en 1374, pendant les derniers jours de sa vie. Et lorsqu'un matin, en entrant dans sa bibliothèque, on trouva le vieux maître immobile, mort, endormi pour toujours, le livre sur lequel s'était penchée pour la dernière fois sa tête vénérable était ce *De viris illustribus,* qu'il avait tant aimé (1).

(1) Depuis le jour où l'on écrivait ces pages, de grandes discussions se sont élevées sur les circonstances de la mort de Pétrarque. Elles ont eu surtout pour origine le magnifique mémoire que Léon Dorez a publié pour accompagner une édition en *fac-similé* du manuscrit en lequel il a reconnu le manuscrit *mortuaire* de Pétrarque.

VI

J'ai tâché, par des traits trop nombreux peut-être, de faire apercevoir ceci : que la pensée, le rêve, le désir de Pétrarque, nous le font bien plus haut et plus grand que l'œuvre fragmentaire qu'il nous a laissée. Il est un immense poète, placé à un des grands tournants de l'histoire, et s'il n'a pas toujours pu concevoir, pu exprimer tout ce qu'il a vu d'un coup d'œil ardent et clairvoyant, si l'illusion a habité son cœur, si son œuvre, par rapport à sa vision, peut nous sembler parfois pareille à un naufrage, une ruine, une défaite, un cimetière, du moins, en étudiant toujours les fragments de plus près, nous apercevons notre poète toujours vivant, lui, toujours admirablement sensible, miroir de toute une humanité. Prenons-le pour point central et pour

guide ; il nous ouvre autour de lui la vue sur des horizons nombreux.

A travers lui, et par suite de cette exquise sensibilité qui a fait de lui le témoin le plus impressionnable de toutes les actions et de tous les sentiments de son époque, nous sommes à même d'étudier tout un siècle, un des plus curieux et des plus variés de l'histoire. J'ajoute que Pétrarque, par l'incroyable renommée dont il a joui, non moins que par sa curiosité universelle, se trouva en contact avec un nombre et une variété de personnages vraiment extraordinaires. Et il a toujours tout raconté, voulant toujours s'analyser lui-même en présence de toutes les circonstances de la vie. Il a approché dans l'intimité le roi Robert de Naples, l'empereur Charles IV de Luxembourg, et notre pauvre Jean le Bon, une foule de nobles, de prélats, de moines, de savants de l'Allemagne, des Pays-Bas, de l'Angleterre, de la Bohême, sans parler de la France et de l'Italie. Il intervenait comme

pacificateur entre les républiques de Gênes et de Venise. Il écrivait familièrement à l'empereur d'Allemagne, et l'impératrice lui faisait part personnellement de la naissance de ses enfants. Lorsqu'il assistait à Venise à quelque cérémonie publique, le Doge de la sérénissime république le faisait siéger à sa droite. Trois papes successivement le suppliaient d'accepter des fonctions en leur curie. Tous les souverains et les premières universités se disputaient sa présence. En vérité, je ne pense pas que l'on ait vu jamais un poète, un philosophe occuper en Europe une pareille situation, si l'on n'y compare pourtant celle de Voltaire, à un certain moment du dix-huitième siècle.

Que de sujets d'études donc, autour et alentour de notre poète, si l'on songe surtout qu'après des rois, des papes, des prélats et des sages, il nous introduit près d'humbles prêtres comme Nelli, de bons moines comme Gherardo, de modestes fonctionnaires comme Socrate, de simples

paysans comme Monet. Cette étude est vraiment indéfinie si l'on veut la pousser à bout.

Mais il y a autre chose encore, et il en faut bien convenir. Pétrarque est remarquable par le nombre, par l'ardeur, par la constance de ses amitiés. C'est une belle et touchante histoire que celle de ses amitiés. Il a trouvé en elles ses plus grandes joies : il a aimé ses amis et il a été adoré par eux. Si l'on a bien senti ce que j'ai tâché d'exprimer, on ne sera pas surpris d'apprendre que son cœur douloureux trouvait une douceur suprême à être aimé. Il a étendu ce désir jusqu'à la postérité. Il a dit quelque part qu'il ne désirait pas tant être admiré des générations futures que d'en être aimé.

Eh bien, son désir a été accompli. Bien peu me démentiront, parmi mes confrères en Pétrarque, dans les diverses régions du monde : nous l'aimons, et j'ajoute que nous l'aimons comme on doit aimer ses amis,

jusqu'à excuser ses fautes et ses faiblesses. C'est peut-être qu'elles le mettent à notre niveau et permettent une certaine familiarité sans laquelle il n'est pas d'amitié vraie. Nul n'oserait se dire ami d'Aristote, de Dante ou de Descartes. A l'amitié doit toujours se mêler un peu de pitié réciproque. Et puis les défauts de Pétrarque, inconstance, irritabilité, idées préconçues, injustice, orgueil ou désespérance, sont de ceux où il n'entre aucune bassesse.

Ce sont de ces défauts où mon cœur s'intéresse,

disait Sainte-Beuve parlant d'un poète tout autre et d'un tout autre siècle. Il y a bien des choses qu'on a peine à pardonner à Pétrarque, mais on les lui pardonne pourtant; il a si souvent, si éloquemment demandé le pardon de ses fautes!

Ces pages ne prétendent pas donner une image, si incomplète soit-elle, de l'homme que vient d'honorer l'Italie et l'Europe en le six centième anniversaire de sa naissance;

mais on y a réuni assez de bonnes raisons peut-être pour expliquer à ceux qui s'en étonnent pourquoi tant de travailleurs se sont rencontrés, sans concert préalable, pour faire de la vie de cet homme le centre de leurs études historiques.

POST-SCRIPTUM

Celui qui écrivait ces lignes pour des lecteurs français avait été invité, à la même heure, par plusieurs revues et journaux d'Italie à contribuer aux honneurs séculaires rendus au grand poète. Il avait été heureux de répondre à l'invitation. De là quelques lettres, articles, notes, de plus ou moins d'importance (1). Un de ces articles paraît compléter l'expression des sentiments qui sont analysés dans les pages précédentes. C'est pourquoi on le cite ici, dans ce livre destiné à commémorer les *Jubilés* (2).

(1) Il aime à rappeler qu'un de ces articles représentait une contribution à l'étude du texte des lettres de Pétrarque, d'après un important manuscrit de notre Bibliothèque nationale. (Inséré dans le volume : PETRARCA E LA LOMBARDIA.)

(2) L'article avait, dans le numéro spécial publié dans la *Rivista d'Italia* (juillet 1904), ce titre : *Pourquoi nous aimons Pétrarque.*



La gloire de Pétrarque a ce caractère rare qu'elle dépasse les frontières. Elle a toujours été internationale; elle l'est plus que jamais; de France, d'Allemagne, d'Angleterre, elle a gagné des pays qui semblaient plus éloignés encore des influences latines et romanes, la Russie, la Finlande, le Danemark, la Suède, les États-Unis. Mais nous réclamons pour les pétrarquisants de France un droit au moins d'antériorité; et ce disant je ne parle pas de nos poètes de la Renaissance, qui bien souvent d'ailleurs ne dérivaient pas de Pétrarque lui-même. Je parle des historiens et des critiques; l'ingénieux abbé de Sade, quoi qu'on en dise, fut le premier à poser bien des questions, et à en résoudre quelques-unes; en partant de lui pour arriver jusqu'aux érudits modernes, parmi lesquels Pierre de Nolhac tient sans conteste le premier rang, com-

bien de savants importants ne rencontre-t-on pas en chemin? Il faudra du moins citer l'illustre Léopold Delisle, dont l'infatigable labeur n'a laissé inexplorée aucune partie du moyen âge, et mon vénéré maître et ami, Alfred Mézières, doyen des pétrarquisants français.

Autour de ces noms fameux, la France pourrait en grouper bien d'autres. Ce n'est pas que chez nous le pétrarquisme soit une mode et qu'il ait rien de populaire. Au contraire, et j'en suis témoin; car si d'aventure mon modeste effort aboutit parfois à quelque petit volume patiemment construit, il m'arrive de surprendre sur des visages amis un fugitif sourire, avec ces mots : « Toujours Pétrarque? »

Eh! oui : toujours. Cet homme extraordinaire tient bien ceux qu'il a pris. On ne le quitte plus. Bien des grands hommes ont conquis des disciples fervents : on s'attache à Dante, à Shakespeare, à Virgile, à Molière. Le sentiment que nous portons à Pé-

trarque est bien différent, — ou du moins celui que je lui porte, — car en pareille matière, après tout, on ne peut parler que pour soi.

Je l'ai rencontré par hasard, en lisant, si j'ai bonne mémoire, le livre de Renan sur Averroès. Ma curiosité fut éveillée et je voulus chercher un peu plus d'information. Ce fut mon entrée dans le *Labyrinthe*. Je n'en suis plus sorti. Je n'ai jamais maudit l'heure de cet *innamoramento*. Bien au contraire.

Benedetto sia 'l giorno e 'l mese e l'anno!

L'amitié est un don du ciel. C'est la plus belle chose qui soit, dit Pétrarque, après la vertu. Je me suis pris d'amitié pour cet homme, comme plusieurs bons esprits, six cents ans avant moi, se sont pris de la même amitié, de loin, sans le connaître, sans le voir, par l'attrait de sa renommée,

... come per fama uom s'innamora.

Entre lui et moi il y avait l'obstacle de

l'espace, comme l'eurent Nelli, Boccace, le roi Robert; mais moi j'ai eu, de plus qu'eux, l'obstacle du temps; et qu'est-ce que cela pour les âmes?

Pétrarque est assez grand pour nous frapper d'admiration; assez puissant pour nous conduire en un monde de découvertes, nous servir de guide vers l'étude la plus vaste, complexe et variée d'histoire, d'art, de philosophie et de belles-lettres. Mais il n'est ni assez grand, ni assez puissant pour nous écraser en le sentiment de notre petitesse. Il eut ses faiblesses, ses misères et ses contradictions, nous les savons; il nous les a dites. Et c'est pourquoi nous nous sentons ses égaux. Nous apercevons même ses travers, ses humeurs, ses ridicules; il peut arriver que nous nous moquions de lui un instant; mais plutôt nous le plaignons. Il s'exalte en enthousiasmes et s'écroule en découragements. Il est avide de pitié, de tendresse, d'amitié enfin, inquiet et lassé, mais délicieux après tout, digne, pour tout

dire, jusqu'en ses défaillances des amitiés ardentes qu'il a connues toute sa vie, et qu'il connaît encore par delà la tombe, en cette vie immortelle à laquelle il croyait de toute son âme.

Son œuvre nous attire et nous charme. Et si de tous temps cet attrait s'est particulièrement exercé sur les esprits français, c'est sans doute parce que la France, les influences françaises, ont joué dans toute sa vie un rôle très important. Car cela n'est pas douteux, quoi qu'il ait pu en dire lui-même. Il me semble apercevoir, que s'il a dénigré la France *en gros* systématiquement, il l'aimait fort *en détail*. Il aimait le roi Robert, Philippe de Vitry, Pierre de Bressuire, Gui de Boulogne, Philippe de Cabassole, l'abbé de Saint-Bénigne, Ponce Sanson, Sacramor de Pomiers, et même Jean le Bon et le futur Charles V. Il serait facile de prouver que, malgré ses déclamations systématiques, il ne haïssait pas la Provence. Et, quoi que j'aie pu en dire moi-

même, il n'était pas tout à fait indifférent à la nature de nos campagnes françaises ; j'ai eu le bonheur de découvrir récemment une variante pour une de ses lettres, par laquelle nous apprenons qu'il louait à l'occasion nos paysages : « Amœnitas Gallica. »

Il y aurait certes bien à dire sur tout cela. Je ne prends pas au sérieux le *misogallisme* de Pétrarque, et il me semble d'ailleurs que tous les *misogallismes* n'ont jamais été que malentendus passagers entre deux peuples faits pour s'accorder. Les malentendus naissent de passions politiques et meurent avec elles. Notre cher philosophe était trop passionné pour n'être pas souvent injuste. C'est ce qui lui est arrivé lorsqu'il a écrit son *Apologie* contre un certain Français qui n'est d'ailleurs pas resté « anonyme » comme Pétrarque l'aurait bien voulu, car Pierre de Nolhac a reconnu en lui un de mes compatriotes du nord de la France, Jean de Hesdin. Est-ce par raison ? Est-ce par préjugé patriotique ? Il m'a toujours semblé que

dans ce duel littéraire entre l'illustre philosophe et l'obscur moine artésien, l'avantage était resté à ce dernier.

Les reproches que Pétrarque adressait à mes ancêtres ne me blessent pas très fort. Bien plus, des traits dont il les a peints je formerais aisément le tableau d'un peuple français médiéval qui ne serait pas tout à fait contraire à mes désirs. Ce tableau, certes, n'aurait rien à voir avec celui du *sombre moyen âge,* auquel nous ont habitué et Michelet et ses successeurs. Nos Français du quatorzième siècle, si l'on en croit Pétrarque, passaient leur vie à boire, à rire, à chanter et danser. Ce qu'il nous reproche, c'est la fameuse « levitas Gallica ». Nous étions déjà alors ceux que les Anglais d'aujourd'hui nomment : « our lively neighbours ». Or cela ne me déplaît pas. Car pour légers que nous soyons, nous avons pourtant donné le jour à Pascal, à Descartes, à Corneille, Malebranche, Laplace, Cuvier, Pasteur. L'accusation de légèreté n'est

donc que de surface. Et pour gais, — je voudrais bien que nous le restions, et je crains plutôt, je l'avoue, que nous cessions d'en mériter le reproche!

Ce qui d'ailleurs est toujours amusant à observer, dans les critiques malveillantes qu'aiment à faire de leurs mœurs comparées les gens des divers peuples, c'est la place qu'ils y donnent toujours à certains détails extérieurs. La question par exemple du boire et du manger, et des mœurs épulaires, est une de celles qui divisent le plus le genre humain. Pétrarque n'avait pas manqué de traiter les Français de gloutons, un reproche contre quoi devaient protester plus tard nos bons humanistes français Jean de Montreuil et Robert Gaguin (1), nés tous deux dans le nord de la France, au pays des longs repas et des franches *beuveries*. Ces Français que Pétrarque jugeait gloutons, Érasme,

(1) Voir la belle thèse latine de ANT. THOMAS sur Jean de Montreuil, et l'excellent ouvrage de M. L. TUASNE sur Gaguin (*Roberti Gaguini epistolae et orationes*. Paris, Champion, 1903). Cfr. aussi P. DE NOLHAC, *Érasme en Italie*.

descendant de sa Hollande natale, soutiendra qu'ils « dînent pour un liard ». Il est vrai qu'à Venise, chez Alde Manuce, on le tenait lui-même pour un goinfre, tandis qu'il se plaignait tout simplement pour sa part de mourir de faim, et de manger sa salade « sine oleo ».

Rien d'injuste donc comme les querelles instituées d'âge en âge sur les usages et les façons des divers peuples. Ces jugements sommaires naissent d'erreurs et de préjugés, qui se perpétuent et dureront tant que durera l'humanité. Mais ils méritent quelque indulgence peut-être. La faiblesse humaine engendre des excès et des défauts aux plus belles choses qui soient. Ce sont ici les excès et les défauts du patriotisme.

Pétrarque est un des créateurs du patriotisme. Et ce n'est pas à ceux qui peuvent parfois aimer d'une amour un peu exclusive leur « doulce France » à se montrer sévères pour celui qui le premier a crié : « *Italia mia!* »

A SAN GIOVANNI VAL D'ARNO

LES FÊTES DE MASACCIO

(1403-1903)

En juillet 1903, à San Giovanni, au Val d'Arno, une grande fête fut célébrée en l'honneur du cinq centième anniversaire de la naissance de l'illustre peintre Masaccio. Il semble que le souvenir en doive être conservé, et qu'il faille dire quelles furent ces fêtes, en quel admirable cadre elles eurent lieu, et comment un certain nombre d'écrivains et d'artistes français y prirent part.

Beaucoup de gens savent le nom de Masaccio, qui seraient embarrassés peut-être de dire ce que ce nom représente exactement. Le personnage est presque populaire, les œuvres rares et contestées. Nous con-

naissons du moins son nom véritable, car Masaccio n'est qu'un surnom : il s'appelait Tommaso di ser Giovanni di Simone Guidi, ce qui veut dire qu'il était fils d'un certain Giovanni, décoré du titre de *messer*, probablement comme notaire, — petit-fils d'un Simone et descendant d'un Guido. C'est peu, mais c'est plus qu'on n'en sait sur la plupart des peintres. On sait aussi qu'il était né à San Giovanni dans le Val d'Arno supérieur, à la fin de 1401 ou en 1402. On sait, ou plutôt on a droit de supposer, que le sobriquet de Masaccio lui avait été donné, suivant l'usage toscan, comme un augmentatif, parce qu'il était grand et fort; cette image se trouve confirmée, d'ailleurs, par le portrait qu'une tradition bien probablement véridique nous représente comme le sien, dans la fresque fameuse de la chapelle Brancacci. J'observe à ce sujet qu'Auguste Barbier qui, entre tous les poètes français, a si justement chanté les peintres italiens, s'est bien trompé dans le sonnet

où il nous donne un Masaccio mince et mélancolique : c'est que, comme beaucoup d'autres, il a pris pour la tête de Masaccio, celle, toute maladive, de Filipino Lippi, que l'on voit aux Uffizi.

Masaccio, c'est le *gros* Thomas, comme son aîné Masolino, si souvent confondu avec lui, était le *petit* Thomas. Car ainsi les Florentins aimaient, par des surnoms, à fixer dans la mémoire la figure des hommes. Vasari, qui vivait cent ans et plus après ces peintres, nous a-t-il laissé d'eux une image fidèle ? J'aime à le croire. Il recueillait à leur sujet une tradition florentine, qui pouvait n'être vieille que de deux ou trois générations ; or, il semble qu'une pareille tradition puisse bien errer sur des détails de fait ou de date, tout en restant fidèle sur les impressions générales de caractère et de physionomie : « Masaccio était, dit-il, un homme très distrait et qui semblait marcher au hasard, comme si, ayant fixé toute son âme et sa volonté aux choses de l'art, il se souciait

fort peu de lui-même et moins encore des autres. » Sa distraction était extrême; passe encore qu'il négligeât son costume et les soins de sa toilette, mais Vasari s'étonne qu'il lui arrivât même d'oublier ses débiteurs et l'argent qu'on lui devait! Il était d'ailleurs « la bonté même, et si heureux de faire service et plaisir à autrui, qu'on ne saurait désirer plus ».

Ce qu'on sait encore, c'est qu'il mourut très jeune, en pleine santé et en plein travail, si bien que ses contemporains ne voulaient pas croire qu'une pareille mort pût être naturelle. Ce que l'histoire, en outre, ne nous laisse pas ignorer, c'est le prodigieux succès qu'obtinrent les œuvres de cet enfant miraculeux, non seulement en sa vie, mais encore après sa mort, auprès des plus difficiles des hommes, en le plus difficile des temps, auprès des Florentins du quinzième et du seizième siècle. Il n'est pas besoin de rappeler les formes enthousiastes que prit, surtout au seizième siècle, l'admi-

ration pour Masaccio : toutes se résument en le fameux quatrain d'Annibal Caro, dont chacun sait la conclusion : « Tous les peintres ont appris de Michel-Ange, mais d'un seul, Michel-Ange lui-même a appris. »

Ce maître unique du maître, c'est Masaccio.

Il n'est pas douteux du moins que de lui Michel-Ange ait appris beaucoup. On reconnaît dans un dessin de Michel-Ange à Munich une copie des fresques de la chapelle Brancacci (1). Et l'on a pu dire avec vérité de cette chapelle qu'elle resta l'école de tous les peintres italiens pendant tout le quinzième siècle, et jusqu'au jour où Raphaël commença les chambres du Vatican (2).

(1) MUNTZ. *Histoire de l'art pendant la Renaissance,* t. II, p. 375.

(2) F.-X. KRAUS. *Synchronistische Tabellen sur Christlichen Kunstgeschichte.* Il n'est guère douteux, pour commencer, que Frà Angelico lui ait dû beaucoup. Le saint moine avait une quinzaine d'années de plus que lui. Il rentrait à Florence tout justement à l'heure où y éclatait la gloire de Masaccio, récemment mort. (Cf. mon livre sur le Bienheureux Giovanni Angelico de Fiesole. Paris, Lecoffre.)

Ce sont là des faits qu'il est impossible de contester. Masaccio est un de ces hommes, comme l'histoire des lettres et des arts en compte plusieurs, qui paraissent plus grands par leur action sur les générations futures, que par la beauté même de leur œuvre. Il est venu au moment voulu, dans un de ces moments de la vie de l'humanité où l'esprit humain semble s'arrêter, et hésite quelque peu. Il a montré le chemin, et puis il a disparu, alors que d'autres s'engageaient sur la route tracée et marchaient hardiment vers le but.

Masaccio est venu au moment où la grande école de Giotto, développée pendant un siècle, élargie par Andrea Orcagna, se perdait assurément un peu dans les redites, dans une production commerciale, et dans des préoccupations purement décoratives. Pour s'en bien rendre compte, il faudrait établir tous les synchronismes nécessaires. Je recommande du moins ceux-ci : quand Masaccio est venu au monde, le

bienheureux Angelico avait quinze ans, et Andrea del Castagno douze; Piero della Francesca et Benozzo Gozzoli n'étaient pas nés. Ses vrais contemporains artistiques sont les grands sculpteurs de la première génération du *quattrocento* : Ghiberti, Donatello, Michelozzo et les autres. Mais n'oublions pas que Masaccio avait un aîné, auquel il faut bien reconnaître quelque génie : c'est Masolino da Panicale. On sait qu'il est malaisé parfois de démêler la part de l'aîné et celle du cadet, la part du petit Thomas et celle du gros Thomas dans les fresques entreprises dans la chapelle Brancacci au Carmine de Florence, terminées d'ailleurs plus tard, pour surcroît de confusion, par l'habile et souple Filippino Lippi (1). Ce n'est pas ici le lieu de dire

(1) Pour les fresques si délicieuses de Saint-Clément de Rome, il semble au contraire bien difficile d'y faire une part à Masaccio. En revanche, la fresque de la Trinité, de Santa Maria Novella, à Florence, lui appartient sans conteste. — La confusion n'est pas si complète qu'on ne puisse deviner les caractères propres de chacun des deux Thomas. Dans le charmant morceau que mon ami Pératé a écrit pour

par quelle suite d'ingénieuses et érudites observations les critiques, et tout d'abord le grand Milanesi, sont arrivés à s'y débrouiller.

On peut aujourd'hui, sans crainte d'erreur, reconnaître presque partout la part de Masaccio, et cette étude nous apprend combien sa manière était personnelle et particulière. On saisit dès l'abord quel était son goût, retour à l'observation directe de la nature. C'est le second acte de la réforme naturaliste florentine, alors que le premier acte commençait à tomber en oubli. Il faut bien prononcer à ce sujet ces vilains mots théoriques, que les modernes ont accommodés à tant de sauces diverses : réalisme, naturalisme. D'ailleurs ici on tombe toujours nécessairement dans une certaine confusion. D'une part, l'art toscan paraît idéaliste : tous les efforts de l'art, depuis Giotto

le jubilé, il a bien défini son sentiment par cette charmante exclamation : O Masaccio, que je t'aime quand tu t'appelles Masolino ! »

jusqu'à Michel-Ange, ont été mis au service d'un idéal; on ne trouve nulle part d'idéalistes plus résolus que parmi les Toscans du quatorzième et quinzième siècle, symbolistes quand même, de toutes les façons, à tort et à raison, à bon sens et parfois même à contresens; il ne faut point croire que ce soit là un paradoxe.

Mais ceci dit, et ces précautions prises, il faut ajouter que les artistes toscans sont des réalistes dans le choix et l'usage de leurs moyens d'expression; oui, tous sans exception, je ne crains pas de le dire, tous jusqu'au Bienheureux Fra Angelico lui-même.

La tradition veut que Masaccio, lorsqu'il peignait l'église et les cloîtres du Carmine, ait fait aussi le portrait du portier du couvent; c'est ce portier, dit-on, que l'on voit aux Uffizi, ce bon vieux, coiffé d'un grand bonnet, à l'air doux, à la bouche édentée et aux paupières tombantes. La tradition doit avoir raison. Masaccio est un peintre reli-

gieux et idéaliste, mais, pour chercher les traits, les visages, les corps, les mains, qui devaient exprimer sa pensée, c'est dans sa boutique de peintre, dans la rue, dans le cloître où il peignait, et même encore au village, dans la vallée d'Arno, qu'il tournait ses regards et choisissait ses modèles.

Pour comprendre ces peintres et mettre à sa place dans leur vie la poursuite de l'idéal et l'observation de la réalité, il faut connaître à notre tour les réalités qui frappèrent leurs regards ; il faut suivre ces hommes dans leurs vallées natales, ces chères vallées toscanes, ou obscures, ou illustres, dans leurs bourgs et jusque dans leurs maisons, suivre Giotto et l'Angelico dans le Mugello, Piero della Francesca sur le haut Tibre, Masaccio dans le Val d'Arno supérieur. La vallée où coule l'Arno est une noble vallée à laquelle la vallée du Tibre peut seule disputer l'excellence. Michel-Ange qui avait vu le jour sur les confins des deux vallées, rendait grâce de tout ce qu'il

y avait de bon en lui à « l'air fin » qu'il avait respiré dès son enfance, dans les monts toscans, chez sa nourrice, la femme du tailleur de pierre. L'*aria fina* ne nourrit pas seulement les poumons des hommes d'un souffle généreux; il distribue la lumière sur la terre de telle façon que tous les objets en reçoivent, si je puis dire, une réalité transfigurée. C'est la réalité qu'a vue Dante, et dont il a fait le symbole des choses éternelles, dans le plus réel et le plus mystique des poèmes. On peut descendre ce Val d'Arno, la *Divine Comédie* à la main, depuis le Falterona, en suivant pas à pas, dans ses détours autour des rameaux de l'Apennin, « le beau fleuve à la grande ville ».

Ce qui fait la joie exceptionnelle d'une fête toscane, comme celle qui vient d'être célébrée à la mémoire de Masaccio, c'est que là-bas, tout, les hommes comme les choses, prend naturellement cette couleur et cet aspect uniques au monde, que donnent les ombres de l'Apennin, la luxu-

riance de la nature, et, par-dessus tout, le ciel et l'air, l'*aria fina* de Michel-Ange, l'air que Pétrarque, né dans la même vallée, avait lui aussi respiré, le *dolce aer tosco* (1).

C'est dans cette vallée, entre Arezzo et Florence, que la République florentine faisait bâtir, en 1296, une ville forte, un *castello* comme on disait alors, et lui donnait le nom de son patron bien-aimé, saint Jean. Au jour où nous sommes, la belle petite ville, malgré les dégâts inévitables de la civilisation, a gardé ce caractère de ville factice du moyen âge et de fille de Florence. Elle a de larges rues, bordées d'arcades, qui se coupent à angles droits; elle a un palais prétorien, édifice vraiment exquis dans sa simplicité, qui fait songer, d'une part, avec sa tour crénelée, à la Signoria de Florence, et, d'autre part, avec ses *loggie* simplettes, à une jolie métairie toscane,

(1) D'après Dragomanni, historien de San Giovanni, Petracco, père de Pétrarque, était au nombre des commissaires qui avaient surveillé pour le compte de Florence la construction du castello de San Giovanni.

telle qu'on en voit tant sur les flancs de l'Apennin. Elle a son *Marzocco*, le petit lion à l'air bon enfant, qui partout symbolisa la grande République. Elle a ses dévotions populaires, la *Madonna delle grazie*, célèbre en toute la vallée; et, au-dessus de ses quatre portes féodales, on honorait quatre anciennes vierges, dont l'une, celle de Porta san Lorenzo, a fait un beau miracle : au temps de la peste, jadis, elle gonfla de lait le sein tari d'une vieille grand'mère, pour nourrir un petit enfant dont la mère était morte, et auquel ainsi elle garda la vie (1).

Enfin, sur ses dalles et le long de ses arcades passent, les jours de marché surtout, des hommes et des femmes qui, pour un peu, nous sembleraient descendus de

(1) Giovanni Magherini Graziani, le poète et l'historien du haut Arno et du haut Tibre, a fait de cette légende le sujet d'une belle nouvelle, intitulée *Monna Tancia*. — Sur ce charmant auteur, voir Le Diable, *Mœurs toscanes* (Paris, Plon). J'y ai traduit quelques-unes de ses nouvelles populaires.

fresques de la chapelle Brancacci ; et, sans beaucoup d'efforts d'imagination, on pourrait voir passer aussi, tout rêveur, par les rues, le grand et bon Masaccio.

C'est d'ailleurs sous cet aspect que le verront désormais ses compatriotes de San Giovanni. Le monument, simple et de pur style toscan, qu'on lui a élevé, n'est autre chose que la reproduction de son portrait dans la fresque du Carmine ; il est debout, il marche dans les rues de son bourg natal. Autour de son image, on a placé un cadre de marbre blanc, délicatement décoré d'arabesques, à la façon du *Quattrocento*.

Pourquoi maintenant, sur la prière de ce bon écrivain toscan, de cet ami de la France, Giovanni Magherini-Graziani, quelques Français, amis de l'Italie et de l'art, ont écrit des pages et formé tout un beau volume à la louange de la Toscane et de son illustre enfant, c'est ce que chacun comprendra. Dans le beau volume publié à l'occasion de la fête, il y a, comme

me l'écrivait récemment Magherini, une « matière de France » précieuse et abondante; et, de plus, deux de nos amis ont pu se rendre jusqu'à San Giovanni pour prendre part aux *Onoranze*. On aimera, en ces circonstances, à rencontrer, parmi les noms des adhérents, ceux de Camille Benoît, Georges Berger, Dejob, Léon Dorez, Pierre de Nolhac, André Pératé. Celui qui écrit ces lignes a été heureux de servir d'intermédiaire entre les amis français et le comité de San Giovanni. Enfin, pour ajouter à notre envoi la grâce des vers, un poète érudit, M. Georges Lafenestre, a chanté Masaccio en une gracieuse *terza rima*. Quoique son poème appartienne sans conteste à San Giovanni, je crois pouvoir, sans encourir aucun reproche, dérober, pour les citer ici, quelques belles strophes, où le caractère et l'œuvre de Masaccio sont qualifiés et illustrés avec une précision éloquente :

Masaccio, bon garçon, adolescent robuste,
Bénis soient la maison, l'air léger, le beau val,
Où tu pris ton corps sain, ton cœur droit, ton œil juste!

Lorsque la pauvreté, lorsque l'instinct fatal
Qui, sous un front précoce, allume le génie,
T'eurent fait déserter la paix du bourg natal,

Dans l'ardente Florence, où l'on raille, où l'on nie,
Où le penser fermente en un trouble agité
Ta candeur put braver le doute et l'ironie,

Et, librement tranquille en ton obscurité,
Trop modeste ouvrier pour courtiser la gloire,
Tu pus suivre ton rêve avec simplicité.

. . . .

Frère sans t'en douter, des grands sculpteurs d'Egine,
En maniant, comme eux, l'outil ferme et loyal,
Tu retrouvais leur souffle en ta mâle poitrine;

Et quand, sur un grabat d'auberge ou d'hôpital
La mort qui n'aime pas voir vieillir les prophètes,
Te coucha, dans ta fleur, par quelque coup brutal,

La gloire put pleurer sur ton œuvre incomplète
Où tu faisais, comme eux, de la réalité
Jaillir encore, ô fier, ô simple et franc poète,

Dans la splendeur du vrai l'éternelle Beauté!

Voilà ce que je me rappelle du Jubilé de Masaccio et des *Onoranze* de San Giovanni. Il m'a semblé que c'étaient choses dignes de souvenir.

UN JUBILÉ MILANAIS

FRANCESCO NOVATI

(1874-1909)

A la fin de l'année 1908, qui se trouvait être la vingt-cinquième de son enseignement universitaire, Francesco Novati, recteur de l'*Accademia* de Milan, donnait la dernière main à un volume d'études sur l'art et la littérature du moyen âge (1). Tout naturellement, par un sentiment où la mélancolie se mêlait à la gratitude, il lui arriva de songer à ceux qui avaient été ses élèves pendant ce quart de siècle écoulé. Il leur dédia son livre, et leur adressa ce salut gracieux : « Parmi mes élèves que j'aime et ne puis oublier, à tous

(1) *Freschi et Minii del Dugento* (Milano, Cogliati, 1909).

ceux qui en retour m'aiment et ne m'oublient pas. »

C'était parler à des hommes très nombreux, dispersés en bien des points de l'Italie, appliqués aux devoirs les plus divers, devenus eux-mêmes maîtres souvent. A l'heure où il leur adressait son appel et comme s'ils l'eussent prévu, ils s'apprêtaient justement à y faire réponse, une réponse telle que le maître, je pense, ne pouvait en attendre une plus opportune, ni inspirée d'une plus reconnaissante amitié.

On a célébré, récemment, dans plusieurs centres savants d'Europe, plusieurs jubilés de professorat ou de science. A cette occasion furent publiées divers recueils, de valeur nécessairement un peu inégale, quelques-uns excellents, d'autres moins. Pour fêter le jubilé de Francesco Novati, il a semblé à ses disciples qu'il fallait trouver une nouvelle forme d'hommage et qui parût plus intime. Ils voulaient aussi

que cet hommage eût quelque chose de particulier à cette ville de Milan où le jubilaire a passé le meilleur de son temps, à cette *Accademia,* dont il est le président et recteur deux fois réélu ; cette grande et illustre école de lettres milanaise, bientôt cinquantenaire elle-même, à laquelle il a consacré tant d'années (1).

C'était le professeur que l'on voulait surtout honorer en lui, il fallait donc associer à l'hommage les étudiants, dans le présent

(1) Il n'est pas hors de propos de rappeler les dates générales des vingt-cinq années d'enseignement de Francesco Novati : En 1883, à l'âge de vingt-quatre ans (trois ans après avoir conquis la *laurea*, au sortir de la *Scuola Normale Superiore de Pisa)* il est *libero docente* d'histoire comparée des littératures néo-latines à Florence, et, comme tel, appelé à Milan, pour y enseigner en qualité de chargé de cours. — En 1886, à la suite d'un concours, il obtient la chaire des littératures néo-latines créée à l'Université de Palerme. — En 1889, il est appelé à professer dans la même chaire à Gênes. — En 1890, il est appelé à l'*Academia* de Milan, et y devient *ordinario* en 1892. — En 1903, il est élu pour trois ans *Preside dell' Accademia,* et réélu aux mêmes fonctions, à l'unanimité des suffrages, en 1906. C'est ce dernier titre que je traduis, conformément à notre vocabulaire universitaire français, *recteur de la faculté des lettres.* Milan n'étant pas qualifiée « Université », on ne peut dire « recteur de l'Université, qui, pourtant, répondrait mieux à la réalité des choses.

et dans l'avenir. De là est née la pensée de créer un prix qui sera décerné chaque année, comme récompense de fin d'études, à un étudiant voué aux études médiévales. Ce prix s'appellera *Prix Novati*, et dans l'avenir des temps il perpétuera le nom du maître et le souvenir de son enseignement, d'une façon active, vivante, par un fait toujours renouvelé.

Il y a, dans la seule conception d'une telle fondation, une preuve tangible de la reconnaissance et de l'affection qu'un maître parfait a su inspirer, avec l'amour de la science, à ses disciples. Voici donc à la première question qu'il leur avait posée une réponse : ses disciples l'aiment; un élan de cœur les révèle. Leur nombre et leur concours répondront aussi à la seconde question : il n'en est guère parmi eux qui l'aient oublié. Tout ce qui compte et vit par l'esprit dans les vingt-cinq générations qui se sont succédé au pied de sa chaire, est présent en cette circonstance heureuse,

et prend part à l'acte qui s'accomplit. En manque-t-il à l'appel? Combien peu nombreux, et combien négligeables! *Non ragioniam di loro!* Ils n'existent pas. Et, en revanche, plusieurs viennent du dehors s'ajouter au nombre de ses disciples, et demander discrètement leur place parmi ceux qui l'aiment et ne l'ont pas oublié, ni ne l'oublieront.

De ses élèves, de ses amis, tous ceux qui étaient à Milan le 25 mars 1909 se sont d'abord réunis autour de lui à l'*Accademia,* en une journée inoubliable. Ce fut une scène cordiale et presque familiale, discrète, sans apparat, et faite, par cela même, pour plaire à Francesco Novati. De douces et sincères paroles furent échangées entre un maître bien ému et une foule amie qui ne l'était pas moins. On était allé tout simplement le surprendre, au sortir de sa chaire, son cours à peine terminé, dans l'activité et sur le fait même de son enseignement.

Ce jour-là, le *prix Novati* fut fondé. Pour fixer de cette belle circonstance un souvenir utile, par un témoignage écrit, les amis ainsi réunis annoncèrent alors le dessein de publier la *Bibliographie* complète de son œuvre érudite. C'était dresser l'inventaire du travail de l'historien, et, pour ainsi dire, le procès-verbal scientifique des vingt-cinq années de son enseignement.

***

Le public, et même le public lettré, et qui aime l'histoire, se figure mal ce que c'est que la bibliographie d'un érudit. Il aperçoit les résultats généraux de la recherche comme une vue d'ensemble des pays nouveaux qu'un autre a explorés pour lui. L'érudit, c'est l'explorateur. Sa bibliographie c'est comme sa carte de route, son levé de terrain. Elle nous fait suivre son chemin et porte marqués des points de repère qu'il a lui-même jalonnés. La contrée qu'il explore

est scabreuse; chaque sentier peut être une fondrière, chaque pas un faux pas. Il a dû assurer son pied chaque fois qu'il le posait. On nous offre une sorte de relevé topographique de sa marche.

C'est en l'étudiant d'ensemble que nous pouvons reconnaître la direction générale de son esprit. La critique historique est un domaine où l'on ne va pas loin, si l'on ne sait pas bien, tout le long du chemin, où l'on veut aller et ce que l'on prétend trouver. A vrai dire, pour le voyageur, la tentation est grande de se laisser disperser. S'il y a dans la recherche érudite quelque chose de l'exploration, il y a quelque chose aussi de la chasse, où, de buisson en prairie, il est bien difficile que l'on aille sans jamais s'égarer. Combien d'esprits n'ont pas su se garder des erreurs! Leur sentier n'offre que lignes rompues, labyrinthes et courbes rétrogrades.

Le bon chasseur ne perd jamais tout à fait de vue le gibier de chasse. Ce que l'on

admire en lui, c'est l'unité de son effort, la continuité de sa ligne. Certes, à l'occasion elle s'infléchit, à droite ou à gauche, mais pour reprendre sa direction sans tarder, et le conduire plus loin toujours. Ce caractère d'unité est d'autant plus remarquable chez mon savant ami, qu'il peut être observé depuis les premiers essais jusqu'aux plus récentes recherches. A dix-huit ans, il est à Pise sous la bienfaisante direction de ce maître unique, dont la bonne humeur aimable égale la science, Alessandro d'Ancona. Il termine à Pise ses études et y conquiert la *Laurea*. Alors déjà, sans en avoir peut-être entière conscience, il s'orientait vers le but qu'il poursuit encore aujourd'hui.

Certes, les incidents se multiplient dans sa carrière. Sa bibliographie complète réserve, je pense, quelques surprises à ceux-là même qui dès longtemps prennent soin de le suivre avec exactitude. Novati est connu comme spécialiste des littératures

néo-latines. C'est dans le domaine des études romanes qu'il s'est fait une renommée solide, conquise de haute lutte et désormais incontestée, en Italie d'abord, puis chez nous en France, en Allemagne, en Angleterre, partout où l'on sait ce que c'est que travailler (1). Mais, en outre, dans combien de siècles, de régions diverses le voyons-nous faire de hardies excursions? C'est la littérature grecque ancienne, latine, médiévale, française, provençale; dans la littérature italienne, on comptera tous les siècles, de Cassiodore à Manzoni! A côté de l'histoire littéraire et nécessairement on rencontrera les sciences qui lui sont proches : paléographie, diplomatique, linguistique, philologie, *folklore,* et la bibliographie; puis on devra faire une place à

(1) Quoique je ne veuille pas entrer dans le détail, il ne m'est pas possible, comme Français, de ne pas rappeler quelle contribution il a apportée, par ses découvertes, à l'histoire de l'épopée de Bretagne, notamment pour ce qui regarde la légende de Tristan sur laquelle il a écrit une étude admirable.

l'histoire proprement dite, l'histoire générale, puis l'histoire locale, lombarde et spécialement crémonaise (1).

Poussant plus loin l'examen, on aura vite fait de découvrir que l'historien n'a jamais touché à rien, dans cet ensemble si complexe de sujets divers, sans y apporter quelque nouvelle lumière. Mais malgré la variété des tableaux, les aspects multiples qui passent devant les yeux, la direction générale ne varie jamais. Un vrai savant sait où il va. Malgré toute apparence contraire, on reconnaît toujours sa volonté et la personnalité de son esprit.

*
* *

Je remarque tout d'abord ces caractères dans la manière même de travailler. Il va sans dire que le bon érudit applique sans cesse les méthodes les plus assurées de

(1) La bibliographie de Novati en 1909 comptait 420 rubriques. Le nombre a encore augmenté depuis.

la critique moderne. Ces méthodes sont choses bien fixes, et qui ne varient pas; mais, d'un bon outil, chaque bon ouvrier se sert à sa façon; il y a, comme on dit, « le tour de main ». Chez le savant, le tour de main est un tour d'esprit. Je note dans la façon de Novati des caractères qu'il possède, sinon uniquement, du moins excellemment.

Son raisonnement est toujours haut et large. Il se méfie des excès de la critique négative. Le doute systématique est un travers dont les inconvénients ont paru bien souvent, en Allemagne surtout, peut-être, mais chez nous aussi (soyons sincères), beaucoup en Italie, et partout, en somme. La chose en elle est si commode! Il est bien plus aisé de démolir que de construire. Mais c'est une mauvaise tournure d'esprit que de commencer toujours par démolir. La crédulité est fâcheuse chez un historien; certes : l'incrédulité sans raison ne l'est pas beaucoup moins. C'est encore une

forme de raisonnement *a priori*. Il arrive trop souvent que la critique mieux informée doive se mettre en peine de restaurer ce que, sans forme de procès, la critique imprudente avait supprimé. J'en prends des exemples dans la science dantesque où récemment le scepticisme absolu était de mode et de rigueur (1).

Je remarque aussi combien Novati a contribué, en Italie, à donner le dessus à la critique historique sur la critique purement esthétique, dans les études qui ont pour sujet l'histoire de l'esprit humain. La critique dite littéraire a eu son temps. Elle bâtissait trop souvent ses raisonnements sur des choses que l'on ne savait pas, et c'est dire sur rien; le jugement esthétique n'est soutenable qu'avec l'appui d'une solide base historique. C'est là un principe bien spécialement nécessaire lorsqu'il s'agit de

(1) Voir surtout, sur le doute inconsidéré, ce qu'a dit Novati dans les *Études préliminaires* à la publication des Lettres de Dante.

comprendre les auteurs italiens de la grande époque. Car cette grande époque est encore, si je puis dire, un âge paléographique. Établir les textes, suivant les bonnes méthodes, est aujourd'hui la première affaire pour qui se mêle de connaître Dante, Pétrarque et les autres; de les juger; et même pour qui se mêle de les aimer. Car on disait de leur temps, en langage scolastique : *principium amoris scientia,* « le principe de l'amour est la science ». (Et comment donc en effet aimerait-on ce que l'on ne connaît pas?) Commençons par connaître, si nous voulons aimer.

Les principes que j'énumère ne sont pas un bien exclusif de Novati. Mais il les embrasse et les professe avec l'énergie et la liberté qui lui sont personnelles. Il est sans crainte et sans pitié pour démolir les préjugés, pour percer à jour le masque de ces mots tout faits et de ces phrases conventionnelles, qui, transmis de génération en génération, ne servent le plus souvent

qu'à perpétuer une ignorance ou un mensonge. Parmi ces mots, il en est d'utiles, et dont, à la vérité, il est bien difficile de se passer; telles sont les expressions : *Moyen âge, Renaissance;* employons-les, mais avec méfiance, et non sans nous demander, à chaque fois, quel sens exact nous y renfermons. Je me rappelle, par exemple, avec quelle précision spirituelle Novati analysait, lors du centenaire de Pétrarque en 1904, ce titre que le dix-neuvième siècle s'est tant plu à lui donner : *le premier homme moderne.* Il faut voir comme il a épluché le mot, ainsi qu'on fait d'une noix, pour écarter la gangue, et voir ce qu'il y a dedans!



Ce n'est pas encore dans ces traits extérieurs de l'œuvre d'un érudit que se reconnaît l'unité de son esprit. Il faut aller plus loin et la chercher dans la nature même et

le choix de la matière de ses études. Une vue générale dirige sans cesse son entreprise complexe. Cette vue peut être exactement reconnue et je pense que Novati nous l'a désignée lui-même. Il me paraît qu'un certain jour il a donné comme la préface de la plus grande partie de son œuvre. C'est le jour où il a écrit cette leçon d'une éloquente sobriété (1) dont le titre est : « L'influence du *penser latin* sur la civilisation italienne du moyen âge. » Ce titre dit bien des choses. Pour accomplir le programme qu'il indique, il ne s'agit pas d'écrire l'histoire d'une littérature; car c'est là un sujet nécessairement tronqué; il se limite aux œuvres écrites en une certaine langue, et de plus il ne comprend pas toutes les manifestations de l'histoire intellectuelle d'un peuple. La matière de Novati, c'est l'histoire du « penser » des peuples, et en particulier, comme il a bien fallu se spécialiser,

(1) Donnée d'abord à Milan en 1896, puis commentée, annotée, enrichie de toutes façons.

l'histoire du *penser latin* par rapport à l'Italie du moyen âge.

Il travaillait déjà depuis vingt ans, et il professait depuis treize ans, lorsqu'il a donné cette définition, aussi générale qu'une pareille définition puisse être. C'est, en somme, l'histoire de la civilisation latine, en Italie particulièrement, depuis la décadence de l'Empire romain. C'est déjà un but si haut et si lointain que l'historien ne veut pas se l'avouer à lui-même. Il se rappelle le nom de l'un des bons historiens italiens qui ont tenté jadis l'entreprise : « Renouveler, dit-il, ce miracle d'érudition et de critique, l'œuvre de Girolamo Tiraboschi, c'est une chimère! » — Mais nous avons tous besoin d'une chimère; c'est vers celle-là, quant à lui, qu'il a marché et marchera. L'histoire de la civilisation ne s'entend pas seulement de celle des docteurs, juristes, artistes, des savants et des lettrés. C'est l'histoire, âge par âge, du développement de l'esprit humain; en

réalité l'histoire « des esprits humains ».

Si l'on examine bien tout le travail du maître, on se convaincra qu'il est tout entier ordonné en cette direction. Son œuvre, en ce sens, la plus typique, c'est, si je puis dire, l'immense enquête qu'il a institué sur le chancelier florentin Coluccio Salutati. — Cette enquête est la première besogne qu'il se soit assignée : les premiers essais en remontent à sa jeunesse, on dirait presque à son enfance ! — et ses cinquante ans ne nous en ont pas encore donné tout à fait les dernières conclusions. L'aventure est singulière et mémorable, faite pour nous inspirer des réflexions utiles autant que mélancoliques sur le labeur d'érudit. Encore élève de l'Université, à Pise, Novati avait écrit une première étude sur Salutati, et ses maîtres d'alors la trouvèrent si notable, qu'ils voulurent la faire imprimer. Ce fut le jeune lauréat qui s'y refusa. Il apercevait bien que l'œuvre était incomplète, et ne pouvait s'achever que par une publication

intégrale, critique et commentée de l'Épistolaire du lettré florentin. Le travailleur de dix-huit ans se mit à l'œuvre avec la confiance de la jeunesse, mais la maturité d'un sage, et publia seulement, chemin faisant, un fragment sur la jeunesse de son héros.

Coluccio est situé en l'un des centres du penser latin. C'est un personnage très curieux. Son activité littéraire, ses fonctions politiques, ses amitiés, l'ont mis en contact avec tout ce que l'Italie a connu de notable en cet âge intermédiaire si remarquable, période de transition entre les grands Italiens du *Trecento* et les humanistes proprement dits. C'est un moment instructif entre tous, pour qui veut comprendre, dans ses motifs premiers et sa première essence, la Renaissance, grande et ultime aventure du penser latin, lorsqu'il s'avisa de prendre conscience de lui-même. C'est là comme un sommet d'où l'on peut, en avant et en arrière, découvrir bien des choses et bien des hommes.

Ce fut la première halte de Novati. Ce que je nomme de ce mot bref, une halte, c'est trente ans de travail patient et minutieux : il en restera, quand tout sera terminé, près de 3 000 pages compactes d'imprimerie. Mais quel bienfait !

Une période de l'histoire humaine est complètement élucidée, aussi complètement du moins qu'il est possible qu'elle le soit. Pas un nom n'a passé que nous n'ayons pu apprendre quel était l'homme qui l'a porté, sa vie, son pays, son caractère ; pas un fait qui n'ait été expliqué dans ses causes et ses conséquences. Rien n'est petit ni négligeable pour le critique. Comme le physiologue qui cherche le mystère de la vie dans les tissus et les cellules des corps, il tient sous son microscope les tissus et les cellules du passé ; il ne se lasse pas, lui non plus, de les compter, de les classer et de les décrire.



Tel doit être le travail de l'érudit, ou bien il n'est pas. Mais son œuvre n'est pas là une sèche classification théorique. C'est la recherche de caractères humains et qui ont eu la vie. A travers le fouillis des faits, des détails oubliés qu'écarte, range et définit peu à peu la main d'un délicat analyseur, il semble que l'ombre qui couvrait un lointain perdu s'amenuise et petit à petit se dissipe, et qu'un moment, un court moment, mais sensible, on sente le sang revenir au visage des hommes du passé et le battement à leur cœur. Et, à nous, qui suivons patiemment sa patiente recherche, il communique un instant cette impression. — « L'histoire, a dit Michelet, est une résurrection... » Jamais, mieux qu'ici, on ne voit paraître que cette phrase romantique n'est qu'une phrase. Songeons-y seulement, nous qui, ici, aujourd'hui, pensons, parlons et écrivons : après

quelques siècles passés sur nous, si quelqu'un veut deviner un peu, seulement un petit peu, ce que nous fîmes en vérité, ce que nous pensions, ce que nous avons pu être, il lui faudra fouiller obscurément notre tombe et ses alentours avec tout l'effort d'un honnête homme, sa volonté patiente et la sueur de son front. Belle résurrection quand on y songe!

L'histoire est un long tâtonnement. Au premier regard dans le passé tout est ténèbres. Lentement, rarement, en partie, elles s'entr'ouvrent. C'est la joie de l'historien prudent et sincère, de lui seul; il ne cherche pas, dans la comparaison de ses semblables du passé, des satisfactions pour des passions modernes et de flatteuses associations d'idées. Il va à l'homme du passé, comme à un homme, sans garder présentes à l'esprit les différences de façons ou de préjugés qui peuvent le lui faire paraître inférieur ou supérieur, exciter ou repousser sa sympathie. Il part de ce principe que la vie d'un homme,

quoi qu'il en paraisse, ne peut pas être chose absurde ou antihumaine. Il se contente donc d'observer et de noter tout simplement, tout honnêtement. Et comme les ténèbres du passé ne sont faites en grande partie que de nos préjugés modernes, sous les mains respectueuses du sage historien, vraiment, par intervalles, la vie reparaît. Lorsque Novati m'emmène dans le plus oublié des siècles et me présente, par exemple, à Paulin d'Aquilée, en vérité il me semble que je n'ai point devant moi un homme inconnu, mais un de ces amis que l'on voit rarement et qu'à l'occasion pourtant on a plaisir à rencontrer.

Bien plus encore, à mesure que je lis les gros volumes où tant de science et de sagesse s'entasse, il me semble que les relations les plus cordiales s'établissent avec messer Coluccio Salutati.

Je l'aperçois, non comme j'aurais aperçu en imagination le grave serviteur politique de Florence, mais dans son intimité,

presque dans son déshabillé, tel que nous le présente encore une miniature un peu effacée : vieux travailleur passionné, un manuscrit dans les mains, la tête couverte d'un bonnet pour les froides salles des bibliothèques et de la chancellerie, le dos, sous sa robe courte, déjà voûté par l'âge, les pieds dans ses pantoufles et les genoux cagneux. Comme je goûte et comprends le sourire de malice et de bonhomie qui relève les coins de ses lèvres lippues, la finesse et la simplicité bourgeoise qui sont les traits de sa génération florentine! Il est là. Ils sont là aussi tous ceux qu'il a connus : ses amis, ses correspondants, les politiques, les érudits, les joyeux sceptiques qui vont lui survivre, les moines qu'effraie le mouvement païen où se laisse emporter l'humanité, Poggio, Dominici; mais encore surtout les grands hommes qu'a révérés sa jeunesse, Boccace, lourd de corps et las, finissant sa vie dans l'étude, la retraite et la pauvreté; enfin le vieillard grandiose et

toujours passionné, à l'œil de feu, au menton volontaire, au fin et mélancolique sourire, ce Pétrarque, avec lequel (lorsqu'il mourut), il sembla à Coluccio que mourait toute sagesse, et auquel pourtant il survécut assez pour avoir à le défendre contre le mépris et l'oubli même!



Dans ces trente ans d'ouvrage et dans ses trois mille pages, Novati donc n'a pas perdu son temps. Il n'est pas, comme certains se sont vantés d'être, un historien *subjectif*. Il ne devine pas les hommes ni ne les invente. Il les voit. Mais écrire l'histoire n'est pas faire l'office d'un simple appareil enregistreur. Il a vu avec une âme d'homme les hommes, et, j'ajoute, avec une âme de Latin les Latins. Il est naturel que Coluccio ait été le premier et le principal sujet de ses études. Dans l'intention d'esprit où nous l'avons vu, il devait être attiré

d'abord par les manifestations de l'intelligence cultivée. L'histoire littéraire tient la première place dans son œuvre. Mais il a tendu sans cesse à élargir, bien plus qu'à rétrécir le cercle de son étude. D'abord à côté des langues modernes littéraires, de celles que le moyen âge désignait, non sans dédain, sous le nom de *vulgaire,* il y a le bas-latin, la langue des clercs, des notaires, des écoles, celle d'où nos belles langues littéraires sont sorties. Novati nous rend le bas-latin vivant, pittoresque, — j'allais dire délicieux, mais je n'ose pas le dire, encore que je le pense.

Et puis, par principe, il fait voisiner les diverses expressions de l'intelligence humaine. Il ne sépare que le moins possible l'histoire de l'art de celle des lettres. Chez nous, depuis peu, dans l'histoire du moyen âge, on voit heureusement paraître, près du critique, l'archéologue. N'est-ce pas plus nécessaire encore quand il s'agit de l'Italie? Novati ne résiste pas au doux

attrait qui le conduit sans cesse au souvenir des peintures, des statues, des édifices du passé. Celui de ses derniers livres que je citais tout à l'heure, livre qu'il a destiné au public lettré et non aux seuls érudits, porte le titre : *Fresques et Miniatures*, et il a cet agrément que, de loin en loin, l'auteur a inséré dans le texte quelques photographies de fresques italiennes du bon temps. A première vue, les fresques ne semblent pas se rapporter aux sujets traités dans le livre. Mais peu à peu apparaît la convenance de leur présence. Comment se figurer bien les Italiens du moyen âge si l'on n'a pas aux yeux et à la pensée sans cesse ces figures graves et souriantes, ces vraies images morales qu'ils nous ont laissées d'eux-mêmes sur tant de murs et tant de vélins précieux ?

Pour moi, il me semble que je ne voudrais illustrer Dante que par un choix heureux de peintures du *Trecento*.

Par les peintres, après les savants et

les poètes, l'historien déjà s'approche plus près du peuple. Dans cet esprit je vois Novati s'attacher à recueillir tout ce qui peut lui révéler l'âme populaire du moyen âge : la chanson, le proverbe, le conte, l'historiette, le plus humble débris du plus humble *folklore,* et dans l'art, l'imagerie, la caricature, tout ce qui est comique, grotesque, ce qui secouait d'un rire naïf, inextinguible, ces siècles que le romantisme a voulu nous peindre sombres, et qui souvent, à travers leurs heures de douleur, nous apparaissent enfantins et joyeux.

Novati ne se lasse pas de noter ces phénomènes, les analyser, les comparer; il a les yeux sur les facéties assez libres des chapiteaux des cathédrales, sur les fantaisies satyriques qui s'enroulent aux rinceaux des cadres des miniatures, aux ferronneries des maisons et des toits et jusqu'aux coqs des clochers. Le goût des antiques gaîtés est un caractère spécial de son esprit. Il les poursuit dans son Italie natale, où va

lui inspirer par exemple de si savoureuses pages le combat traditionnel et cocasse du « Lombard et du limaçon ». Mais il en relève encore la trace au delà de ses frontières jusque dans notre Flandre imaginative et bourgeoise de la Renaissance, et même dans la Hollande, où l'on sait sa prédilection pour le fantastique Jérôme Bosch.

Ce serait mal nous connaître de croire qu'une vaine curiosité nous mène jusque-là. Est-ce le désir de chercher dans la légende plébéienne une source certaine des littératures et des langues? C'est cela et c'est autre chose encore. Ce qu'on voudrait connaître, et ce qui est si difficile à observer dans ces siècles desquels tout nous est venu sous forme plus ou moins savante, c'est l'âme du peuple. Sans l'âme des oubliés, des ignorés, l'histoire n'est pas complète; ils font partie de l'histoire aussi bien que les autres. Rien en somme de ce qui fut humain ne paraît oubliable aux his-

toriens de la civilisation, et ce serait renouveler en un sens tout nouveau l'*homo sum* de Térence, dont on a tant abusé, que de le leur appliquer.

« Les hommes les plus humbles, a écrit Novati, ont leur place dans l'histoire de la civilisation. » Et cela est trop vrai. Ils ont leur place dans toute histoire. Et c'est pour cela, il faut le confesser, que nous ne pourrons jamais savoir l'histoire. On en revient toujours là. Ce que nous pourrons savoir ne s'étendra jamais qu'à un très petit nombre d'hommes pour chaque génération, et pour chacun de ces hommes qu'à un très petit nombre de faits qui furent leurs motifs d'action. Auprès de cette minorité mal connue, il y a une majorité énorme qui nous échappe pour toujours. Il sera toujours immensément déficitaire, cet *ambiente* que Novati avec tous les vrais maîtres nous recommande par-dessus tout de rechercher. Et pourtant ce sera toujours un faible historien celui qui se contente de

constater tout sec ce qu'il aperçoit sans avoir jamais à l'esprit la pensée inquiète de toute l'énorme foule d'hommes et de faits que jamais il n'apercevra.

Dans l'enquête, assez vaste pour former une encyclopédie, instituée sur Coluccio Salutati, il est probable, sans que j'aie compté, que plus de cinq cents personnages de la fin du quatorzième siècle et des premières années du quinzième sont identifiés et reconnus. Mais des milliers de milliers ont vécu à Florence, en Toscane autour de Coluccio, dont on ne saura jamais rien. Ceux que nous connaissons maintenant sont ceux avec qui sa vie publique, politique ou littéraire l'a mis en contact. Mais qui sait si d'autres, qui eurent plus d'action encore sur son esprit ou sa vie ne se sont pas rencontrés au second, ou même à l'arrière-plan, parmi des parents obscurs, des voisins, et quoi? des serviteurs, des métayers? Aussi je ne m'étonne pas d'apprendre que le dernier effort de Novati,

aujourd'hui, celui qui retarde encore un peu l'achèvement de son livre tout entier, c'est une recherche attentive sur la vie familiale, rurale de Coluccio, ses parents, ses intérêts. Il n'a plus les yeux vers Florence, mais vers Stignano, vers le *contado* toscan, ces vallées qui rayonnent autour de cette *gran villa,* dont toutes les familles notables étaient demeurées en quelque façon rurales.



C'est devant cette inquiétude et ce désir inassouvi de tout savoir que se briserait l'historien, s'il ne trouvait pas un remède contre les faiblesses et les insuffisances de la science — de la vie elle-même. Arrivés au point le plus haut de leur carrière, les savants, en pleine possession de leur méthode, des résultats acquis par la science, savent qu'il est une limite à l'action de cette méthode, à l'étendue de ces résultats.

Ils retombent au doute socratique, et par moments il leur semble que ce qu'ils savent, en somme, c'est qu'ils ne savent rien. Afin que leur œuvre d'analyse concrète puisse avoir ses lignes générales, et puisse donner à l'esprit humain satisfaction, ils s'aperçoivent qu'il faut, pour quelque chose, faire entrer en jeu l'absolu.

Que l'on ne pense pas qu'ici je veuille aller rechercher une pensée qui s'est toujours jalousement dérobée aux curiosités, n'offrant au public que les résultats de sa recherche scientifique. Il est un coin de voile que Novati a lui-même soulevé, pour lui-même, au moins, et quelques privilégiés. Quelques échappées nous laissent apercevoir son amour de la haute culture générale, sa méditation philosophique et même la place qu'il donne, comme tout noble esprit, au rêve humain. Mais encore, historien jusque-là, il a abrité l'expression de son amour de la philosophie sous la protection d'un homme qui est comme le

patron de la poésie philosophique italienne du moyen âge. Une dame un jour, dans une prison, vint consoler Boëce des injustices du monde ; c'est la dame que Pétrarque voyait marcher « pauvre et nue », ainsi qu'aujourd'hui encore trop souvent elle marche ; c'est la Philosophie. Écoutez comme, à son tour, l'ami que je fête l'a vue venir à lui.

CONSOLATIO PHILOSOPHIAE

O mia madre, a te riedo. Il capo santo,
Sotto il gotico oltraggio oppresso e chino,
Drizzò secur, poi gli scendesti accanto,
L'ultimo erede del saper latino.

Asciugò gli occhi al lembo del tuo manto
Istorïato dal pennel divino,
E dal memore ingegno innalzò il canto
Salutevole al vate fiorentino

Me pur, madre, conforta. Io son (rammenti?)
Quel tuo figlinol, cui fin dagli anni primi
Schiudesti amica l'ospital tuo tetto.

Madre, dà tregua ai vani miei tormenti;
Tu che tempri l'affanno e lo sublimi,
Fa ch'io torni a posarti sovra il petto (1).

Si j'ai commis une indiscrétion en citant ces beaux vers, elle a son excuse : c'est une indiscrétion bibliographique. On avait tenu, au dehors de la rare bibliographie de Novati, quelques articles plus rares, un surtout dont quelques *beati pauci* ont seuls reçu confidence. Mon ami ne m'en voulut pas d'en avoir révélé l'existence. C'était alors pour lui le jour de la pleine lumière. Il aura

(1) Voici une traduction (bien pâle), mais littérale de ce beau sonnet :

O ma mère, à toi je reviens! — Sa tête sainte
Sous l'outrage du Goth abattue et courbée,
Il la dressa, vaillant, quand tu vins près de lui, —
Le dernier héritier du savoir des Latins.

Il essuya ses yeux au bord de ton manteau —
Historié par un pinceau divin, —
Et du souvenir de sa pensée, il fit jaillir ce chant
Qui sera bienfaisant au Poète florentin.

Moi aussi, mère, console-moi. Je suis (t'en souviens-tu?)
Ce tien fils pour lequel, sitot ses premiers ans,
Tu as ouvert, amie, ton toit hospitalier.

Mère, donne une trêve à mes vains tourments
Toi qui calmes la peine et l'élèves en haut
Fais donc que je revienne reposer sur ton sein.

le temps ensuite de retourner à l'ombre aimée du labeur discret. Il n'est pas le seul érudit qui ait été poète. Le cas peut être rare dans d'autres pays ; il ne l'est pas en Italie. Pierre de Nolhac nous a raconté récemment comme Giosuè Carducci, étant dans sa chaire à Bologne, entendit un jour ses élèves interrompre la leçon pour crier : *Professeur, des vers!* Mais Francesco Novati tient telle garde sur l'austérité de son devoir d'historien, qu'il cache en lui le poète avec un soin jaloux.

Chacun se souvient du dialogue entre Sainte-Beuve et Alfred de Musset : le poète avait dans la prose du critique découvert cet aveu, auquel le hasard avait donné la forme de deux alexandrins, un peu lourds, mais corrects :

Il existe, en un mot, chez la plupart des hommes
Un poète, mort jeune, à qui l'homme survit.

Chez Novati, le poète n'est pas mort jeune, car il vit encore, en l'homme, avec

l'homme; je dirai plus, avec le critique, avec le maître. Ce n'est pas diminuer en rien la précision de la recherche savante, que de lui reconnaître, aussitôt qu'elle s'élève au-dessus d'un simple A B C, une poésie et une philosophie. J'entendais récemment un illustre mathématicien de France dire quelle est la part de l'invention dans les sciences exactes. Cette part n'est pas moindre dans les sciences historiques, la philologie notamment, et la critique. L'historien n'est pas seulement un conservateur d'antiquités. La direction qu'il donne à ses recherches a un point de départ dans le raisonnement et l'imagination, et leur marche ne dépend pas moins de l'association des idées. Enfin la matière de sa recherche est l'homme, duquel il n'est pas possible qu'il parle seulement sans faire appel à quelque idée générale.

Quel que soit d'ailleurs son scrupule de méthode, un moment viendra toujours où les humains, dont il cherche à connaître la vie et la pensée, se distingueront les uns

des autres à ses yeux par quelque caractère, ou si l'on veut par quelque couleur. Dès lors, avec une philosophie, une poésie n'est pas loin.



Elles prendront de plus en plus de place alors qu'il s'écartera de la recherche solitaire pour se donner à l'enseignement. Assurément il y a, et il doit y avoir un enseignement purement technique. Il est utile avant tous les autres, et qui pourrait dire le contraire? Le ciel me garde de vouloir charger de rêveries les bons cours sévères, par exemple, de notre École des chartes, et les intoxiquer de littérature! Mais par la force même des choses, le plus sévère de ces cours, lorsqu'il met entre les mains du travailleur l'instrument de la découverte, y ajoute le désir et la volonté de s'en servir. Si j'ai bon souvenir (et louange soit à Léon Gautier mon maître),

celui de tous les cours de ma jeunesse dont je reçus le plus de flamme durable fut le cours de paléographie. C'est dire que le maître y mettait quelque poésie.

Mais il y mettait autre chose encore. Ce qui fait le ressort de l'âme d'un vrai maître, c'est l'amour pour ce qu'il enseigne ; c'est en somme la sympathie — poésie de l'enseignement. Il ne peut supporter de voir régner autour de lui l'ignorance, le préjugé et une vague insouciance. Il ne peut donc se contenter de communiquer ce que la science, à lui-même, lui a fait connaître, mais il voudrait former des esprits capables d'aimer la science et de la continuer, et communiquer donc les raisons profondes de son amour de la science, livrer son secret, et se communiquer enfin lui-même. Il est pris aisément d'une inquiétude généreuse, qui le pousse de plus en plus à vouloir rencontrer partout le goût des bonnes études et le désir au moins d'une large culture générale. Telle est l'inquiétude que j'ai souvent rencontrée chez

Novati; il souffre de voir si peu d'esprits ouverts aux joies du savoir, et, quand il a rempli tous ses devoirs auprès du groupe studieux qui entoure sa chaire, il aime à aller plus loin, hors du cercle fermé de l'Université, solliciter, éveiller les esprits endormis.

La science du bon maître ne se cloître pas sous des grilles, elle ne repousse ni n'écarte personne. Elle humanise sa face et lui fait perdre pour quelques instants le pli hautain du savoir réservé. Elle admet toutes les bonnes volontés. Elle ajoute à la science un charme et un bienfait moral. Les maîtres qui font tendre là leur science sont ceux dont la mémoire se perpétue. En Italie, plus peut-être que partout ailleurs, des maîtres de cette sorte ont paru, dont les uns furent, et les autres ne furent pas, chargés effectivement d'enseigner dans les Universités, mais qui tous influèrent sur les générations. Dante les a vantés en plus d'un beau vers; il me semble notamment qu'il saluait tous

les maîtres de sa pensée et de sa vie, et les personnifiait tous en une seule figure idéale, lorsqu'il disait à Virgile : *Tu duca! Tu maestro!* Ils ont droit, chacun pour leur part virile, à ce salut sublime, tous ceux qui sont vraiment des guides d'intelligences et de cœurs.



J'en attribue donc sa belle part au maître Francesco Novati. Dans les fêtes de son jubilé, où tant d'honneur fut rendu à sa science, il y eut aussi une manifestation spontanée d'amitié. Elle fut tout d'abord celle de ses fidèles disciples. Et puis, par un caractère patriotique bien marqué, elle vint de la province lombarde, et de l'Italie savante. N'oublions pas cela. Jadis, dans le monde des humanistes, il paraissait élégant que le savant planât au-dessus des pauvres patries humaines. On répétait volontiers cette sottise qui nous vient de l'antiquité :

« Pour le sage, toute terre est une patrie. » Et la pédanterie faisait des gens de lettres, je ne sais quels ridicules *surhommes*.

Voici par contre ce que je vois ici : un savant qui appartient bien à cette belle et noble fraternité internationale de la science. Pour lui cependant les longues années de travail n'ont rien supprimé d'une douce et bonne humanité naturelle.

Il est un bon citoyen de son siècle, du noble et vrai *Risorgimento,* nourri d'amour et de fierté de la patrie, et criant d'un même cœur avec Pétrarque : *Italia mia !* Mais il ne serait pas l'Italien que je dis, si, avec l'amour de la grande patrie, — de celle que l'Apennin sépare, que la mer entoure et les Alpes, — ne restait pas fidèlement dans son esprit l'amour de la petite patrie particulière, de la province, de la ville. Il est Lombard, fier de la féconde plaine et de la frange grandiose des montagnes qui la borde ; il est Milanais par les disciples et les amis ; pour moi, il est quelque chose d'essentiel à Milan,

la grande ville accueillante et civilisée, et quand je pense à elle, je pense à lui. On remarquera dans ses travaux une attention spéciale et comme une couleur à part pour ce qui est lombard et milanais. Mais peut-être encore on reconnaîtra un attrait plus intime pour une autre ville lombarde, Crémone, au noble Dôme ; c'est à elle que le lie *la carità del natio loco*.

Novati n'est point, dirait Barrès, un « déraciné ». Faut-il l'être pour entrer dans la société des sages et des savants de toutes les nations ? Ne nous comprenons-nous pas mieux les uns aux autres, penseurs, chercheurs, lorsque attachés à nos patries, à nos villes, à nos races, nous nous comparons entre nous, à la commune mesure de nos sentiments humains ? Et n'est-ce pas ainsi seulement que nous pouvons nous aimer ?

C'est ce qui est apparu encore dans le jubilé de Francesco Novati. On a bien vu qu'il n'est pas seulement le maître de ceux

qui, depuis vingt-cinq ans, se sont pressés autour de sa chaire. Il a bien d'autres élèves, qui n'ont pas suivi ses cours, qui, parfois (hélas!) sont plus avancés que lui dans la vie, mais qui tiennent à honneur de le déclarer maître, avant même de le déclarer ami.

Ceux-là sont les témoins de sa maîtrise, de l'empreinte dont il marque tous les esprits qui l'approchent. Je dis tous les esprits, car il ne réserve pas la grâce de son accueil aux seuls savants ses pairs; mais il le donne semblable à tous; même aux humbles, même aux enfants. De là une simplicité, une bonhomie, disons tout, une bonté, qui font qu'auprès de lui chacun se sent à l'aise, de bonne humeur et d'esprit dispos.

Sont-ce là les mérites de mon maître ou ceux de mon ami? J'avoue que je ne distingue plus très bien. Il me faut dire encore seulement, pour tout dire, et sans plus me mettre en peine d'analyser, l'agrément de sa compagnie et combien, à chaque visite,

il semble plus doux aux amis, proches ou lointains, de respirer l'air qu'on respire près de lui; de s'asseoir dans son fauteuil, près de sa table chargée de papiers et parmi ses livres innombrables, dans son laboratoire de pensée. Devant la fenêtre s'ouvre une vue d'arbres et de jardins qui me fait penser aux calmes paysages urbains des vieux hôtels de notre faubourg Saint-Germain. Çà et là, dans une demi-ombre, brille un bronze, un marbre; des pendules de style, des horloges curieuses, — car c'en est presque un musée — marquent de tic tac mélancoliques et de sonneries variées la fuite du temps; des tableaux d'un choix délicat égayent les murs. C'est une solitude élégante, peuplée de pensées et de souvenirs, la demeure d'un sage, qui ferait songer à la maison d'Arioste, *Parva sed apta mihi*..., la demeure, eussent dit nos pères du dix-septième siècle français, d'un *honnête homme*.

Elle est hospitalière; l'ami, qui y entre,

dès l'abord s'y sent chez lui. Ensuite, il a peine à la quitter. Il s'y trouve saisi de ce rare sentiment d'un accord parfait, durable, *sempre in un talento,* dans une de ces rares sociétés humaines où sans cesse l'on sent croître « le désir d'être ensemble ». C'est que l'entretien s'en va vers la confidence entière, l'échange d'idéal commun, l'espoir, le souvenir, — toutes choses enfin dont la seule mention m'avertit qu'il est temps de m'arrêter, car elles sont de celles, le poète encore nous l'a dit

... che il tacere è bello.

Silence donc. Tournons la page. Le vent passe dans les arbres du jardin. Les horloges trottent et les sonneries tintent. Le temps s'en va.

La seule tristesse, le jour de la fête de l'*Accademia* (a dit, je crois Novati), la seule ombre, c'était de songer que les vingt-cinq années étaient passées. Le travail amassé ne peut pas consoler tout à

fait des jours écoulés. C'est là ce qu'Hugo appelait

> ... l'ombre que fait sur nous notre destin.

Assurément, nous le savons, mon ami et moi, et moi plus que lui, nous sommes bien au delà du *mezzo del cammin*. C'est l'instant de regarder d'un œil assuré le reste du chemin à parcourir. *Disco senescere,* disait notre messer Francesco, et alors même qu'il prétendait apprendre ce métier de vieillesse, combien, quant à lui, il était resté jeune! Notre maître Novati ne l'est guère moins, jeune d'allure, d'enthousiasme, de volonté. Du labeur de vingt-cinq ans, l'heure est venue seulement où il va recueillir tout le fruit. Il s'avance d'un pas assuré sur un sol connu, débarrassé de broussailles. De l'étude morale et intellectuelle de la Renaissance et du moyen âge, il est remonté jour par jour vers les âges les moins explorés, les plus encombrés d'ignorances. Il publie un livre que lui seul sans doute était capa-

ble d'entreprendre, sur les *Origines* de la littérature italienne. Lorsqu'il l'aura fini, ce sera un énorme volume, une œuvre fondamentale.

Mais dirai-je tout? Le livre des *Origini* ne sera que pour ouvrir nos esprits et les préparer à des études plus nouvelles et plus considérables encore. On s'abandonne aisément aux « longs espoirs » et aux « vastes pensées ». Nous regardons l'avenir. Comment ne pas songer à cette masse de travail inédit, ces volumes de cours rédigés, ces cartons de notes et de fiches, qui reposent bien ordonnés sur des rayons où j'avais récemment l'émotion de les voir et de les toucher moi-même?

Les matériaux sont à pied d'œuvre; ils sollicitent la main de l'ouvrier.

Mais quoi? il est déjà au travail.

TABLE ANALYTIQUE

Pour déterminer l'itinéraire de son voyage, le Voyageur est invité à consulter, au préalable, les indicateurs des chemins de fer et des lignes de navigation. Ces documents seuls donnent, en effet, exactement les renseignements qu'il est important de connaître (correspondances les plus rapides, voitures directes, voitures-lits ou wagons-restaurants, trains à intercirculation).— **En raison des communications plus rapides qui peuvent exister par des itinéraires détournés, la route kilométriquement la plus courte n'est pas toujours, en effet, la plus avantageuse.**

Les Compagnies de Chemins de fer attirent tout particulièrement l'attention du Public sur les conséquences qui peuvent résulter d'une commande **INCOMPLÈTE** faite par lettre ou télégramme.

Les demandes faites dans ces conditions doivent indiquer très exactement l'itinéraire à suivre, d'une gare à une autre, surtout lorsqu'il y a plusieurs routes. Exemples :

DE PARIS A OSTENDE :

1° *Viâ* Arras, Lille, Bruges; 2° *Viâ* St-Quentin, Mons, Bruxelles, Gand.

DE PARIS A DINANT (Belgique) :

1° *Viâ* Jeumont, Namur;
2° *Viâ* Soissons, Momignies;
3° *Viâ* Soissons, Liart, Mézières;
4° *Via* Reims, Givet.

Aucune suite ne pourrait être donnée à une commande qui ne comporterait pas exactement l'itinéraire à suivre.

PARIS (NORD) A BERLIN

Trajet dans la **même journée** dans les deux sens

Depuis le 1er Mai, un nouveau train, à marche très rapide est organisé entre Paris-Nord et Berlin et vice-versâ ; ce train qui est composé de voitures directes de 1re et 2e classes et d'un wagon-restaurant, effectue dans la **même journée**, le trajet entre les deux capitales, conformément à l'horaire ci-dessous :

	matin		matin
PARIS-NORD .... dép.	7 53	BERLIN-Friedrichstrasse dép.	8 »
BERLIN-Friedrichstrasse arr.	min. 21	PARIS-NORD .... arr.	11 30 soir
Trajet en 15 h. 28.		Trajet en 16 h. 30.	

Services les plus rapides entre
PARIS-NORD, COLOGNE, COBLENCE et FRANCFORT-sur-MEIN

Les services les plus rapides entre Paris, Cologne, Coblence et Francfort-sur-Mein, en 1re et 2e classes, sont assurés comme suit :

(✻) En utilisant le Nord-Express 1re et 2e classes entre Paris et Cologne et le train de luxe Ostende-Vienne entre Cologne et Francfort-sur-Mein, le trajet de Paris-Nord à Coblence s'effectue en **10 heures** et celui de **Paris-Nord** à **Francfort-sur-Mein en 12 heures.**

Aller		(✻) NORD-EXPRESS Luxe		
	matin	soir	soir	soir
Paris-Nord.... dép.	7 53	1 50	1 50	10 »
Cologne ...... arr.	4 12	10 46	11 01	8 »
Coblence ...... —	7 37	1 24	2 50	10 08
Francfort-s-Mein —	10 07	3 26	5 57	mid.29
	soir	matin	matin	

Retour				(✻) VIENNE-OSTENDE Luxe
	matin	soir	soir	matin
Francfort-s-M. dép.	10 01		6 10	1 05
Coblence.... —	mid.14	1 58	8 43	3 09
Cologne..... —	3 12	4 19	10 45	4 36
Paris-Nord... arr.	10 46	11 30	7 35	mid.51
	soir	soir	matin	

NOTA. — Les indications concernant les heures étrangères sont données sous toute réserves. — En prévision de modifications dans les horaires, consulter les tableaux horaires de marche des trains placés dans les gares.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 14812.